

UNE
COURONNE
D'ÉPINES

PAR MICHEL MASSON

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

—
1862

Droit de traduction réservé

UNE

COURONNE
D'ÉPINES

PAR MICHEL MASSON

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1862
Droit de traduction réservé

A
X.-B. SAINTINE.

Il n'y a que deux espèces de livres : ceux qui sont utiles, et ceux qui ne le sont pas.

J'ai voulu faire un livre utile.

Je n'ose me flatter d'avoir réussi, et cependant, devrais-je le dire ? je me surprends quelquefois à jouir, en espérance, du succès que, peut-être vainement, je m'efforçai de mériter.

Mais, soit que l'événement détruise mon illusion, soit qu'il change mon rêve en réalité, sachez bien que c'est à un de ces moments de confiance en moi-même, que j'ai dû la pensée de placer votre nom en tête de ce livre, afin que le moins chétif de mes ouvrages fût dédié au meilleur de mes amis.

MICHEL MASSON.

LIVRE I. — DANS UNE ÉCHOPPE.

CHAPITRE I. — Le ménage du tailleur.

On le nomme David Sauveur, ce jeune, et gros garçon, à la chevelure de lin, qui se tient aussi fièrement assis sur le dur établi de tailleur d'une échoppe enfumée de Fleet-Street que, sur le duvet de ses carreaux de soie, un orgueilleux nabab de l'Inde. La santé chatoie sous l'épiderme de cet ample et bon visage que le contentement de soi-même illumine, alors que d'une voix pleine et bien conduite, il chante les refrains traditionnels delà vieille Angleterre, en même temps que, sous ses doigts agiles, l'aiguille savamment conduite répare quelque accident survenu à l'habit d'un respectable bourgeois de la cité, ou rapièce le pantalon endommagé d'un marinier de la Tamise.

Ce nom de David, il le doit à sa mère peut-être ? Mais c'est avec la lumière du jour et le sang du cœur tout ce qu'elle lui a donné. Cependant le brave enfant a autant de reconnaissance pour celle qui l'engendra pauvre et voué au travail que si elle l'eût fait naître membre de la chambre haute, ayant place réservée au banc des ducs et pairs du royaume. Aussi, chaque matin, le jeune tailleur, heureux de se retrouver avec ses joyeuses pensées de la veille et sa confiance dans le lendemain, ne manque-t-il jamais d'ajouter à sa prière à Dieu, comme complément d'actions de grâces :

« Que la paix soit avec vous, ma chère mère inconnue ; vous avez bien fait de me mettre au monde ! »

Depuis vingt-quatre ans et plus qu'il est sur la terre, David ne sait rien de positif touchant son nom et son âge. Pour lui, la vie ne remonte pas au delà de l'année 1703. C'est du jour des étrennes, — la sainte fête de Noël, — de cette même année, que le jeune tailleur compte son entrée en possession des droits de citoyen de la Grande-Bretagne.

Donc, nul ne pourrait dire si David avait plus ou moins d'un an, quand, le soir de ce jour de Noël, un joyeux tailleur de la Cité, le bonhomme Guillaume Fraser, sorti le dernier d'une guinguette de Lambeth March, le cerveau troublé par les vapeurs traîtresses de l'aie mousseuse, trébucha-si

bien sur le trottoir de Clinck-Street, qu'il s'en alla tomber sous le porche de Saint-Sauveur, où, bientôt, il s'endormit, puis se mit à ronfler avec non moins de conscience que s'il eût été protégé par son ciel de lit ordinaire, c'est-à-dire un dessous de table de la taverne du GALLON IMPÉRIAL.

A partir de cette époque, il n'y a plus de lacune dans l'histoire, d'ailleurs si simple et si peu accidentée de David ; il pourrait, au besoin, raconter tous les événements de sa vie jour par jour, heure par heure, tant la bonne mistress Fraser aime à venir en aide à toute mémoire en défaut, et se complaît surtout à rattacher la chaîne parfois brisée des souvenirs de son laborieux apprenti, abandonné cette nuit là, sous ce même porche de Saint-Sauveur, et couché de compagnie avec Guillaume Fraser : — le tailleur, dormant de ce sommeil léthargique que Dieu envoie aux intempérants pour réparer leurs forces et préparer leur âme aux remords du lendemain ; l'enfant, criant comme un marmot affamé qui se souvient de sa nourrice et s'étonne qu'elle l'oublie.

Ainsi livré aux tourments de la faim, à la rigueur du froid, ou, plutôt, confié à la bonne garde de la Providence, l'orphelin eut une famille dès que le tailleur, qui ne se rendait compte ni de l'emploi de sa journée, ni de la dureté de son lit, put recouvrer assez de raison, au milieu de son ivresse, pour comprendre que le vent de bise qui lui soufflait au visage ne venait pas, comme il le supposait, de sa fenêtre entr'ouverte, et que ce n'était pas, non plus, de son toit dégradé que tombait la pluie fine et glacée qui pénétrait ses vêtements.

Quand Guillaume Fraser, courbatu, brisé par le repos fatigant qu'il prenait sur la dalle humide, eut enfin reconnu l'inutilité de sa lutte avec l'oreiller de pierre que, dans son sommeil, il s'obstinait à vouloir soulever pour se garantir de la pluie ; quand sa mémoire, à demi réveillée, fut en état de lui rappeler et sa sortie tardive du cabaret, et son étape forcée à mi-chemin du logis, il songea à ce camarade de lit inconnu dont les vagissements réitérés venaient d'interrompre son rêve.

Se soulevant avec peine sur son séant, Guillaume chercha au hasard dans l'espace. Ses mains, longtemps promenées sur les dalles, finirent par rencontrer le maillot d'un enfant, humide et froid comme la pierre qui lui servait de berceau.

Le tailleur sentit que son ivresse se dissipait à la compassion soudaine qui lui remua le cœur.

Alors, bien que glacé lui-même, il se mit en devoir de réchauffer l'orphelin sous son manteau de gros drap ; puis, tout grelottant et berçant le marmot, il se résigna à attendre sur place les premières lueurs de l'aube.

C'était prudence : car, incertain de l'endroit où il était tombé pour dormir, il n'aurait pu retrouver son chemin, tant la nuit était noire. Déjà le bonhomme s'arrangeait pour recommencer son somme, lorsque enfin l'heure sonna.

Le jeu bien connu des cloches de Saint-Sauveur lui apprit aussitôt que c'était sous le péristyle du temple, où deux poètes comiques célèbres — FLETCHER et MASSINGER— dorment ensemble dans le même cercueil, qu'il avait dormi, lui, côte à côte avec un enfant abandonné.

Remis sur la voie et cherchant à se replacer sur ses jambes, maître Fraser parvint, après quelques efforts vraiment courageux, à retrouver un honnête équilibre. Et puis, chopant ça et là, se heurtant aux murailles, envahissant, dans sa marche irrégulière, les deux côtés de la rue, mais toujours soutenu par la providence divine, comme lui-même il soutenait l'enfant engourdi, le tailleur de Fleet-Street, de faux pas en faux pas, traversa le vieux pont de Londres, et, par suite du système de lignes courbes qu'il décrivait au hasard, il arriva enfin droit à sa porte.

Dès son entrée dans la maison de Guillaume, le petit David devait mériter son surnom de SAUVEUR ; car si, de son côté, mistress Charlotte Fraser, après une nuit d'attente et d'insomnie, se préparait à recevoir durement l'époux retardataire, le tailleur, prévoyant l'accueil qu'on lui ménageait, se promettait à part lui, et dans l'intérêt de la dignité maritale, de calculer la pesanteur de son bras sur la mesure des expressions injurieuses dont on allait saluer son retour au logis. Renseignée sur l'avenir par la leçon du passé, Charlotte, en pareille occasion, s'estimait déjà battue avant même d'être menacée ; aussi, Dieu sait sur quoi la pauvre femme était en droit de compter cette nuit-là.

Le hasard, ce grand renverseur de projets qui se joue de nos espérances et de nos craintes, prit plaisir cette fois à faire mentir les calculs de l'expérience. A l'arrivée de Guillaume dans son ménage, il y eut bien un cri, un geste de la main ; mais ce cri, ce fut celui de la surprise : car le geste désignait à la tailleuse ébahie l'être chétif et tout bleu de froid que maître Fraser portait dans le pan de son manteau, et au lieu de ce torrent d'injures contre lequel Guillaume s'était armé d'avance, il n'eut à répondre qu'à un déluge de questions.

Qu'on se figure cette bonne mistress Fraser : — petite, ronde et vive ; coiffée de nuit, les jambes et les bras nus ; avec la chemise de grosse toile écrue coulissée sous le menton, son jupon de laine tournant sur les hanches, ses pieds mignons trop à l'aise dans les vastes souliers à boucles de son mari ; qu'on se la figure : — les yeux encore gros de sommeil et tout pleins de son courroux si impatiemment amassé, tandis que sa bouche sourit d'une douce pitié à la vue de l'enfant qui tend ses bras vers elle.

Sans doute Charlotte est pressée de savoir le pourquoi et le comment de la découverte de l'orphelin. Et cependant, elle oublie d'écouter l'explication assez embarrassée de Guillaume pour s'occuper du pauvre petit qui réclame ses soins.

Elle prend l'enfant des mains du tailleur ; elle le tourne et le retourne. C'est de chaleur qu'avant tout il a besoin ; elle le fourre alors tout mouillé dans son lit ; puis elle ranime la tourbe qui fume encore dans l'âtre ; elle fait tiédir l'eau sucrée, chauffe les serviettes ; va, vient, de la cheminée au lit, et du lit à la chaise où Guillaume, presque en entrant, s'est campé en sénateur romain, pour répondre catégoriquement à l'interrogatoire de sa femme.

Le récit de Guillaume, bien que heurté et trébuchant comme sa marche dans la rue, trouva sa fin, et la femme du tailleur, qui venait de s'écrier, après plus ample informé : « C'est un garçon ! » la femme du tailleur, disons-nous, sauta au cou de son mari pour le remercier de sa bonne œuvre.

Charlotte, en l'embrassant de si bon cœur, semblait lui dire :

« Que tu as donc bien fait d'aller aujourd'hui au cabaret ! non, tu ne pouvais pas être mieux inspiré ! »

Guillaume se laissait faire ; mais il ne comprenait rien, ni à cette réception inaccoutumée en pareil cas, ni à ces encouragements qu'on lui donnait à propos d'une inspiration qui lui revenait tous les jours.

Mistress Fraser trouvait dans cette rencontre sous le porche de Saint-Sauveur, l'accomplissement inattendu d'un vœu formé depuis longtemps ; après quinze ans de ménage, voyant bien qu'elle ne pouvait pas être mère, et se sentant au cœur l'amour des enfants, Charlotte tourmentait souvent son mari pour qu'il lui permît d'adopter quelque pauvre orphelin du voisinage.

« On te cherchera cela, » lui disait-il, et il ne cherchait pas. Enfin, ce soir-là, le tailleur de Fleet-Street faisait honneur à son engagement en apportant à Charlotte l'orphelin désiré que le hasard avait placé tout exprès sur son chemin, comme pour lui rappeler sa promesse.

C'est ainsi que le petit abandonné se trouva tout à coup fils unique d'une honnête famille d'artisans. Sises parents d'adoption ne lui ont pas donné, avec le pain qu'il mange et le métier qu'il exerce, ce nom de Fraser que les bonnes gens ont rendu si honorable dans le quartier Saint-Paul, c'est que Charlotte, en personne de bon sens et de prévoyance, a pensé que ce n'était pas de trop de la protection d'un grand saint et du patronage immédiat du rédempteur des hommes, pour mener à bien l'enfant inconnu dont la volonté souveraine a enrichi son ménage.

De là, ce nom de Sauveur qu'on lui donne encore ; quant à celui de David, il était grossièrement charbonné sur un feuillet de la Bible cousu au maillot de l'orphelin, Depuis ce temps, le marmot agrandi et s'est fait homme ; tout ce qu'on peut appeler bonheur pour un enfant du peuple, David l'a connu : parfois battu par Guillaume, il trouvait sous le tablier de sa mère d'adoption un rempart contre la brutalité du tailleur ; souvent grondé par mistress Fraser, il échappait aux reproches de celle-ci en suivant son maître au cabaret. Ainsi, de quelque part que la tempête parût menacer, David n'avait qu'à regarder du côté opposé pour trouver un sûr abri contre l'orage.

Comme il était écrit, sans doute, que David Sauveur serait aussi David l'heureux, il souhaita un jour de n'être plus ni battu ni grondé, et, dès le lendemain d'un commun accord, le tailleur et sa femme prirent l'engagement solennel de traiter à l'avenir leur fils adoptif avec indulgence et douceur.

Il est vrai de dire que la veille maître Fraser l'avait si rudement châtié, que notre David en demeura boiteux pour le reste de ses jours.

CHAPITRE II. — Jeune fille, jeune garçon.

Voyant bien que ses vœux étaient entendus là-haut, David qui, au temps passé, partageait à certaines heures les jeux de ses turbulents camarades du voisinage, mais que son infirmité condamnait maintenant à la vie sédentaire, David se mit à désirer une sœur, afin d'avoir quelqu'un de plus à pouvoir aimer tous les jours, et cela sans sortir de la maison.

La sœur ne vint pas ; mais si le ciel avait frappé de stérilité le ménage du tailleur, en revanche il avait mis dans l'âme des époux ce germe d'humanité qui donne des enfants par le cœur à ceux qui ne peuvent en avoir de leur

sang ; aussi, un jour, comme il touchait à sa quinzième année, David vit arriver dans l'échoppe une petite Galloise de dix ans à peu près, à qui mistress Fraser dit en l'embrassant avec une effusion toute maternelle :

« Allons, du courage, ma chère Jane ; ne sois pas honteuse avec nous et ne m'appelle plus ta tante ; car, puisque mistress Pretty, ma sœur bien-aimée, est morte, c'est moi qui veux être ta mère. »

Malgré la franchise de ce bon accueil, Jane, d'abord niaisement timide comme une provinciale dépaysée, sauvage même, boudeuse surtout, parut, durant les premiers jours de son arrivée, une enfant assez maussade ; aussi David, en dépit des bonnes dispositions de son cœur, ne se prit-il pas d'amitié tout à coup et comme il l'aurait voulu pour la nièce des époux Fraser.

Enfin la première honte vaincue, et se familiarisant peu à peu avec les habitudes de la maison, la petite Galloise cessa bientôt de se tenir silencieuse et cachée dans le coin le plus obscur de l'échoppe. Un soir elle consentit à lever les yeux sur son oncle qui lui parlait ; le lendemain, mieux enhardie, elle se décida à répondre aux questions de sa tante ; quelques jours après, le naturel ayant tout à fait rompu avec la gêne, elle se mit à rire et vraiment de bien bon cœur ; mais cet accès de gaieté ne devait pas la rendre plus aimable aux yeux de David, car c'était de l'infirmité du pauvre garçon que Jane s'avisait de rire ainsi.

Or, il y avait une chose, une seule au monde, que le vieux tailleur, fort tolérant du reste en fait de plaisanterie, ne pouvait entendre railler sans être pris tout à coup d'une violente émotion de colère : c'était l'infirmité de son fils d'adoption.

La plus légère remarque à propos de ce malheur réveillait avec toute sa force un remords assez mal assoupi dans la conscience du coupable. A la moindre question sur ce sujet, Guillaume se surprenait à balbutier comme un enfant qui s'essaye à mentir ; enfin il se reprochait tant sa brutale vivacité, que, se défiant désormais de sa main malheureuse, il négligeait même de battre sa femme !

Pris d'un furieux mouvement d'indignation à l'aspect de l'impertinente petite fille qui contrefaisait, en riant aux éclats, la marche inégale de David, le bonhomme Guillaume, ne se contenant plus, leva le poing sur sa nièce ; elle, tout occupée à singer l'apprenti, ne vit pas le coup prêt à la frapper ; mais le boiteux, heureusement, suivait de l'œil la direction du bras de son

maître ; redoutant pour Jane la pesanteur trop bien éprouvée de ce terrible bras, il prit en pitié sa petite ennemie.

Le bras menaçant allait frapper. « Retire-toi de là, petite ! » cria-t-il à Jane ; et comme elle ne comprenait pas encore ce qui allait l'atteindre, il se plaça brusquement devant elle. Ce mouvement fut exécuté avec tant de promptitude que maître Fraser n'eut pas le temps de s'apercevoir que son but avait changé d'objet ; mais si le poing du tailleur tomba lourdement, du moins ce fut sur David qui, les épaules tendues et le regard suppliant, souriait en préservant du coup la moqueuse effrayée.

Comme il faut bien que tôt ou tard l'intimité s'établisse entre gens destinés à vivre ensemble, on doit croire que le temps d'épreuve marqué à chacun était accompli pour Jane et pour David ; car, de ce jour-là, les deux enfants s'aimèrent.

Devenu grand garçon, l'apprenti de Guillaume tenait si bien sa place à l'établi, tandis que son maître philosophait à la taverne, que les élégants du quartier ne voulaient plus d'habits retournés que de la main de David. Quant au drap neuf on en voyait rarement dans l'échoppe : c'était, bon an, mal an, une douzaine d'aunes qui venaient s'y fourvoyer, encore ne les laissait-on que sous la condition expresse que maître Fraser n'y toucherait pas ; attendu que le bonhomme, même à la veille de l'avènement de Georges II, en était encore à la coupe du règne de la reine Anne. Le trône avait beau changer de maître, Guillaume Fraser ne voulait pas changer de mode.

La vanité trouve si aisément prise sur le cœur le mieux placé, qu'elle finit par s'emparer de celui de David. Tout gonflé de sa haute réputation dans la Cité, il en vint à souhaiter un jour de travailler enfin pour son propre compte. Ce fut une mauvaise pensée : elle lui a coûté bien des regrets. Pour le punir de son vœu coupable, Dieu l'exauça : son bon maître mourut, et voilà trois ans qu'on lit sur l'enseigne restaurée de l'échoppe :

A LA GRANDE MANCHE.

DAVID SAUVEUR,

élève et successeur de feu GUILLAUME FRASER, rajeunit le vieux et coupe dans le neuf.

On doit dire, à l'excuse de, David, que s'il a cessé de pleurer son père d'adoption, il ne cesse point de s'acquitter, envers la veuve, de ses devoirs

de bon fils. L'aisance dont mistress Fraser jouit depuis la mort de son mari, c'est à son laborieux apprenti qu'elle en est redevable ; ce parfum de bonne renommée qui survit au défunt vient aussi du soin religieux que David a pris de la mémoire de son maître ; enfin si Jane Pretty, aujourd'hui grande et belle fille de dix-neuf ans, est comptée au nombre des partis avantageux du quartier, c'est encore grâce à la scrupuleuse exactitude du jeune tailleur à glisser, chaque dimanche au matin, l'épargne accoutumée, dans la tirelire particulière où la jeune fille amasse peu à peu sa dot.

David Sauveur est heureux ; non pas seulement comme le laborieux ouvrier à qui Dieu mesure abondamment le travail et la bonne santé ; mais heureux, encore, comme l'homme de cœur et d'inspiration poétique qui voit une espèce de popularité s'emparer des rêves fugitifs de son esprit que, dans un jour d'abandon, il ne voulait confier qu'au secret de l'intimité.

Ainsi, parcourez les ateliers de la Cité : de Temple-Bar à la Tour ; pénétrez dans les forges, montez aux mansardes, écoutez ces francs et joyeux refrains que les battements des marteaux, le bruit des métiers accompagnent ; ces refrains éclos d'une imagination facile qui croyait se ressouvenir alors qu'elle créait, c'est l'apprenti de Guillaume Fraser, c'est David Sauveur qui les a bégayés le premier ; ne se doutant guère, l'ouvrier-poète, que ses modestes chansons, jetées au vent de la rue après avoir fait sourire Jane Pretty, pourraient un jour réjouir tant de cœurs et trouver des échos ailleurs que dans l'échoppe de FleetStreet.

Des juges, même peu sévères, trouveraient sans doute beaucoup à reprendre dans les chansons de notre ami. On rencontre bien, par-ci, par-là, quelques vers dont la mesure douteuse pourrait heurter l'oreille la moins délicate ; mais David ne se pique pas d'être un poète correct, et si quelques-uns de ses vers sont boiteux comme lui, comme lui aussi ils ont tous ce ton de franchise, cette allure de joyeuse humeur qui plaisent aux bonnes gens, parce qu'ils croient retrouver en eux des figures de connaissance.

Bien que le jeune tailleur ait pris rang parmi les notables du quartier ; bien que la régularité de sa conduite et l'estime de ses voisins lui aient valu le respectable titre de *l'un des cinquante* dans l'association de constables fondée en 1692 par la reine Marie pour la réforme des mœurs, fonctions qui l'obligent par serment à condamner, sur place et sans appel, tout jureur ou blasphémateur à deux schellings d'amende s'il est de sang roturier, ou à trois schellings de plus si le coupable est de maison noble, les joies de la

vanité n'ont point altéré l'excellent caractère de David, comme le goût des vers ne lui a pas fait perdre non plus l'amour de son état.

Poète par instinct, David est tailleur avant tout ; il se sent plus fier d'un habit qui prend bien la taille de sa pratique, que d'un couplet qui va sans broncher sur l'air que Jane a choisi, et, plus d'une fois, dans la fièvre de l'inspiration, quand le démon de la poésie l'enlevait, possédé de génie, dans ce vague de l'espace où flotte le monde des sublimités imaginaires, on l'a vu, au premier appel, redescendre sur la terre sans murmurer, et laisser son vers inachevé pour recoudre un bouton à la veste du voisin.

C'est donc, à bon droit, que David remercie tous les jours sa mère inconnue de l'avoir mis au monde. Grâce au bon métier que son maître lui enseigna, il est devenu le soutien de l'excellente mistress Fraser, qui l'aime toujours comme un fils, et le protecteur de Jane Pretty qui, depuis quelques mois seulement, a cessé de l'aimer comme un frère.

Elle est là, dans l'échoppe enfumée, la jolie Galloise ; tantôt surveillant le potage d'abatis d'oie qui cuit à gros bouillons dans le poêle de fonte, tantôt nonchalamment accoudée contre l'établi, où travaille le jeune tailleur. Alors, arrêtant sur lui ses beaux yeux bleus dont les regards veloutés glissent sous de longs cils, ou bien elle déroule du bout de ses doigts rosés les boucles de sa chevelure blonde, ou bien elle marque faiblement sur la table la mesure de l'air que David murmure à mi-voix.

Quant à lui, plus distrait ce jour-là que de coutume, il relève à tout moment la tête, et cherche impatiemment, soit le fil dont il n'a pas besoin, soit le dé qui n'a pas quitté son doigt. L'attitude contemplative de Jane exerce sur lui une telle puissance d'attraction que, bien involontairement, il cesse tout à fait de regarder son ouvrage, et sa vue reste, comme par magie, fixée sur la jeune fille. S'il coud encore, malgré l'attention détournée de son regard, c'est qu'à défaut des yeux, l'habitude lui suffit pour guider sa main exercée.

D'où vient l'embarras de celui-ci, la contemplation de celle-là ? Ils sont seuls ! Mais ce n'est pas la première fois qu'une absence momentanée de mistress Fraser les livre ainsi à la périlleuse liberté du tête-à-tête, Ils sont seuls et pour huit jours au moins ! Mais ces huit jours, que pourront-ils ajouter à leurs neuf ans d'intimité ?

La veuve du tailleur est bien certaine de retrouver, au retour, ses enfants tels qu'elle les a laissés ce matin en quittant le logis : lui, toujours David

Sauveur, David l'honnête homme ; elle, toujours Jane la sage, comme on la nomme dans le quartier.

A la fin, mécontent de sa gêne inaccoutumée devant les regards bien connus de la jeune fille, David prend une belle résolution de courage ; il enfle la voix pour déguiser son émotion, et dit à Jane d'un ton de mauvaise humeur :

« Ah ça ! pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

— Et toi, pourquoi ne travailles-tu pas ? » lui demande t-elle en souriant, mais du plus malicieux sourire qui ait jamais bouleversé le cœur et la tête d'un amoureux de vingt-quatre ans.

David voudrait répondre ; mais sa langue s'embarrasse, et il s'arrête, devinant la rougeur qui lui monte aux oreilles.

Tout honteux de sa timidité, le jeune tailleur s'empresse de rabattre jusque sur ses yeux son bonnet de laine fauve, et il se remet au travail avec une activité qu'on pourrait prendre pour de la fureur.

Jane a suivi ce mouvement, et, tout bas, elle se réjouit de cette feinte colère qui, pour n'être pas encore l'aveu d'un amour honnête, est, du moins, le voile le plus transparent dont il puisse s'envelopper, pour se laisser deviner en se cachant.

Si sage et si modeste qu'elle soit, Jane n'a pas moins que les autres ce germe de bonne malice féminine qui ne faut à aucune ; aussi, satisfaite de l'épreuve qu'elle vient de tenter, elle s'éloigne de David et semble chanter indifféremment en se livrant aux soins du ménage ; mais l'apprenti de Guillaume, remué jusqu'au fond de l'âme par la scène à peu près muette qui vient de se passer entre eux, se sent jaloux de ce qu'elle ne le regarde plus, de ce qu'elle s'occupe de toute autre chose que de lui ; bien que cette autre chose, ce soit encore une chanson que David a composée pour elle. Jane s'aperçoit de son courroux et s'en amuse, non par méchanceté, mais parce qu'il est écrit que la femme la meilleure ne peut croire à sa puissance que lorsqu'elle en abuse un peu.

C'en est trop ! la patience échappe à David, son secret va la suivre, et le mot si longtemps attendu par Jane est prêt à sortir enfin de la bouche du jeune tailleur, quand la porte de l'échoppe, soudainement poussée, arrête encore l'aveu sur ses lèvres.

« Maudit soit l'importun ! murmure-t-il.

— Quel dommage ! » pense-t-elle.

CHAPITRE III. — Une larme.

On ne saurait dire s'il est plus près de l'âge mûr que de la jeunesse, s'il appartient à la plus haute ou à la dernière classe de la société, celui qui est entré dans l'échoppe avec une sorte de précipitation et qui s'arrête incertain, comme s'il ne se rappelait plus ce qu'il est venu demander au tailleur de Fleet-Street.

Cet homme, plus que chétivement couvert, mais posé dignement, présente dans l'ensemble de ses vêtements en lambeaux et de son attitude aisée, un singulier accouplement de noblesse et de pauvreté, d'intelligence dans le regard et d'épuisement sur tous les traits, qui intrigue, impose et émeut.

On ne démêle pas, dès l'abord, ce qui ment en lui du délabrement du costume ou de la dignité du maintien ; mais on devine cependant, au premier coup d'œil, qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Mais soit qu'on l'envisage comme se raillant de la misère sous des haillons empruntés qui déguisent mal ses habitudes d'homme du monde, soit qu'on ne veuille voir en lui qu'un mendiant accoutumé à parodier le gentilhomme, toujours est-il que, cruellement railleur ou accusant franchement la vérité, le son de sa voix est si caressant, il a quelque chose de si fier et de si attirant dans le regard, qu'on est pris, à sa vue, d'un sentiment plus noble que la pitié, plus doux que le respect.

A l'entrée de l'inconnu, David, singulièrement contrarié et trompé par cet instinct de tailleur qui fait le trait saillant de son caractère, a cru saluer en lui un nouveau client. Jane, plus sûrement guidée par sa bonne nature de femme, a pressenti le malheur qui se replie dans sa dignité, et que les âmes délicates ont soin de deviner pour lui épargner l'embarras d'un pénible aveu. Aussi, tandis que l'ouvrier tailleur cherche encore avec un empressement où la mauvaise humeur perce malgré lui, la bande de papier qui lui sert à prendre ses mesures d'habits, la jeune fille a déjà fouillé dans la poche de son tablier de ménage, afin d'y puiser l'aumône que le nouveau venu ne lui demande pas encore.

Celui-ci a bientôt compris la double intention des deux jeunes gens. Une rougeur subite lui monte au front, et la contraction involontaire de ses sourcils trahit le mouvement de sa pensée.

« Pardon, dit-il, si je me présente ainsi chez vous. Ce n'est pas un habit qu'il me faut, ce n'est pas non plus l'aumône que je demande, reprend-il

fièrement ; et puis, adoucissant la voix, il ajoute : Je voulais seulement vous prier de me prêter une plume, de l'encre, un peu de papier blanc, et de m'accorder, pour quelques minutes, la faveur d'une place au coin de cette table ; mais je vois que cela vous gênerait, aussi ne vous dérangez pas. Je trouverai bien ailleurs.... »

En disant cela, il recule vers la porte de sortie, déjà même il a mis un pied dans la rue ; mais le jeune tailleur, chez qui le bon naturel a bientôt repris le dessus, se résigne à subir la présence d'un tiers, tout embarrassant qu'il soit.

« Restez donc, lui dit-il, et soyez même le bienvenu ; la boutique n'est pas grande, c'est vrai ; mais comme nous disons entre braves gens : dès qu'il y a place pour deux, on peut bien y tenir trois, en se gênant un peu. »

David, en parlant, a retenu l'étranger par la manche, mais avec précaution ; il sent que le plus léger effort suffirait pour rompre l'accord presque miraculeux qui règne encore entre les diverses parties de cet habit hors d'âge ; et si David estime médiocrement le vieux drap, il a, du moins, un profond respect pour la propriété d'autrui.

L'étranger cède sans peine à cette franche invitation. Jane, qui tient à se faire pardonner son intention charitable, avance la meilleure chaise de la maison, une chaise fraîchement rempaillée ; elle la pose tout près de l'établi de David, tandis que le tailleur, se reculant à l'autre bout de la longue table sur laquelle il est assis, entraîne avec lui tout l'attirail du métier pour faire belle place à son hôte.

Celui qui ne mendie pas, et dont le visage, cependant, porte l'empreinte de tous les besoins ; celui qui entre chez un tailleur pour demander autre chose qu'un habit, bien que le sien menace publiquement de le quitter, s'est assis à la place qu'on lui a faite. David a discrètement repris son ouvrage et n'ose tourner les yeux du côté de son hôte, de peur que celui-ci n'attribue à un désir de curiosité ce mouvement naturel du regard qui se repose d'une attention trop soutenue en changeant d'objet.

Moins circonspecte, ou plus franchement désireuse de voir, Jane se fait un prétexte de ses soins de bonne ménagère pour tourner autour de l'étranger, et glisser vers lui un coup d'œil inquisiteur.

C'est d'abord de fil qu'elle a besoin ; alors elle déroule lentement son aiguillée, et suit des yeux le mouvement rapide ou ralenti de la plume, espérant deviner les bonnes ou mauvaises inspirations qu'elle laisse tomber en criant sur Je papier. Ensuite ce sont ses ciseaux que Jane ajustement oubliés ce matin dans sa chambre ; elle vient emprunter ceux de l'ouvrier

tailleur, et, comme il faudra bien les lui rapporter, l'indiscrete peut, à force d'allées et de venues, reprendre et compléter son curieux examen.

David n'a pas tardé à comprendre le véritable motif de tous les pas inutiles que la jeune fille fait autour de l'établi. Si son amour ne s'alarme pas encore d'une préoccupation dont il n'est pas l'objet, du moins sa délicatesse s'inquiète de cette curiosité que son hôte pourrait, à bon droit, trouver inconvenante. Il se décide à faire cesser ce manège indiscret et va le reprocher à l'inconséquente, mais du geste, bien entendu ; car il craindrait de troubler l'étranger, qui, de plus en plus, paraît réfléchir profondément. Mais inutile serait de la quereller des yeux et du regard, Jane n'en pourrait rien voir : car, attirée et fixée sur place par cet impérieux besoin de connaître qui, depuis notre mère Ève, nous coûte à tous notre part de paradis sur la terre, c'est derrière la chaise de l'étranger que la curieuse se tient debout, les bras croisés, le cou tendu et la tête si imprudemment penchée vers lui, que, s'il s'avisait de se retourner, leurs deux fronts se heurteraient.

Mais rien ne saurait arracher celui-ci à la puissante préoccupation qui tient ses yeux attachés sur le papier qu'il a devant lui.

Le coude appuyé sur la table, la tête posée sur son poing recourbé, il fait jouer machinalement la plume dans ses doigts, attendant au passage le jet de la pensée, et le sollicitant avec une visible impatience quand il vient à s'arrêter de nouveau.

Son esprit est si complètement absorbé dans sa méditation profonde, que, non-seulement indifférent aux mille incidents de la rue et au va-et-vient du ménage, il ne sent même pas qu'une tiède et suave haleine de jeune fille caresse involontairement ses cheveux et son cou.

L'observateur qui oserait parier pour le calme du visage de, l'étranger, en le jugeant sur l'immobilité de son corps, perdrait son enjeu.

Rien n'a varié dans sa pose, en effet, depuis qu'il s'est assis là ; mais que de fois ont passé dans ses yeux l'expression d'une sombre fureur et le rayonnement d'une folle joie ! Que de sourires, ou de béatitude ou d'ironie, ont glissé sur ses lèvres, tout à l'heure crispées par la colère ! Et comme ces sourires eux-mêmes s'effacent vite sous les terribles impressions de l'orage qui, formé dans son cœur, gronde dans son cerveau, éclate dans ses regards et bouleverse ses traits !

David, en clignant l'œil, par hasard et sans malice aucune, du côté de son hôte, a surpris ce jeu incessant des muscles de sa face, tour à tour sombre et

radieuse, livide et colorée :

« Que Dieu me condamne, se dit-il, si le gentleman ici présent n'est pas un enragé ou un poète ! Il n'y a que la morsure d'un chien ou d'une muse pour mettre un chrétien en si piteux état. »

Mieux que personne au monde, la jolie Galloise pourrait faire cesser l'incertitude de David, elle qui, depuis longtemps, ne résiste plus au désir de suivre avec intérêt la marche tantôt calme, tantôt pressée, de cette imagination à l'œuvre.

Jane ne serait ni en deçà, ni au delà de la vérité, alors qu'elle se hasarderait à résoudre affirmativement l'une et l'autre question posées par le jeune tailleur à propos de ce visiteur étrange.

Oui, cet homme dont l'aspect misérable fait mal et qui a des regards si fiers, un son de voix si touchant, cet homme qu'il faut plaindre, il faut aussi l'admirer : car c'est un poète, un grand poète !

Certes, il y a le délire de la rage dans le chaos de ses vers venus en désordre de son âme à sa plume et qui demandent tous, mais comme on implore dans l'énergie du désespoir : à Dieu, une croyance ; aux hommes, du pain ; à une mère-indigne, un peu de cette tendre pitié que la brute elle-même ne refuse pas à ses petits.

Certes, aussi, il y a un profond sentiment poétique, une rare intelligence de l'idiome divin, dans les élans impétueux de ce cœur blessé, qui va, se heurtant, de Dieu qui l'abandonne, aux hommes qui le méconnaissent, à sa mère qui le repousse. Niant tout ce qui lui a manqué, la famille, la gloire, la patrie, il nie même son propre génie ; la seule force qui l'élève et le soutienne si haut, cependant, durant sa triple lutte contre l'abandon, l'injustice et la faim !

Toujours curieusement penchée vers l'inconnu, qui ne s'est pas encore aperçu de sa posture indiscrete, Jane obéit, sans y penser, au charme qui la cloue à cette place. Nulle force humaine ne pourrait détourner son regard de ces lignes fiévreusement tracées. Tout ce que l'étranger écrit, l'âme de la jeune fille le recueille.

Elle ne se demande pas si c'est réalité ou fiction, si le poète invente ou si le pauvre se souvient. Entraînée par la magie de ces vers, elle laisse aller son cœur partout où le souffrant inspiré veut le conduire : tout ce qu'il blâme, elle le condamne ; les misères dont il se plaint, elle croit les subir ; les consolations qu'il appelle, Jane voudrait les lui donner. Tel est, enfin, le pouvoir qu'il exerce sur sa raison fascinée, qu'oubliant, et David qui la

regarde avec courroux, et l'étranger qui peut la surprendre, la jeune fille, par mégarde, ou plutôt comme une naïve et sublime réfutation, laisse tomber une larme sur la page où le poète vient d'écrire :

« L'égoïsme est partout ; la pitié, nulle part ! »

A la vue de cette larme, le poète surpris laisse tomber sa plume et se retourne vers celle qui, éloquente sans le savoir, donne ainsi le démenti le plus formel à la poésie du découragement.

Le bon David, tout honteux, pour sa jeune amie, du reproche qu'une imprudente sensibilité doit lui attirer, cherche, dans son esprit une excuse à peu près satisfaisante pour atténuer autant que possible les torts de la curiosité.

Quant à Jane, honteuse aussi de cette larme involontaire, elle voudrait cacher son visage tout à coup pâle d'émotion ; mais le poète inconnu ne laisse ni à l'un le loisir de trouver son excuse, ni à l'autre le temps de s'éloigner ; car, retenant avec force les deux mains de la jolie Galloise dans les siennes, et la regardant de telle sorte qu'elle n'a plus un secret dans l'âme que ses yeux ne révèlent, il s'écrie avec l'accent de la prière et de l'orgueil :

« Ah ! restez, restez, je vous le demande en grâce ! Me cacher vos larmes, t'est vouloir me dérober mon plus beau succès, et j'ai tant besoin de croire à mon talent ! »

— Allons, décidément, se dit le jeune tailleur en songeant à ses chansons, il paraît que le gentleman est un confrère ; en ce cas je connais son mal, il n'est pas dangereux. »

La même puissance qui attira l'attention de Jane sur les vers de l'étranger, fixe invariablement ses regards sur ce visage imposant dont l'expression singulière l'a, dès l'abord, si vivement frappée.

Ce ne sont plus ni ces traits fatigués par le besoin, ni ces yeux éteints à demi, ni ces rides précoces qui faisaient douter de son âge, ni cette teinte terreuse que la misère avait plaquée sur sa surface. C'est un noble front où la pensée rayonne, des regards où l'imagination étincelle, un teint animé où la vie se révèle dans sa splendeur de force et de jeunesse. Tout ce qui ne faisait de lui qu'un objet de vulgaire pitié a disparu, ou, plutôt, tout se lie, tout s'harmonise, tout emprunte à l'inexplicable pouvoir du génie en travail une magique apparence de grandeur et de beauté. Ainsi, la créature humaine, quelle qu'elle soit, se revêt d'une incontestable magnificence quand elle accomplit un grand acte de la nature : toute mère est belle au jour

de l'enfantement ; à l'heure des nobles actions ou des grandes pensées, tout homme a de la majesté.

« Il est jeune ! » se dit Jane avec trouble et surprise ; puis, comme éblouie, fermant les yeux, elle ajoute, encore plus émue : « Qu'il est beau ! »

CHAPITRE IV. — Le troisième couvert.

On eût difficilement rencontré un caractère moins ombrageux que celui de David, cependant l'honnête garçon se sentit piqué au cœur par l'aiguillon de la jalousie, en voyant Jane et l'inconnu se regarder ainsi.

« Par ma foi ! dit-il, on ne doit plus craindre de se perdre de vue quand on a si bien pris le temps de se dévisager ; vous êtes sûrs maintenant de vous reconnaître, l'un l'autre, quand il vous arrivera de vous rencontrer quelque part ! »

Il ne fallait pas moins que ces paroles pour rappeler à elle-même l'imprudente jeune fille. Soudain Jane dégage ses mains de celles de l'étranger ; mais elle n'a pas grand peine cette fois à se débarrasser de l'obstacle ; car depuis quelques secondes le poète, ramené par le despotisme de la pensée vers son absorbante rêverie, a fini par ne plus voir Jane, bien qu'il semble la regarder toujours, et, tout en l'arrêtant encore, il a cessé aussi de la retenir.

« Excusez-moi, dit-il du ton d'un homme qui se réveille, j'ai l'esprit si fortement occupé qu'il faut bien me pardonner un moment d'étourderie. Je n'ai pas voulu offenser la jeune miss, croyez-le.... Et si j'ai pris un peu cavalièrement ses mains, qu'on ne m'en veuille pas de ma témérité. Chez nous autres poètes l'oubli des convenances n'est pas toujours de l'impolitesse ; si vous saviez à quelles étranges distractions on est exposé en écrivant ! mais je renonce à vous expliquer cela ; pour le comprendre, il faut l'avoir subi.

— Nous comprenons à merveille, répond gaiement David que la franchise de l'aveu a complètement rassuré. Dieu merci, nous savons, d'expérience, ce que c'est que la façon des vers aussi bien que celle d'un habit. Cela vous étonne ? mais demandez plutôt à Jane Pretty qui nous regarde là, sous œil, tout en faisant mine de ne penser qu'au dîner ;

demandez-lui si, depuis que vous êtes entré ici, il n'y a pas, de compte fait, deux poètes dans la boutique ? »

L'air modestement railleur pour lui-même, dont il accompagne sa réplique, indique assez que David a recouvré toute sa bonne humeur.

« Deux poètes ici ! » répète l'inconnu avec surprise ; et puis, se tournant vers Jane qui vient de reprendre, mais sans oser lever les yeux, ses occupations du ménage, il ajoute, trompé par l'attitude embarrassée de la jeune fille : « Eh ! vraiment oui, j'aurais dû m'en douter en voyant combien l'aimable miss est sensible au charme des vers. »

Il a suffi d'une telle méprise pour rendre complètement David à sa grosse gaieté habituelle. Le tailleur-chansonnier s'amuse avec une véritable liberté d'esprit, et de l'erreur de l'inconnu, et du nouvel embarras qu'elle vient de causer à miss Pretty. Il en rit aux larmes jusqu'à ce que son hôte, presque décontenancé, se décide à lui dire :

« Mais puisque vous m'annoncez un autre poète que moi, ici, et que nous ne sommes que trois : il faut bien que ce soit l'un de vous deux.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi ? » lui demande le jeune tailleur avec cette rare ingénuité du talent qui n'a pas la conscience de ce qu'il vaut.

A ces mots l'étranger regarde fixement, ou, pour parler plus vrai, il toise d'un coup d'œil assez défavorable celui qui vient de se donner un titre bien peu en harmonie avec le métier qu'il exerce ; un sourire équivoque effleure ses lèvres, et c'est plutôt par distraction qu'avec intérêt qu'il demande à David comment on l'appelle.

L'indifférence presque hautaine avec laquelle il fait cette question n'est pas remarquée par l'ouvrier ; mais Jane, en apparence tout occupée des soins de la maison, n'a pas perdu un seul mot de la conversation. Ce tact délicat, espèce de seconde vue qui ne nous est donnée que par leurs passagères, mais qui chez la femme est une lumière toujours vivante, éclaire la jeune fille sur l'impertinente arrière-pensée de leur hôte. Jane sent alors qu'elle a un double devoir à remplir ; il faut qu'elle venge deux fois son ami : d'abord, du tort qu'elle-même lui a fait en l'oubliant un moment pour le nouveau venu ; ensuite, de ce dédaigneux étranger qui semble se soucier à peine de savoir le nom de l'homme obligeant qui l'a si bien accueilli.

« On l'appelle David Sauveur, rien que cela ! » dit-elle en affectant de faire sonner bien fort le nom de son frère d'adoption. Jane a besoin d'élever haut, à ses propres yeux, le mérite de David, pour effacer un peu la dangereuse impression que l'autre produisit sur elle. « Oui, David Sauveur,

répète la jolie Galloise, et c'est lui qui a fait cette charmante ballade de Henry et de Rose monde qui se chante partout dans Londres ; je me plais à croire que' vous la connaissez ; et au fait, y a-t-il quelqu'un qui ne sache pas par cœur la ballade de Henry Plantagenet cherchant Rosemonde Gliffort dans le labyrinthe de Wodstooock ? »

Jane est lancée, elle va continuer l'éloge de son ami, quand celui-ci, à grand renfort de gestes, l'oblige enfin à solaire. Il lui fait remarquer son confrère. Le poète n'a pas même attendu la fin de la réponse pour se remettre à l'œuvre : l'inspiration lui est revenue, il a repris la plume, et de nouveau elle court sur le papier.

Jane se mord les lèvres et étouffe un soupir.

Combien d'heures se sont passées depuis que le poète inconnu s'est assis pour la seconde fois devant l'établi du tailleur ? Ne le demandez pas à Jane, elle ne pourrait vous le dire. Le temps marche si vite quand on pense beaucoup ! Et jamais la nièce de mistress Fraser n'a eu tant à penser que ce jour-là.

De son côté, David réfléchit bien aussi : d'abord au moyen de reprendre plus tard, avec Jane, l'importante conversation sitôt interrompue par la brusque arrivée de l'étranger ; et puis, au jour qui baisse, si bien que, déjà les lampes s'allument aux portes des maisons voisines ; or, pour peu que sa gentille ménagère tarde encore, l'heure du souper sera venue avant qu'elle ait songé à lui dire qu'il est temps de se mettre à table pour dîner.

Tout amoureux qu'il soit, David n'est pas de ces êtres fiévreusement organisés à qui les passions tumultueuses font négliger les menus détails de la vie matérielle : son robuste appétit aux heures consacrées, son bon sommeil de la nuit, lui ont démontré clairement que l'amour, condition principale de l'existence, tourment indispensable au bonheur, peut fort bien s'accorder avec ces utiles accessoires qu'on appelle le manger et le dormir, et qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer véritablement, de pousser le délire de la passion jusqu'à l'oubli de l'heure des repas. Aussi en dépit de sa ferme résolution d'attendre son dîner' du bon vouloir de Janë, David voyant qu'elle ne se dispose pas encore à mettre leur petit couvert, et d'ailleurs stimulé par le fumet d'oie grasse qui envahit l'échoppe, se hasarde à dire, au risque de troubler malencontreusement le rêve du poète :

« Jane, est-ce que c'est jour de jeûne aujourd'hui ?

— Et quel jour, n'est-ce donc pas jeûne ? » répond douloureusement l'hôte de David sans quitter son attitude de penseur.

Ainsi rappelée au souvenir du dîner, Jane se décide à dresser le couvert. Cette résolution, bien qu'un peu tardive, illumine d'un rayon de joie les regards du jeune tailleur ; mais la jolie Galloise a des larmes dans les yeux ; cette triste question de l'étranger : « Quel jour n'est-ce donc pas jeûne ? » vibre à son oreille comme le cri de la faim, et elle se sent saisie à l'âme de cette immense pitié que l'admiration inspirée par le génie, empreint d'un respect religieux pour l'indigence.

Tant de talent et tant de misère ! oh ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme ! pense-t-elle, peut-être n'a-t-il encore rien pris d'aujourd'hui ! »

Malgré tout l'intérêt qu'elle porte à l'appétit bien pardonnable de David, attendu l'heure avancée, Jane se reproche intérieurement de préparer sous les yeux d'un pauvre diable, encore à jeun sans doute, cet invitant dîner qu'elle ne pourra pas lui faire partager. Elle arrange lentement, et comme à regret, le couvert de son ami et le sien ; puis, regardant tour à tour et la table dressée, et le poète malheureux, la jeune fille éprouve vraiment du chagrin de laisser un vide à la place accoutumée de mistress Fraser.

A chaque tranche de pain qu'elle taille pour le potage, elle soupire tout bas de ne pouvoir se dire : « Voilà sa part ! » Et c'est en soupirant aussi qu'elle verse dans la grande soupière de terre vernissée ce bouillon bien nourri, dont l'affamé David semble aspirer par tous les pores la vapeur savoureuse.

« Cependant, murmure-t-elle en contemplant le copieux potage, il y en aurait bien assez pour trois ! » Alors une idée audacieuse lui vient à l'esprit : « Si j'osais ? continue-t-elle à part. Pourquoi non ? mon aumône pourrait l'humilier ; mais une invitation chez des amis, cela n'a rien de blessant. » Et pais, comme si déjà l'invitation, que bien certainement elle n'osera pas faire, était acceptée, Jane ajoute : « Sans doute, et de cette façon-là j'aurai moins de regret en le voyant partir, car je serai sûre au moins qu'il ne se couchera pas ce soir sans avoir bien soupe. »

Elle tire aussitôt du bahut de chêne historié une troisième assiette, elle va la poser sur la table ; mais au moment où elle obéit avec tant de joie à ce bon mouvement de son cœur, une crainte vient la saisir. Jane hésite. Depuis la mort de maître Guillaume, c'est David Sauveur qui commande au logis : même à mistress Fraser ! Donc l'autorisation de David est chose indispensable pour qu'un convive soit admis à leur table de famille.

La charitable enfant est fort embarrassée ; elle ne sait à quoi se résoudre. Elle tient toujours cette troisième assiette, qui lui pèse tant, elle la fait

tourner avec indécision dans ses mains ; car si Jane n'ose pas la poser sur la table, elle ne peut pas se résigner, non plus, à la reporter dans le coffre à la vaisselle. Ainsi, placée entre le désir qui la pousse et le scrupule qui la retient, c'est à peine si elle se sent le courage de demander du regard un conseil à son ami. Tremblante et rougissant comme à la pensée d'une mauvaise action, elle se hasarde pourtant à jeter un timide coup d'œil du côté de l'établi ; mais à peine ses regards se sont-ils arrêtés sur David, que toute hésitation a cessé pour la craintive jeune fille. Elle vient de s'apercevoir que l'ouvrier tailleur n'est plus occupé qu'à la regarder elle-même en souriant. Deux cœurs comme ceux-ci n'ont pas besoin de se parler haut pour s'entendre : l'un pour l'autre, leur pensée est à jour ; aussi Jane en est-elle déjà à se repentir de son manque de confiance envers David ; car au bon sourire qu'il lui adresse, elle devine facilement que la même bonne pensée leur est venue à tous deux et en même temps peut-être ?

« Il n'y a que lui, se dit Jane, tout émue de bonheur, il n'y a que lui qui sache si bien me comprendre ; que je t'aime donc, mon bon David ! »

Ainsi, Jane a rendu tout son amour à David, ou, du moins, elle croit ne plus avoir que de la compassion pour l'autre ; car, ignorante qu'elle est de ces trompeurs élans d'un cœur qui se partage, miss Pretty ne s'aperçoit pas qu'elle n'a tant de reconnaissance pour l'ouvrier, que parce que celui-ci montre beaucoup de pitié pour le poète. Ainsi se trompant elle-même, elle fait profiter l'amour qui s'en va des illusions de l'amour qui commence.

Enfin les apprêts du dîner sont terminés ; on n'a plus qu'à se mettre à table. David, toujours attentif à ne pas troubler l'inspiration de son hôte, a pris tant de précautions pour descendre de l'établi, que le poète n'a pas pu s'apercevoir du mouvement qui s'est fait autour de lui.

Le moment de l'invitation est venu, et c'est là le point embarrassant. Qui des deux portera la parole ? par quel artifice de langage assez heureux arrivera-t-on à déguiser sous les dehors d'une simple proposition d'ami l'offre pénible de la pitié ? Pendant que David s'ingénie à résoudre ce problème posé devant chaque intention d'une bonne œuvre : faire le bien et le bien faire, Jane, frappée d'un souvenir, a entrevu le moyen de rendre l'exécution de leur projet plus facile.

Bien souvent, quand sa fièvre de chansons le talonne, la préoccupation poétique du jeune tailleur est telle qu'il passe machinalement, de l'établi qui lui sert aussi de bureau, à la table où son couvert l'attend, et Jane a pu remarquer que, plus d'une fois, l'ouvrier poète ne se serait pas aperçu que

son estomac et son cerveau fonctionnaient en même temps, sans la méprise qui lui fait fouiller dans l'écritoire avec sa cuiller, et, réciproquement, puiser avec la plume dans son potage.

« Laisse-moi faire, dit-elle tout bas à David, laisse-moi faire, et je te réponds qu'il ne sera pas plus embarrassé pour accepter, que nous ne le serons nous-mêmes pour offrir.... Tais-toi, aide-moi, et tu verras !... »

Heureuse de l'expédient que sa mémoire vient de lui suggérer pour sortir de ce pas difficile, et souriant à son intention délicate, comme la plus malicieuse pourrait sourire à sa meilleure méchanceté, Jane, aidée de son ami, avance silencieusement la table tout près du poète ; elle va ensuite, mais bien doucement aussi, lui enlever l'encrier, et puis, comme elle a coutume de le faire en pareille occasion pour David, elle prend avec précaution le papier que l'étranger a toujours sous les yeux, et elle le glisse à côté de l'assiette qui lui est destinée.

L'hôte de David, tout entier, en ce moment, à ses vers qu'il corrige, a pensé qu'on ne le changeait de place que parce qu'il gênait le travail du tailleur. Il se résigne et l'aïl tourner sa chaise, afin de suivre son précieux manuscrit. Ainsi naturellement il se trouve placé à table, sans que son amour-propre ait eu à souffrir d'une invitation blessante, ou que la faim qui le presse, puisse lui reprocher une lutte ridicule contre le cri impérieux du besoin.

CHAPITRE V. — L'aveu.

Assis en regard l'un de l'autre, Jane et David ont eu bientôt à se féliciter du plein succès de leur supercherie. Ce que la jeune fille avait prévu est arrivé : le poète, toujours l'esprit attaché à son œuvre, s'est mis à attaquer franchement le potage, sans marquer aucun étonnement de se trouver ainsi attablé et sans s'interroger non plus sur le singulier enchaînement de circonstances qui l'a fait arriver du simple emprunt d'une plume à l'aumône d'un dîner.

C'est seulement à la troisième cuillerée de cette excellente soupe, plus discrètement savourée par David qu'on ne serait en droit de l'attendre de son fougueux appétit, que le poète commence à se demander compte de sa position de convive à la table des deux jeunes gens. Au moment où, dé nouveau, il va quitter la plume, pour porter encore une fois la cuiller à sa

bouche, il s'arrête tout surpris de lui-même et surtout bien incertain de ce qu'il doit faire.

A la façon étrange dont il regarde alternativement le jeune tailleur et sa compagne, on ne saurait dire, tant est vague l'expression de ses yeux, s'il ne va pas prendre pour une offense, la pieuse ruse qu'ils viennent d'employer, afin de le contraindre à leur devoir ce que sa dignité ne lui eût pas permis d'accepter. Au profond sentiment de gêne et d'inquiétude que trahit son visage, Jane et David comprennent qu'il lui suffirait du moindre prétexte soit dans l'attitude de ses hôtes, soit dans un regard niai compris, pour le décider à quitter la table de ceux qui l'ont accueilli mieux qu'il ne l'aurait voulu.

Ainsi, plus de sourires entre eux ; plus de ces regards qui se cherchaient pour se dire : « Nous sommes contents de nous ! » Mais de ces mots indifférents qui mettent chacun à son aise et qui tendent à rendre la conversation générale. Par exemple : « La nuit est venue plus tôt que de coutume aujourd'hui. L'hiver est bien long cette année ; quand reverrons-nous les beaux jours ? » Enfin de ces remarques insignifiantes, qui font, en dînant, oublier que l'on dîne.

Ils ont beau-faire, le rêve du poète a cessé ; et, rendu à la réalité de la situation, le convive, ne peut pas oublier, lui, qu'il n'est là que comme un intrus. Son orgueil se révolte, la situation ne lui paraît pas tolérable ; il recule son couvert, repousse la chaise et, se levant de table, il dit :

« Je croyais vous avoir affirmé, en entrant ici, que je n'étais pas un misérable, un mendiant, qui tend la main au pain de la charité ; la bonté de l'intention ne justifie pas la ruse, et je n'admets point qu'on soit en droit de profiter d'un moment de distraction pour obliger quelqu'un à recevoir par surprise, l'aumône dont il ne veut pas, et dont il n'a pas besoin surtout !

— En vérité, se dit le pauvre David tout étourdi du coup, voilà un singulier personnage, malgré le triste état de ses vêtements, je crois que son caractère ne vaut pas mieux que son habit.

— De quel droit, à quel titre, continue le poète, m'avez-vous fait asseoir à votre table ? Vous vous serez dit : il meurt de faim ! n'est-ce pas ? il faut bien avoir pitié de lui. C'est quelque chose de si naturel que la pitié pour la misère ! l'humanité est si profondément ancrée dans le cœur de l'homme ! » En parlant ainsi, il sourit étrangement, et des larmes de rage entrecoupent ses paroles.

« Pardonnez-nous, reprend timidement la jeune fille ; nous pensions, David et moi, qu'un dîner offert par d'honnêtes gens ne pouvait offenser personne.

— Pardieu ! interrompt le tailleur, feu Georges I^{er} de glorieuse mémoire, tout chef de l'Église anglicane qu'il était, ne fit pas tant de façons pour accepter à déjeuner chez un teinturier de Willow-Street. Or, je ne vois pas d'où vient votre répugnance ; car si les grands poètes valent bien les plus puissants monarques, la corporation des teinturiers n'est pas d'une si haute importance dans l'État, que notre honorable chambre des tailleurs ne lui ait fait céder les honneurs du pas dans plus d'une cérémonie publique. D'ailleurs, comme disait le roi Georges à son hôte : Tout repas pris en ville demande sa revanche ; je suis votre convive aujourd'hui ; demain vous serez le mien. » Retournez la phrase, et nous serons d'accord : c'est maintenant mon tour ; ce sera le vôtre quand vous voudrez.

— Oui, mais rien ne presse, dit vivement la jolie Galloise, qui s'effraye pour le poète de ce que cette restitution peut avoir d'embarrassant ou d'impossible peut-être.

— Jane a raison, reprend le jeune tailleur, et le plus pressé, pour le moment, ce serait d'en finir au plus vite avec ce délicieux potage qu'il est dommage vraiment de laisser refroidir.

— Il n'est pas moins vrai, murmure le poète, hésitant à reprendre sa place, que je ne dois ce couvert qu'à une méprise de votre part sur ma véritable position, et, d'ailleurs, peut-être ai-je, moi-même, commis une erreur en croyant qu'il m'était destiné ; car, si je me le rappelle bien, vous ne m'avez fait aucune invitation.

— Eh bien ! demande Jane, en le retenant du regard, est-ce que notre dîner n'est pas assez appétissant pour inviter de lui-même ? c'est possible, il y manque, sans doute, quelque chose ? il faut me le dire On me doit des conseils et de l'indulgence : c'est mon début en fait de cuisine.

— Et tu débutes, ma foi, par un succès, » riposte David, qui a pris le parti de découper l'oie grasse, en attendant que l'étranger se décide soit à partir, soit à rester ; puis, comme il croit s'apercevoir que, subissant l'influence de la volaille cuite à point, le poète commence à se repentir de son refus, le jeune tailleur reprend la parole pour qu'une fausse honte ne retienne pas plus longtemps le pauvre orgueilleux.

« J'avais assez compté sur l'esprit de justice et sur la galanterie de notre cher convive, dit-il, pour espérer qu'il ne refuserait pas de faire sa partie

dans un toast en l'honneur de notre gentille ménagère. »

Tout en parlant, tout en dépeçant l'oie bouillie, David remarque que l'étranger a fait un pas vers la chaise qu'il avait tout à l'heure résolument quittée.

« Voyons, ma bonne Jane, continue l'honnête garçon, fais-moi le plaisir d'aller chercher, derrière les fagots de genêts, cette dernière bouteille de bon vin de griottes que nous réservions pour l'ami qui voudrait bien ne pas se montrer trop difficile sur notre manière de traiter les gens.... Je crois que c'est le jour ou jamais de l'entamer ? »

Le regard suppliant que Jane adresse au poète, semble lui dire : et Oui, l'occasion est bonne, ne refusez pas d'être aujourd'hui cet ami-là. »

L'inconnu revient vers la table, il rapproche tout à fait sa chaise, ramène à lui son couvert, et se rassied enfin ; mais non sans murmurer : « Si cependant j'étais attendu autre part pour dîner... Que pensera-t-on de mon absence ? »

Acceptant pour fait positif la supposition où se réfugie l'orgueil que la faim a vaincu, David riposte vivement :

« Vous êtes attendu ailleurs, soit ! mais nous vous tenons ici, et en fait d'invitation vous devez la préférence à celle d'un confrère. »

Cela est dit avec le ton de gaieté qui va si bien au joyeux visage de David ; un vrai sourire se fait jour enfin dans les yeux du poète, et son front se déride.

i En effet, nous sommes confrères, répète celui-ci en se mettant franchement à table. Vous êtes auteur de fort jolies ballades, si je m'en rapporte au bon goût de la charmante miss... Ainsi nous parcourons tous deux la même carrière ?

— Oui, mais avec cette différence, reprend modestement le tailleur, que, quelque peine que je me donne, quoi que je fasse pour avancer, le chemin vous sera toujours beaucoup plus facile qu'à moi.

— Et pourquoi douteriez-vous de l'avenir ? répond chaleureusement son convive ; tôt ou tard la route est glorieuse pour tous ceux qui se sentent vraiment appelés ! Aussi, croyez-moi de quelque sang qu'il sorte, le vrai poète a le pas sur les plus nobles.... Place à celui qui doit régner un jour ! car il faut, malgré l'envie, que son règne arrive. Oui, quoiqu'on s'acharne à les lui disputer de son vivant, le poète meurt plein de confiance dans l'âge futur : il sait que le sceptre et la couronne lui reviendront un jour !

— D'accord, mais ne laissez pas refroidir cette cuisse d'oie, » réplique David, en passant à son convive une assiette copieusement servie.

Et puis, s'essuyant la bouche avec la manche de sa veste, à défaut de serviette, il continue : « Être roi, c'est beau, sans doute ! j'entends roi qui parle, qui marche, qui se couche, qui se lève, qui dîne, fût-ce même avec un teinturier ou un tailleur ; mais user le présent au profit d'un avenir dont on ne jouira pas ; mais ruiner son corps et perdre quelquefois son âme, à seule fin de prendre rang parmi ces fils aimés des muses qui sont rois en effet, mais seulement rois sacrés par la mort ; mon ambition ne veut ni atteindre si haut ni attendre si tard, et chétif que je suis, vivant au jour le jour, mais vivant Lien, comme vous pouvez voir, je ne voudrais pas échanger mon honneur positif d'hier, d'aujourd'hui et de demain, contre ce règne posthume du poète ; souveraineté illusoire exercée par des fantômes que l'imagination fait asseoir sur des trônes toujours vides.

— Un moment, interrompt l'étranger en interrogeant ses souvenirs, voilà une réponse qui ne vient pas absolument de vous, car j'ai vu cette idée-là quelque part, et même formulée en vers, je crois.

— Oui, en vers ou à peu près, répond le jeune tailleur ; c'est le sens du dernier couplet de ma ballade sur *Chuuccr*.

— Et cette ballade, vous aurez pu la lire dans *l'Almanach bleu* de Windsor, dit vivement Jane enchantée de parler des productions poétiques de son ami, elle y est imprimée tout au long, pages 48, 49 et 50.

— C'est vrai, reprend David, on la trouve justement placée entre la recette pour faire du vin de Porto avec de la bière et du jus de navets bouillis, et les nouvelles remarques sur l'art de pesseler les houblonnières.

— Gomment ces vers-là sont de vous ? demande l'étranger ; mais alors je ne vois pas ce qui vous faisait dire tout à l'heure que vous n'arriveriez jamais. » Et, comme à ces mots, le tailleur appuie d'un sourire sa modeste défiance de lui-même, le poète ajoute : « Oui, pourquoi ne feriez-vous pas votre chemin aussi bien que tout autre ?

— Pourquoi ? répète gaiement David, regardez-moi marcher, vous verrez bien que je suis boiteux ! »

La conversation, ramenée vers la plaisanterie, a fini par dissiper les derniers scrupules qui tourmentaient encore la conscience du convive de David, et celui-ci, ne se sentant plus la moindre gêne, a monté tout à coup sa propre humeur au ton de bonne franchise et de joyeuse liberté dont le tailleur chansonnier lui a donné l'exemple.

« Eh bien, demande-t-il, et ce fameux vin de griottes si solennellement annoncé, pourquoi n'en parle-t-on plus ? Est-ce qu'il n'arrivera pas aujourd'hui ?

— A l'instant, » répond Jane, que l'incertitude des efforts de David pour garder leur convive avait d'abord arrêtée sur place, et qui est maintenant retenue à table par le plaisir de suivre des yeux et du cœur les progrès rapides d'une intimité qu'elle était bien loin d'espérer. Elle a dit : « à l'instant » et ne bouge pas encore. Le besoin de voir son protégé lui fait oublier jusqu'au bonheur qu'elle se promettait à le servir.

— Allons donc Jane ! insiste David, le gosier nous brûle ; tout plaisir différé perd la moitié de son prix ; pour peu que tu nous fasses attendre encore, cet excellent vin, que j'ai trop vanté peut-être, finira par nous paraître détestable. ».

Jane est partie. David continue, en passant à son convive le plat de service, dans lequel celui-ci ne se fait plus scrupule de puiser.

Après tout, je ne serais pas surpris que notre vin vous parût un peu faible ; ce n'est pas là du vin de Porto, comme on en boit, m'a-t-on dit, chez maître Andrews le tailleur du roi, mon adversaire, mon ennemi.

— Vous des ennemis ! mon brave David, vous dont le cœur si facile va même à une liaison nouvelle sur le pied d'une vieille amitié, vous vous flattez, confrère, vous n'avez pas d'ennemis.

— J'ai celui-là et je m'en vante ! un fripon ! En sa qualité de vice-président de notre chambre de Threadneedle-Street, n'a-t-il pas eu l'indignité de me refuser sa voix, pour la maîtrise, et cela, parce que j'avais préféré mon échoppe du quartier Saint-Paul à la gloire d'être chef d'atelier dans son palais du Strand. On eût dit qu'il était jaloux de moi, et pourtant, grâce à Dieu, je n'en veux pas à sa clientèle !

— Comme il ne touchera sans doute pas à la vôtre, mon cher hôte, riposta en souriant le convive de David ; car maître Andrews a pris l'engagement de ne jamais inscrire un nom plébéien sur ses livres de crédit ; c'est pourquoi la cour lui est fidèle ; aussi, quand on occupe un certain rang dans le monde, on ne peut se fournir ailleurs que chez lui. Tenez, cet habit sort de ses ateliers, continue l'étranger en mettant sous les yeux de David, un parement de drap, jadis noir, dont la trame montre toutes ses cordes. La même pièce a été entièrement partagée entre mes honorables amis, le duc Dormont, le comte de Lindsey, lord Cornwallis, le chevalier Frankland, milord Téviot, et moi. »

A ce rayonnement de grands noms qui ne représentent rien moins qu'un vice-roi d'Irlande, un chambellan de la reine, le garde du petit sceau, l'un des chefs les plus célèbres de l'armée, et le maître général des postes du royaume, David ébloui s'arrête, bouche béante, et tout prêt à lui demander :

« Mais quel nom illustre avez-vous donc à mettre à côté de ceux-là. »

L'étonnement de l'ouvrier est bien pardonnable ; car jamais plus mauvais habit n'a mieux servi l'incognito d'un personnage de distinction. Cependant, revenu bientôt de son éblouissement passager, David, qui ne peut oublier combien le poète gentilhomme avait besoin du dîner de l'ouvrier poète ; David, qui ne voit dans cet échantillon de drap qu'un vêtement si complètement râpé, qu'il ferait honte même au sacristain de Saint-Dunstan de l'ouest, dont la modestie du costume est passée en proverbe ; David, qui sait que ces noms imposants qu'on vient de lui jeter à la tête, s'ils sont tous inscrits chez le tailleur sous le titre : *crédit*, ne figurent presque jamais à l'article encaissement ; David, enfin, qui a son genre d'orgueil aussi, se lève et, présentant un échantillon de drap solidement tissé et bien fourni de laine, à son noble convive, il dit :

« Examinez-moi ceci ; on ne dira pas que c'est de la pelure d'oignon, j'espère ; c'est fort et c'est beau ! voilà comme nous traitons ceux qui se font habiller ici ; aussi avons-nous ce qu'il y a de mieux dans les environs en fait de pratiques. Nos ducs, nos comtes et nos chevaliers à nous, c'est Jacobson, le mercier ; Macdaniel's, le boucher ; Thomas Fitzfroy, l'orfèvre ; tous gens qui se mettent bien, je vous prie de le croire, et qui ont, de plus, l'excellente habitude de ne jamais endosser un habit neuf sans avoir préalablement dans la poche le mémoire acquitté de leur tailleur. »

Cette petite attaque de l'artisan a porté si juste, que l'étranger s'empresse de détourner la conversation.

« Ah ça, mon cher hôte, interrompt-il, je n'ai pas oublié les paroles de feu Georges I^{er} au teinturier de Willow-Street ; il est bien entendu, entre nous, que tout repas pris en ville demande sa revanche, et que je prendrai la mienne avec vous chez Webster, à la taverne des *Trois Ifs*. »

Cette proposition ne laisse plus aucun doute à David sur la haute noblesse du poêle inconnu ; il sait, par ouï-dire, que le cabaret de Webster est le rendez-vous favori des jeunes gentilshommes.

« Va donc pour la taverne des *Trois Ifs*, répond-il ; je ne serai pas fâché d'être traité eu homme de cour une fois dans ma vie, ne fût-ce que pour

juger par comparaison entre le luxe du menu d'un grand seigneur et la cuisine de maman Fraser.

— D'abord je vous réponds que nous ne dînerons pas sans boire, réplique l'autre en jetant un coup d'œil sur son verre encore vide.

— Et je présume aussi que les oies grasses qu'on sert aux *Trois Ifs* sentent un peu moins le brûlé que celle-ci, continue David.

— Oui, peut-être un peu moins ; mais c'est encore très mangeable, dit l'étranger ; d'ailleurs voilà le vin qui arrive, et, grâce à lui, le reste passera.
»

En effet la liqueur de cerises sauvages combinée avec la litharge est enfin apportée par la jolie galloise. Celle-ci, en maîtresse de maison bien apprise, a eu grand soin de ne toucher ni à l'épaisse couche de poussière qui enveloppe la bouteille, ni au voile respectable que l'araignée a filé autour du bouchon. A la vue de ce costume cher aux gourmets, les deux convives poussent le vivat d'usage.

Le vin est versé. David se lève, il approche son verre de celui de l'étranger et dit, avec ce ton de gravité traditionnel, en pareille circonstance, chez feu Guillaume Fraser :

« Je propose de boire.... d'abord au début de la ménagère.

— Et puisse votre charmante sœur continuer aussi bien qu'elle a commencé, ajoute le poète.

— Moi, son frère ? interrompt vivement David, vous vous trompez, Jane n'est pas ma sœur ! »

A la façon dont il vient de dire cela, il est facile de deviner le complément de sa pensée. Ce peu de mots renferme, tout entière, la déclaration formelle que la jeune fille désirait tant ce matin, et quand il murmure de nouveau : « Oh, non, elle n'est pas ma sœur ! » on peut lire dans le regard dont il semble envelopper son amie : « C'est bien mieux que ma sœur !

— Pardon, reprend le poète qui a vu dans ce regard si expressif plus de choses qu'il n'en disait : Heureux maître

David, je bois à votre femme !

— Il n'est pas encore mon mari, répond Jane en baissant les yeux, et toute chagrine de se sentir un peu moins désireuse de lui donner ce titre, qu'il a pourtant si bien mérité.

— Sans doute, pas encore ; mais le mariage se fera dans si peu de temps ! réplique l'amoureux David. » Et comme il a cru voir dans la réponse de

Jane l'aveu d'une impatience égale à la sienne, la joie de cette découverte lui fait perdre la tête : il emplit et vide deux fois son verre, coup sur coup, sans s'apercevoir que celui de son convive est à sec, et que, s'il continue ainsi, il n'aura bientôt plus à lui offrir qu'une bouteille vide.

« Mais qu'as-tu donc ? lui dit Jane, effrayée des libations réitérées de David, tu vas te faire mal ; tu t'oublies !

— Je crois plutôt, répond le poète, en élevant malicieusement la bouteille à la hauteur de ses yeux, comme pour s'assurer de la large part que son hôte vient de prélever sur le contenu, je crois plutôt que maître David, loin de s'oublier, ne pense pas assez aux autres.

— Eh, grand Dieu ! mais sans doute ! je suis étourdi ; il faut me pardonner ce moment de distraction ; vous comprenez cela mieux que personne, mon cher convive ; car vous avez quelquefois les vôtres aussi.

— C'est-à-dire que l'inspiration vous arrive. Bravo ! confrère. Nous allons donc avoir une nouvelle ballade de votre composition ?

— Il s'agit bien de ballades ! il s'agit bien de chansons ! réplique David, le cœur étourdi par l'amour, la tête échauffée par le vin. C'est de notre mariage qu'il est question, de notre mariage, Jane, entends-tu bien ; car tu m'écoutes-là sans avoir l'air d'y croire. Mais, est-ce que j'y crois bien moi-même ? Pourquoi donc pas ? au fait ! nous nous aimons tant. »

Et il se lève comme s'il voulait aller embrasser la jeune fille ; la présence de l'étranger l'arrête ; il retourne à sa place et reprend la bouteille pour verser de nouveau dans son verre.

— Assez, David ! assez ! lui dit Jane avec un regard suppliant.

— C'est juste, tu as raison, j'allais encore me tromper. A vous, mon cher convive. »

Et pendant que le poète tend son verre, David lui demande :

« Est-ce que vous ne comprenez pas bien qu'on puisse l'aimer ainsi ?

— Si fait, je conçois à merveille, répond l'étranger, combien l'aimable miss peut inspirer d'amour ; mais j'ai peine, cependant, à me rendre compte de l'accès de folie qui vient de s'emparer de vous à propos d'un mariage convenu depuis longtemps sans doute.

— Convenu depuis longtemps ! répète David avec véhémence, les yeux étincelants, le cœur et la voix pleins de larmes. Mais non, voilà ce qui vous trompe, voilà ce qui me met hors de moi ; ce qui me rend méconnaissable, ridicule à vos yeux peut-être ? Il n'y avait rien de convenu encore ; tout en nous aimant depuis je ne sais combien d'années, nous ne nous l'étions

jamais dit ; l'aveu qui me pesait sur le cœur, la réponse que je désirais et que je redoutais en même temps.... Tout cela est, arrivé ici tout à l'heure, dans la même minute, et devant vous encore ! vous ne vous êtes aperçu de rien, vous ! Vous n'avez pas vu que le bonheur descendait du ciel sur moi ! que j'étais heureux, que j'étais aimé enfin ! et que pour la première fois Jane m'acceptait pour mari.... Mais je déraisonne, comment auriez-vous pu comprendre quelque chose à tout cela ?... Vous ne saviez pas.... Ah ! tenez.... tenez.... passez-moi ma folie excusez mes extravagances ! tendez-moi encore votre verre, tends-moi le tien aussi, Jane.... vive le roi Georges ! que Dieu bénisse l'Angleterre, et le curé de Saint-Paul notre mariage ! »

David s'arrête épuisé, n'y voyant plus, n'entendant rien de ce qu'on peut dire autour de lui, et se frappant le front avec son poing, comme pour mieux se fixer dans l'esprit la pensée de son bonheur.

Tandis que le jeune tailleur s'est laissé aller à cet élan inaccoutumé et même en contradiction avec son caractère, plutôt profondément sensible qu'impétueusement chaleureux, le poète n'a pas cessé d'avoir les yeux sur son hôte. Mais il l'a regardé bien moins comme on regarde un ami dont le bonheur nous intéresse, qu'en observateur froidement attentif, qui ne voit dans le jeu des émotions de la joie ou de la douleur qu'un objet d'étude pour son art.

Quant à Jane, pendant tout ceci, souffrante, incertaine de l'état de son cœur ; revenant à David, par pitié pour l'amour qu'il a pour elle ; s'attachant au poète, même en essayant de combattre l'intérêt qu'il lui inspire ; elle en veut à celui-ci, parce qu'il est venu, à celui-là, parce qu'il a parlé. Elle en veut encore bien plus à elle-même qui n'a pas su se faire, de son amitié pour le jeune tailleur, une égide assez puissante pour la défendre des atteintes d'un sentiment si vif qu'elle n'a plus le droit de le nommer seulement sympathie pour le malheur.

CHAPITRE VI. — L'amende.

Par suite de l'état d'exaltation qui le domine encore, David a repris la bouteille, et il verse d'enthousiasme jusque par-dessus les bords du verre de son convive.

Ce n'est qu'à l'aspect du vin répandu, espèce de profanation dans l'échoppe illustrée par le souvenir encore vivant des libations de feu

Guillaume Fraser, que le calme et la raison reprennent enfin leurs droits sur l'élève bien-aimé de ce superbe buveur.

David s'arrête alors, mais trop tard cependant, car sa main tremblante et alourdie a si mal calculé en versant, qu'à son tour, le jeune tailleur, resté à vide, est contraint de regarder boire le poète, sans qu'il puisse retrouver au fond de la bouteille une seule goutte de ce bon vin de griottes, pour faire raison au toast que son convive se prépare à porter.

« On s'en passera, dit-il gaiement, vous pouvez toujours proposer une santé quelle qu'elle soit, je me joindrai à vous de cœur, je boirai d'intention.

— C'est trop peu quand le vin est bon, riposte le poète ; puis fixant sûr Jane un profond regard il ajoute : Celui à qui le sort ne permettra jamais, sans doute, de boire à son propre bonheur, ne veut se montrer ni jaloux, ni égoïste : maître David Sauveur, miss Jane, je bois au vôtre. »

L'amer sentiment de regret empreint dans chacune de ses paroles, la persistance de son pénétrant coup d'œil, émeuvent et gênent horriblement l'amie de David ; la pudique enfant voit bien qu'elle n'est plus seule à savoir son secret ; et, sors le pouvoir de ce regard attirant, elle sent, au frisson qui la parcourt tout entière, que ses pensées les plus intimes lui échappent une aune.

La première condition d'un amour vrai, c'est la facilité à se laisser abuser par toutes les apparences ; aimer, c'est apprendre à être dupe et des autres et de soi-même. Or David aime trop bien pour voir dans l'émotion de Jane autre chose qu'un sentiment de reconnaissance pour celui qui, se croyant déshérité de bonheur, fait cependant des vœux pour le bonheur des autres. Ce sentiment de reconnaissance, le jeune tailleur le partage, comme il partage toujours tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le cœur de miss Pretty.

« Ma revanche ! s'écrie-t-il en frappant son verre sur la table, je veux ma revanche !

— Désir inutile, répond tristement le poète en lui montrant le trop plein de son verre répandu sur la table, et la bouteille vide couchée sur le plancher de l'échoppe.

— Mais, dit Jane, faisant un effort pour parler, on peut avoir du *porter*.

— Je vous rends grâce, miss, interrompt encore le poète ; laissons les choses comme elles sont. Quand sur trois personnes réunies on compte deux heureux, il faut bien se garder de faire des vœux pour la troisième ; ce serait vouloir lasser la fortune. »

Jane en soupirant a répété : « Deux heureux !

— Eh ! mais oui ; pas moins que cela, réplique le jeune tailleur ; mais ce n'est pas une raison pour rougir et pour baisser les yeux comme tu fais en ce moment, ma chère petite.... Quoi de plus nature ! que de nous aimer, quand, depuis neuf ans que nous sommes ensemble, on ne nous apprend pas autre chose ici ? quoi de plus respectueux que ma conduite envers toi ? car, tu l'as bien vu, il m'a fallu attendre la présence d'un tiers pour oser te dire ce que j'étais si impatient de te confier.... Il me semble que rien qu'à nous deux, je ne me serais jamais décidé à-parler. J'avais peur de toi ! Oui, réellement peur, continue-t-il en s'adressant au poète. Moi, David, son frère d'adoption, son camarade de tous les jours ; moi qui ai joué avec elle quand elle n'était encore qu'une enfant de rien du tout, je me trouvais tout timide auprès d'elle.... Et puis quand je voulais me lever pour venir lui dire : Jane, c'est décidé, je t'aime ! » je ne sais à quoi cela tient : mes jambes refusaient le service : je me sentais plus boiteux que de coutume....

— Est-ce un pot d'ale ou de porter qu'il faut aller chercher, demande Jane, impatiente de mettre fin au bavardage de David.

— L'un et l'autre ! reprend celui-ci. Oui, quoi que notre cher convive en dise, nous les viderons bien tous les deux. Ma foi, bonsoir pour l'ouvrage ; c'est bien mieux que dimanche aujourd'hui, bien mieux que jour de soleil ; c'est *glorious day* ! comme nous disons en bon anglais ; il faut chômer la fête !

— Il faut, interrompt le poète, que la charmante miss ne se dérange pas, à moins que vous ne teniez à boire tout seul ; car pour moi, je ne goûterai ni à l'aie, ni au porter ; il me reste encore quelques corrections à faire, et pour m'en tirer avec un peu de bonheur, j'ai grand besoin d'avoir à moi toute ma raison.

— Alors, silence et respect, comme il est écrit sur la porte de la cour du banc du roi ; faites votre affaire, maître, répond en riant le bon David. Moi je retourne à la mienne. »

Il se lève de table et regrimpe gaiement sur son établi. La jeune fille reste pensive sur sa chaise, et le poète se remet en devoir d'achever son œuvre. Durant une heure encore le plus profond silence régna dans l'échoppe ; chacun ayant bien assez de ses propres pensées, nul ne songeait à interrompre la rêverie des autres. Seulement, de temps en temps, David, à qui l'image de son bonheur futur faisait fidèle compagnie, adressait à la dérobée un coup d'œil bien furtif, mais si plein de vive tendresse, à la jolie

Galloise, que la bonne fortune du poète eût été dangereusement compromise, si Jane avait pu songer à tourner les yeux du côté de son ami ; mais les regards du jeune tailleur avaient beau se faire lumineux et perçants, aucun n'arrivait au but ; ou bien ils s'éteignaient en route, ou bien ils glissaient sans avoir pénétré. Et ce malheur venait de ce que la pauvre enfant, luttant tout bas contre ce nouvel amour, oubliait que les armes vainement cherchées en elle-même, elle devait les demander à cet autre amour confiant et fort qui s'offrait à elle.

Mais Jane ne voyait rien, rien que le poète ; elle était toute à celui qu'un hasard fatal avait conduit dans l'échoppe, pour en chasser le repos qui l'habitait.

« Comme elle s'occupe de moi ! comme elle m'aime ! quelle belle noce nous allons faire, quand maman Fraser sera de retour ! » se dit David, en contemplant la rêveuse. A quoi pourrait-il attribuer la préoccupation de son amie, si ce n'est à l'aveu qu'ils viennent de se faire tout à l'heure ?

Dans sa joie, il bénit du cœur cet étranger, dont la présence a si bien servi son amour, et puis, tout à coup, oubliant ce qu'il doit de respect aux élucubrations laborieuses d'un poète, David entonne, d'une voix de taverne, ce refrain de la chanson favorite de Jane :

« C'est l'étoile
De ma nuit,
La voile
Qui me conduit. »

— Mille tonnerres de Dieu ! interrompt le poète, en frappant de telle sorte sur la table, que la vaisselle d'étain s'entre-choque et roule à terre avec fracas.

— Ah ! Seigneur, qu'a-t-il donc ? s'écrie Jane en se levant avec effroi.

— Eh bien ! eh bien ! balbutie David, saisi de stupeur par le mouvement de colère de son convive. Il faut que vous vous soyez fait bien mal pour jurer ainsi ; mais voyez donc, voilà Jane qui est près de s'évanouir.

— Ce n'est rien, répond-elle, peignée du sentiment de confusion qui se peint tout à coup sur les traits du coupable.

— Non, ce n'est rien qu'un bel et bon juron, poursuit David ; depuis la mort de mon respectable maître, on n'a rien entendu de pareil dans

l'échoppe ; quel malheur vous est-il arrivé, pour vous faire jurer ainsi ?

— Comment, vous ne comprenez pas ? réplique l'inconnu, avec embarras ; cependant, vous devez savoir qu'il y a des moments où l'on n'est plus maître de soi.... quand on poursuit une idée, par exemple.... une idée capricieuse, qui vient, qui nous fuit et semble se railler de nos efforts pour la saisir. Telle était ma situation tout à l'heure ; après une lutte contre la pensée qui voulait m'échapper, je la tenais enfin sous ma plume, quand vous vous êtes mis à chanter ! Oh ! alors, j'ai perdu la tête, j'ai oublié que je n'étais pas ici chez moi ; je me suis abandonné brutalement au premier mouvement d'impatience.

— De l'impatience ? répète David, j'en ai aussi bien qu'un autre ; mais en dedans.... se damner tout Bas, c'est permis ; mais on ne doit pas jurer, la loi le défend. »

L'amour incline à l'indulgence, aussi Jane, toute tremblante qu'elle est encore, et même fort indignée contre celui qui vient de s'en prendre à Dieu dans la colère, dit en se baissant pour ramasser les couverts épars sur le plancher.

« La faute vient de moi, David, je ne t'ai pas fait signe assez tôt de te taire.

— Ainsi donc, miss, vous êtes assez bonne pour m'excuser ? demande vivement le poète.

— Il est clair que nous ne vous en voulons pas, riposte le jeune tailleur ; mais, ajoute-t-il d'un ton peiné, la loi n'admet pas d'excuses pour cette sorte de délit ; aussi, moi, David Sauveur, quatrième constable du quartier Saint Paul, agissant seulement en ce qui concerne les jureurs et blasphémateurs, je me vois malheureusement obligé, au nom de cette loi dont je suis le gardien, de vous condamner suivant le tarif des amendes réglé par Sa glorieuse Majesté la reine Marie. »

Et comme l'étranger paraît douter de ce qu'il entend, David continue avec son calme accoutumé :

Jane, tu peux montrer à notre convive la loi, le tarif et ma licence de constable, afin qu'il s'assure par lui-même que je n'avance rien de contraire à la vérité.

— Sérieusement, vous me condamnez ?

— Fussiez-vous mon frère, je me verrais forcé d'agir avec la même rigueur envers vous ; car cette amende, voyez-vous, c'est la légitime des pauvres, et il ne m'appartient pas plus de les frustrer de leur bien, qu'il

n'appartient au roi, quand la moisson est faite, de dire aux indigents, voisins d'un domaine de la couronne : Vous ne« glanerez pas dans mes, sillons ! »

— Au surplus, il ne vous en coûtera pas bien cher, dit Jane en essayant de sourire pour calmer l'inquiétude qui commence à se manifester sur le visage et dans l'attitude du poète.

— Sans doute, réplique David ; d'abord ce n'est rien pour la vaisselle bossuée ; quant à l'offense, envers la loi ou l'expie moyennant la bagatelle de deux shillings si l'on est roturier, ou de cinq shillings si l'on est enfant de maison noble. »

Le poète s'est levé et il a fouillé d'un air embarrassé dans la poche de son habit. Jane, afin de rassurer le poète, visiblement troublé, se hâte de dire :

« Vous pouvez en être quitte au meilleur marché possible, on ne force personne de décliner ses litres ; David vous croira sur parole. »

La main de l'étranger se tourne et se retourne dans sa poche ; puis elle reste immobile, il pâlit et s'écrie :

« Cette loi est absurde et faite pour les charretiers !

— Voyez le texte, reprend doucement David ; je suis désespéré de l'invoquer contre vous, mais ma conscience me défend de vous absoudre, et si vous vous refusez à payer l'amende, il faudra que je l'acquitte moi-même.

— Cela suffit, répond le poète interrogeant sa main qui reste crispée dans sa poche vide ; il s'agit de payer deux ou cinq shillings..... C'est la loi qui le veut ! continue-t-il en souriant avec amertume. Noble loi ! tu es bien commode, au moins, pour ceux qui veulent tenir table ouverte à tout venant, et y trouver leur compte ; grâce à toi, on peut exercer une hospitalité profitable à la bourse, sans avoir besoin de payer une patente de tavernier ! »

Le trait a blessé Jane au cœur. Elle répond douloureusement indignée :

« Ce que vous dites là est mal !... Nous supposer !...

— Silence ! dit le jeune tailleur qui est descendu de son établi. Et puis se tournant vers le poète : Ce ne sera rien non plus pour l'insulte. Mais au nom de la loi, ajoute-t-il d'un front sévère et d'une voix grave en le touchant légèrement de son bâton d'ébène surmonté de la boule d'ivoire, signe distinctif de son pouvoir judiciaire : au nom de la loi, monsieur, je vous condamne, et sur l'heure, à verser dans mes mains, pour être déposée dans la caisse des pauvres de la paroisse Saint-Paul, l'amende, soit noble ou

roturière, dont vous vous êtes rendu passible ; c'est à vous de la fixer ; Dieu saura bien si vous mentez à la loi, au roi et à nos pauvres. »

David a débité, non sans émotion, cette formule écrite dans la loi de Marie ; maintenant il attend que le condamné s'exécute de bonne ou de mauvaise grâce ; car, ainsi qu'il l'a dit, même avant l'insulte, le coupable, fût-il son frère, ne trouverait pas grâce devant lui ; seulement David payerait volontiers pour son frère indigent, mais voudra-t-il payer pour l'obligé ingrat qui a pu douter du désintéressement de son bon accueil ?

Cependant la main du poète, comme paralysée au fond de sa poche, le place, de quelque côté qu'il se tourne, devant cette désolante conclusion : « Rien ! rien ! je n'ai rien ! »

Il baisse les yeux, il détourne la tête ; sa poitrine se gonfle, ses lèvres remuent sans qu'il puisse articuler un mot. David attend toujours. Enfin les deux hommes se regardent fixement ; l'un avec l'impassibilité de la loi dont il est l'interprète, l'autre avec une sauvage inquiétude et comme s'il pouvait accuser son juge du dénuement qui le force à rougir. Et puis, quand ils se sont bien examinés, voilà que deux grosses larmes roulent dans les paupières du poète, et qu'un sourire de compassion déride le visage du tailleur.

« Il fallait donc avouer tout de suite que vous n'aviez pas de quoi payer l'amende ; que diable ! confrère, nous sommes gens de revue.

— Mais oui, poursuit Jane avec vivacité, on peut vous avancer les deux shillings ; vous nous rendrez cela en repassant par ici, car vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Deux shillings, répète à plusieurs fois l'étranger, deux shillings pour un roturier !

— Je vais les inscrire sur mon livre, continue aussitôt David.

— Non, reprend l'inconnu en relevant fièrement la tête et retrouvant tout à coup ce ton de dignité qui s'accorde si mal avec son habit, inscrivez-moi pour cinq shillings, je suis gentilhomme ! »

Il dit, prend le papier qui contient ses vers, ouvre la porte de l'échoppe et disparaît.

« Eh bien ! il part sans nous dire son nom ? remarque David, tout surpris de cette brusque sortie.

— Qu'importe ? répond Jane, nous le reverrons ; car tu sais bien qu'il doit revenir ; et tout bas elle se dit : Quel malheur s'il ne revenait pas ! »

Quelques heures après, le poète, ayant mystérieusement déposé ses vers manuscrits chez le concierge du théâtre de Covent-Garden, traversa les beaux quartiers de Londres et arriva, comme il était nuit avancée, dans Leicester-Square. Il s'approcha de la porte d'un vaste bâtiment illuminé comme pour une fête, et qui portait au frontispice cette inscription en lettres d'or :

HÔTEL MACCLESFIELD.

Il cria par deux fois :« Ma mère ! ma mère ! » et resta longtemps à la même place, attendant sans doute la voix qui devait répondre à cet appel du désespoir. Rien ne lui répondit, excepté l'orchestre du bal qui, de temps en temps, envoyait au dehors et par folles bouffées les bruits de son harmonie.

Quand l'inconnu jugea qu'il avait assez souffert à écouter l'écho de cette fête, il s'enveloppa du mieux qu'il put dans son mauvais manteau et gagna la campagne par le chemin de Tyburn. Ensuite il descendit un étroit sentier menant aune profonde cavité qui s'enfonçait sous le sol. Arrivé là et lorsqu'il eut reconnu la place qui lui servait de lit, il s'y coucha et s'endormit.

LIVRE II. — LE FILS ET LA MÈRE.

CHAPITRE I. — La haine d'une mère.

Le soleil avait déjà gagné un haut point clans l'espace quand le dormeur se réveilla. Il se leva, mais ne parvint pas sans effort à se maintenir sur ses pieds ; et quand ses membres, plutôt engourdis que reposés, eurent enfin retrouvé l'aplomb et le ressort, il lui fallut longtemps marcher, tourner, courir dans cette sorte de cavage naturel où il était venu chercher un abri, avant que le sang de ses veines, comme à demi figé par le froid de la nuit, consentît à reprendre sa course accoutumée et à redonner un peu de chaleur à son corps tremblotant.

Pour l'homme laborieux et sédentaire, chaque lendemain n'est que le complément de la veille ; c'est une tâche qui se continue, une existence qui s'achève peu à peu, avec ses fatigues bien réglées, ses repos marqués d'avance ; pour le vagabond, il n'y a rien de prévu : ni repos, ni fatigue ; rien ne se complète, rien ne s'achève ; la veille n'a pas de lendemain ; chaque jour est invariablement le premier jour d'une vie nouvelle ; les obstacles qu'il a rencontrés hier, il les retrouvera aujourd'hui, il lui faudra encore les vaincre demain ; quelque courage qu'il déploie pour sortir de la route difficile où il s'est engagé, tous les sentiers qu'il suivra le ramèneront à cette même question : « Où irai-je aujourd'hui ? » Et, bien qu'il croie avoir beaucoup marché, la mort le surprendra toujours à la borne du départ.

La misérable condition de l'homme sans asile, sans pain et sans avenir que Jane et David reçurent à leur table est maintenant expliquée.

Ce poète inconnu, ce Vagabond, ce mendiant, cet écrivain illustre, qui semblait prendre à tâche de poursuivre en même temps la gloire et la misère ; cet homme, qui devait user sa vie avant l'âge, pour laisser un grand nom de plus à son pays, et donner une éclatante justification à toutes les injustices du sort : RICHARD SAVAGE enfin, car c'était lui, s'assura d'abord que ses yeux étaient bien ouverts, et quand il eut senti ces picotements du sang, précurseurs du retour de la vie, quand il eut assez

longtemps soumis l'élasticité de ses membres à la rude épreuve de la course, il s'arrêta pour se demander aussi :

« Où irai-je aujourd'hui ? »

Ses regards se tournèrent du côté de Londres, et bientôt il se ressouvint de son hôte de la veille et du bon accueil qu'il avait reçu de David ; mais le souvenir de sa dette lui revint aussi, et comme la fortune qu'il venait peut-être de rêver dans son terrier ne l'attendait pas au réveil, le poète n'eut pas besoin d'attendre qu'il eût de nouveau consulté sa bourse pour se répondre :

« Je n'irai pas chez le tailleur de Fleet-Street ! »

Il se rappela bien aussi que plus d'une fois il avait trouvé large crédit, bon feu et grande chère chez Webster, le tavernier des Trois Ifs ; mais il n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur les trous de son manteau pour juger que la confiance du tavernier s'y laisserait prendre à peu près comme l'eau dans un crible ; Webster ne faisait crédit aux gens que sur la bonne mine du costume et nous savons quelle mine avait celui de Richard.

« Cherchons ailleurs, se dit-il, l'heure de mon retour chez Webster sonnera plus tard ; c'est quand la fortune me sera revenue que je reprendrai mon droit d'être son débiteur. »

Alors il se mit à songer à tous ceux qui furent ses compagnons de plaisir et de débauche, quand le plaisir lui était permis, quand la débauche épuisait pour lui toutes ses joies.

Il nomma dans sa pensée les Dormont, les Lindsey, les Cornwallis, les Frankland, et plus il se disait de grands noms, des noms d'hommes heureux, plus il se sentait misérable, nu, abandonné. Il se reporta avec désespoir à ce temps où toutes les mains se tendaient vers la sienne ; où la porte, la bourse et le cœur de chacun de ses nobles amis semblaient n'avoir pour lui ni serrure, ni cordons, ni secrets ; mais ces portes, ces bourses, ces cœurs, tout ce qui s'ouvrait alors si facilement pour Richard Savage, LE POÈTE, tout s'était refermé devant Richard Savage, LE MEURTRIER !

Oui, meurtrier ; condamné aux dernières assises d'OldBailey à la peine des homicides.

Un jour, il y avait un an de cela, quand aucune flétrissure n'était encore venue l'atteindre et que, s'élevant grâce à la seule force de sa volonté, il marchait l'égal, par son talent, de ceux qui étaient ses supérieurs par le rang et par la fortune, Richard Savage, pauvre enfant abandonné depuis sa naissance à la charité publique, cette intarissable nourrice qui a toujours une mamelle pleine pour chaque orphelin que Dieu lui confie ; Richard Savage,

sans cesse de pair à compagnon avec ce qu'on nommait alors des jeunes gens nés, des fils de famille, s'étant fatigué d'entendre celui-ci parlera tout propos du nom de sa mère ; celui-là, des caresses de sa mère ; cet autre, de l'héritage de sa mère, et tous de l'indulgente faiblesse de leurs mères pour des caprices coûteux qu'elles s'empressaient de satisfaire et pour des dettes qu'elles payaient sans trop murmurer, se prit à dire aux orgueilleux qui l'entouraient :

« Et moi aussi j'ai une mère qui a un grand nom, qui pourrait avoir des Caresses à me donner, un héritage considérable à me laisser ! ...

— Et à qui tu fournirais ample provision de dettes à payer, » interrompit l'un des amis de Richard.

Ce mot fut accueilli par un long éclat de rire.

La liberté du lieu excusait la gaieté du propos : on était chez Webster, deux heures du matin venaient de sonner, et le nombre des bouteilles vides couchées sur le parquet témoignait contre la sobriété des convives.

« Ne riez pas, messieurs ! s'écria Richard, qui s'échauffait au jeu, ne riez pas ! car ceci est grave ; il s'agit d'un enfant qu'on a indignement frustré de sa part d'amour maternel, d'un enfant qu'on a jeté aux mains du premier venu, et qui se fut brisé sur le pavé si ces mains-là ne s'étaient pas tendues assez vite pour le recevoir. On se sera dit ensuite : Qu'il vive misérable ou qu'il meure faute de secours, que nous importe à nous qui ne souffrirons pas de sa misère ? à nous, qui n'assisterons pas à son agonie ? » Et puis on a fermé sur lui la porte de l'hôtel où il était né, pour ne la lui rouvrir jamais ; ou du moins on s'est flatté qu'il ne réclamerait pas ses droits. Erreur, messieurs ! oui, c'est là une erreur grossière ; car si bien qu'on la lui tienne close, cette inexorable porte, dût-il l'enfoncer, je vous promets qu'il rentrera chez lui, cet enfant, ou plutôt cet homme, ce poète, moi, votre ami ! qui suis las à la fin de ne savoir que par ouï dire ce que c'est qu'une mère. »

Comme quelques-uns des joyeux compagnons de Richard essayaient de railler encore ses prétentions filiales, il répondit :

« Eh ! bien donc, à quinze jours d'ici, je vous donne, à tous, rendez-vous chez la comtesse Macclesfield, ma mère, dans son hôtel de Leicester-Square. » L'invitation fut prise au sérieux même par les plus incrédules. L'énergique résolution de Richard ne laissait aucun doute sur le succès de ses efforts pour vaincre l'inexplicable insensibilité de la comtesse.

En se séparant, les amis se répétèrent :

« Dans quinze jours, à l'hôtel Macclesfield !

— Avant quinze jours peut-être ! » pensa Richard.

Il lui fallait ce nouvel aiguillon, et surtout il fallait que sa vanité fût engagée dans une espèce de défi, pour l'encourager à renouveler des tentatives si souvent réitérées et toujours infructueuses.

Depuis bien des années déjà, c'est-à-dire quand il n'était encore qu'un pauvre jeune homme perdu dans la foule, et une seconde fois orphelin par la mort de sa mère nourrice ; puis quand, poète naissant, il acceptait un morceau de pain en échange des naïves modulations d'une lyre qui devait, quelques jours plus tard, chanter assez haut pour aller réveiller les cordes sensibles dans le cœur d'un roi, d'ailleurs assez peu impressionnable ; enfin, lorsque devenu Richard Savage, l'auteur de *l'Homme errant*, il forçait la renommée à faire bruit de son nom, partout et toujours il s'attaqua à ce cœur de mère, qui ne voulait pas se donner, mais qu'il espérait conquérir.

Cent fois Richard s'était assis sur le seuil de l'hôtel d'où la comtesse l'avait proscrit à sa naissance, et là il attendait une réponse à des élégies qui devaient, pensait-il, attendrir la noble dame, ou à des menaces qui pouvaient lui hure craindre le scandale ; mais soit que le fils méconnu cherchât à exploiter la sensibilité, l'orgueil, ou la peur ; soit qu'il prit le parti de pénétrer audacieusement jusqu'à sa mère ; toujours la porte se refermait sur lui dès qu'il essayait de la franchir, et plus d'une fois il vit un valet repousser du pied dans la rue des fragments de ses lettres écrites avec tant de colère ou d'amour, et lues puis déchirées avec un si froid dédain !

Cependant il ne se rebutait pas encore. Entraîné par caractère dans cette vie de désordre et d'inconduite que les libertins appellent le propre du génie, pour se faire un mérite de l'absence des vertus qui leur manquent souvent Richard, bien servi par la fortune, voyait avec le nombre de ses lecteurs grandir la valeur de ses ouvrages, et tantôt un artiste célèbre : le fameux Garrick ; tantôt un poète plus riche et plus heureux que lui : Pope ou Addison ; tantôt un ministre comme Walpole ; une reine, même : Guillelmine-Dorothée, détournaient quelque chose des aumônes destinées à leurs pauvres obscurs, pour l'enrichir, lui, cet illustre pauvre. Alors Richard réunissait en une seule somme les bienfaits de ses admirateurs, afin de la dépenser en quelques jours, et pour vivre, durant ces jours-là, de la vie d'un millionnaire. A ces rares époques de grande richesse, il avait des gens portant une livrée semblable en tout à celle de sa mère, un équipage comme celui de sa mère, et soit que lady Macclesfield parcourût Piccadilly, Pall-

Mall, Saint-James ou Hyde-Park, Pichard, la suivant toujours et en tout lieu, ordonnait à son cocher de prendre la première place dans la ligne des carrosses immédiatement après celui de la comtesse, afin que chacun, les voyant marcher du même pas et si près l'un de l'autre, pût se dire :

« Voilà le fils et la mère ! Comme le fils suit respectueusement sa mère. »

Enfin, quand la débauche et le jeu l'avaient rejeté dans les bras de la misère, lady Macclesfield retrouvait encore à la porte de son hôtel cet infatigable Richard, attendant une réponse à sa dernière lettre ou prêt à lui en présenter une nouvelle.

Il avait vainement essayé de parler à la comtesse depuis qu'il la poursuivait ainsi, mais sans pouvoir l'aborder, tant elle avait soin de tenir baissées les glaces de son carrosse, et tant l'ordre formel qu'elle avait donné à ses gens de refermer promptement la porte, lorsqu'elle rentrait, était sévèrement exécuté. Cependant un matin l'infranchissable porte se trouva ouverte. Milady se disposait à monter dans l'équipage qui attendait devant le péristyle du grand escalier. C'était un moment décisif pour Richard ; car les dernières ressources étaient épuisées : les besoins de la veille avaient achevé de démeubler son ménage.

De son poste d'observation, Richard a vu venir lady Macclesfield ; alors, n'écoutant plus que la misère qui le presse, il s'élance dans la cour de l'hôtel, se précipite à la portière, et retenant d'une main vigoureuse le marche-pied du carrosse qu'un valet va relever, il s'écrie :

« Milady, vous avez beau dire, je suis votre fils ; oui, votre fils, entendez-vous bien ! et j'ai faim, ma mère ! ... »

Pâle et troublée par cette apparition inattendue, la comtesse conserva pourtant assez de sang-froid pour lui dire d'une voix ferme encore :

« Retirez-vous, monsieur, je ne vous connais pas ! »

Et voyant qu'il retenait obstinément la portière, elle reprit, s'adressant à ses gens, qui attendaient l'ordre de chasser l'importun ?

« Mais délivrez-moi donc de cet homme, ne voyez-vous pas qu'il veut m'assassiner ! »

Richard resta anéanti, les chevaux partirent au galop.

Depuis ce temps, le malheureux, qui n'avait pas mieux réussi en criant : « J'ai faim ! » que lorsqu'il avait dit : « Je suis un grand poète ! » ne tenta plus de revoir sa mère, jusqu'à ce jour que, s'indignant de nouveau d'avoir été vaincu dans une lutte où la nature et le bon droit devaient finir par

combattre pour lui, il releva son courage abattu en donnant rendez-vous à ses amis dans l'hôtel Macclesfield.

Pour tenir cet engagement, contracté un jour de débauche, à la taverne des *Trois Ifs*, il fallait, par ruse ou par violence, arriver jusqu'à la comtesse. Richard parvint à séduire un valet en lui abandonnant le prix entier d'un manuscrit, produit d'un accès de lièvre qui dura huit jours. Quelques heures de travail de plus et il était fou ! L'active surveillance exercée dans l'hôtel découvrit le plan du poète et de son complice ; on chassa le serviteur infidèle ; quant à Richard, il lui fut rapporté que milady avait juré de le faire saisir par les hommes de la police, si, à l'avenir, lorsqu'il traverserait Leicester Square, il osait s'arrêter devant la porte qui lui était à jamais fermée.

Cette menace acheva de l'exaspérer. Comme il n'avait plus de ménagements à garder avec sa marâtre, il adopta résolument, cette fois, un projet de vengeance qui souvent déjà s'était présenté à son esprit, et que sa conscience avait toujours repoussé.

CHAPITRE II. — Le soufflet.

Durant trente-six heures Richard s'enferma chez lui ; sans feu le jour, sans lumière le soir ; comme les jurés d'une cour criminelle, lorsqu'ils délibèrent sur la culpabilité d'un prévenu ; et là, il rédigea une accusation poétique contre cette mère indigne qui ne voulait ni adopter sa gloire, ni soulager sa misère.

Pour la flétrir d'un verdict de condamnation prononcé par la voix publique, il invoqua cette puissance d'expressions *trouvées* que l'indignation contre l'injustice fait jaillir de la pensée. Il fut grand, il fut fort et sublime autant qu'on peut l'être, quand le besoin de la vengeance vient en aide au génie ; il en appela à ce peuple qui, s'il ne sent pas le mérite des beaux vers, comprend toujours les sentiments vrais. Il dit tout ce qu'il savait et sur sa mère et sur lui : c'est-à-dire qu'une noble dame ayant un jour failli comme épouse, crut qu'il lui suffisait, pour expier sa faute, de chasser à tout jamais de sa maison et de son cœur l'enfant qu'elle avait mis au jour. Il se montra, lui, ce proscrit en naissant, chassé de nouveau par les héritiers de sa nourrice dont il se croyait le fils, et qui lui dirent, quand il voulut prendre sa

part de la succession : « Nous ne sommes pas tes frères, va trouver ton autre famille, va trouver ta mère, la comtesse de Macclesfield. »

Car c'est ainsi que le secret de sa naissance lui fut révélé.

Richard dit encore et ses démarches, et ses prières, et ses cris de désespoir succédant aux supplications les plus tendres ; puis quand il eut bien consulté ses souvenirs, épuisé les ressources de son esprit ; enfin lorsqu'il eut pleuré, frémi en se relisant, il sortit un soir de sa mansarde, armé de son poème accusateur et alla le placarder à la porte de l'hôtel Macclesfield, comme, au poteau d'infamie du carrefour des Sept Cadrans, le bourreau placarde les arrêts qui flétrissent.

Richard avait choisi une heure assez avancée de la nuit pour venir afficher ses plaintes énergiques à la porte de sa mère ; il voulait qu'un grand nombre de passants pût les lire avant que les valets de l'hôtel eussent eu le temps de venger l'affront fait à leur noble maîtresse, en lavant avec soin la place souillée par la boue étincelante du poète. Son désir fut accompli.

Il y avait foule devant l'hôtel Macclesfield, lorsque Richard, ramené par le désir de juger de l'effet de ses vers, revint le lendemain matin sur cette place, illustrée par le souvenir d'Hogarth.

Valets du voisinage, bourgeois du quartier, apprentis des boutiques environnantes, paysans qui s'en retournaient chez eux après avoir approvisionné le marché de Leadenhall ou celui de Covent-Garden, se pressaient pour entendre lire l'accusation fulminée en beaux vers contre la très-grande dame qui habitait le noble hôtel.

Oui, ces vers étaient beaux ; c'est-à-dire assez forts par la pensée, assez vrais par l'expression, pour émouvoir cette masse grossière qui faisait tumulte autour des colonnes du porche.

Et c'était des imprécations et des blasphèmes, à doubler en un jour le produit de la taxe des pauvres de toute l'année.

Richard, appuyé contre la statue de Georges I^{er}, enveloppé dans son manteau, et cachant, sous un mouchoir, son visage où rayonnait l'ivresse du succès, Richard recueillait, avec une joie cruelle et comme le trophée de sa victoire, les lambeaux épars et flétris d'une réputation de femme qu'il venait, lui-même, de livrer au mépris de la populace.

Il faisait beau voir, au milieu de l'immense population d'hommes qui ont toutes, avec la tendresse au cœur, des calus aux mains, il faisait beau les voir, à propos de la noble comtesse, se ruer avec rage sur les hautes et puissantes dames qui ont, elles, des mains blanches et des calus au cœur.

On eût dit que tous ceux qui hurlaient, rugissaient, s'agitaient sur la place, avaient, eux aussi, été en butte au mépris d'une mère, et que c'était leur droit méconnu qu'ils réclamaient si haut ; la clameur des imprécations qui s'élevait d'en bas alla réveiller sous l'abri de ses épais rideaux de soie à franges d'or, l'objet de tant d'insultes.

Quelques valets sortirent de l'hôtel, le bâton à la main, pour essayer d'imposer silence à l'émeute, mais ils furent contraints de rentrer au plus vite, et de refermer la porte sur eux, caria foule, comme un flot soulevé qui rencontre une digue, s'était précipitée vers la porte ouverte et menaçait d'envahir l'hôtel. Les démonstrations hostiles de la valetaille ne firent qu'exciter un peu plus le tumulte. Accueillis par les huées, les gens de lady Macclesfield se retirèrent poursuivis par un hourra dérisoire et si éclatant, qu'on crut voir trembler sur son socle la statue royale qui dominait la multitude.

Si quelqu'un se fût avisé de demander à ces hommes passionnément émus, à ces femmes furieuses : « Que vous a fait la comtesse de Macclesfield, pour l'insulter et pour la maudire ? » nul n'aurait pu, sans doute, articuler un grief personnel ; mais tous se sentaient blessés par son démenti public au cri du sang, et suivant eux toute violence était légitime, exercée contre celle de qui on pouvait dire : « C'est une mauvaise mère ! »

Cependant, à force de crier, les voix s'enrouèrent, et comme l'indignation populaire ne voulait pas céder à l'épuisement, une vendeuse de poisson qui n'avait pas encore perdu complètement la parole, proposa de briser à coups de pierre les carreaux de l'hôtel. La motion fut accueillie par un cri général d'approbation, et chacun, aussitôt, ramassa des cailloux.

Richard Savage, spectateur muet de cette scène qu'il avait provoquée, s'accota plus solidement contre le piédestal de la statue du feu roi ; il arrangea mieux son manteau, se croisa les bras et attendit le dénouement du tumulte.

On allait donc mutiler l'hôtel Macclesfield, briser les armoiries de son noble écusson, et cela faute de ne pouvoir lapider la mère de Richard elle-même. Quant à lui, bénissant tout bas cette populace furieuse qui se prononçait si haut en sa faveur, il oublia, tant sa vanité se sentait flattée du succès, ce que lui était cette femme contre qui il venait d'armer tant de bras menaçants.

Il soutint avec un effroyable courage la vue de cette première grêle de pierres qui entama les contrevents des fenêtres ; à la seconde décharge de

projectiles vigoureusement lancés, le bruit de quelques vitres brisées, et tombant dans l'intérieur de l'appartement, fit bondir de joie le cœur de Richard, ses yeux cherchèrent avidement la fenêtre endommagée, et soudain sa tête retomba sur sa poitrine, lourde et courbée, comme s'il portait, pour la première fois, le poids d'une malédiction : cette fenêtre brisée était celle de la chambre à coucher de sa mère.

Comme il était là, abattu, écoutant avec terreur ce que lui disait sa conscience, un enfant lui voyant les yeux baissés, s'approcha de Richard, avec l'empressement d'un vaurien qui recrute des complices pour l'émeute :

« Vous cherchez des pierres, lui dit-il, tenez, en voici une ! »

Et il lui mit un énorme caillou dans la main.

« A nous deux ! voyons qui saura le mieux viser... Une ! deux ! trois ! » continua-t-il en balançant trois fois son bras pour donner plus de puissance à la portée du coup qu'il allait frapper. La pierre du vaurien siffla comme si elle s'échappait de la fronde, et alla faire brèche sur l'écusson des Macclesfield ; le caillou de Richard resta convulsivement serré dans sa main et tout son corps frémit.

Ainsi, celui à qui la plume pesait si peu pour flétrir une mère, ne se sentit pas le courage de protester à main armée contre elle. Il eut peur de frapper ; comme si la calomnie tuait moins qu'un coup de pierre, comme si l'assassinat moral qu'il avait prémédité était un moindre parricide.

Et depuis ce moment, à chaque fois qu'une volée de pierres frappait l'hôtel, une commotion soudaine agitant douloureusement ses membres, un voile plus épais semblait tomber sur ses yeux et battre ses paupières, les oreilles lui bruissaient comme si, à la fois, tout son sang se fût porté à son cerveau. Cependant une bonne inspiration lui était venue ; la pensée d'aller se placer devant la porte de milady Macclesfield pour crier à la foule qui savait si bien le comprendre :

« Grâce, mes amis ! grâce pour ma mère ! Au nom de celui qui vous parle, au nom de Richard Savage, épargnez-la ; mieux vaut le malheur que la vengeance : elle coûte trop cher ! »

Alors, se frayant un passage de groupe en groupe, repoussant avec les coudes tous ceux qui, sans le savoir, s'opposaient à son dessein, il parvint jusqu'à la porte de l'hôtel, et, arrivé là, il se sentit plus de hardiesse encore qu'il n'en avait eu la veille quand il était venu y placarder son libelle.

Mais au moment où Richard atteignait la colonne d'où il voulait parler à la foule, un jeune homme qui s'ouvrait aussi une route à travers la multitude, se précipita sur l'affiche incendiaire et la déchira avec indignation, en s'écriant d'une voix forte :

« Ce Richard Savage, ce n'est qu'un lâche, un faussaire, un BATARD. »

A la vue de ce trait d'audace, le poète oublia sa noble résolution ; il ne songea plus qu'à son œuvre lacérée, et de la main qui tenait encore la pierre, il frappa l'imprudent au visage ; le sang jaillit de la joue meurtrie ; le jeune homme fut près de s'évanouir.

« Bravo ! bravo ! c'est bien fait ! cria la voix tonnante du peuple.

— Enfant légitime, riposta le poète, tu pourras dire à tes parents ce que pèse la main de Richard Savage LE BATARD ! »

Si peu de temps s'était écoulé depuis que le rassemblement populaire avait pris ce véritable caractère d'agression violente, que c'est à peine si la garde, appelée dès les premières volées de pierres, débouchait en armes sur la place, quand Richard vengea l'injure faite à ses vers. Les premiers qui aperçurent la force publique, venant en aide à l'hôtel Macclesfield, poussèrent un cri d'alarme ; aussitôt, et avant que le jeune homme si rudement souffleté eût eu le temps de se reconnaître, la foule, qui avait applaudi au mouvement de colère de Richard, l'entoura, le poussa vers la rue voisine et protégea sa fuite.

Dix minutes après, la place de Leicester était presque déserte ; il n'y resta plus que quelques hommes de la police, armés de bâtons, qui faisaient sentinelle autour de la statue de Georges I^{er}.

CHAPITRE III. — Scène d'intérieur.

Au premier étage de l'hôtel, dans un petit salon carré, tapissé de glaces et de velours, orné sur ses quatre faces d'un van Dick qui regarde un Rubens, et d'un André del Sarte qui fait vis-à-vis à un Murillo ; sur une chaise longue en bois précieux, merveilleusement sculpté, une femme est assise. Elle cache les rides de son front sous les longues barbes, en point de Venise, de son élégant bonnet du matin. Une simple robe de lever, en mousseline blanche des Indes, dissimule sa maigreur. Ses doigts longs et secs sont chargés de bagues à pierres du plus haut prix, et sur la toilette, en laque de Coromandel, où elle s'appuie de temps en temps pour regarder mieux en

face celui qui lui parle, on voit épandus çà et là les diamants de sa toilette de la veille.

Cette femme, c'est lady Macclesfield.

Celui qui se tient debout devant elle, d'un air demi-respectueux, demi-familier, c'est le jeune homme souffleté par Richard. La trace du caillou saigne encore sur sa joue, et son œil sanglant aussi témoigne de la vigueur du bras qui l'a frappé. Le blessé paraît cruellement souffrir, et murmure avec une sourde rage.

« Ah ! milady ! pourquoi faut-il que ce soit votre fils ! ...

— Qui cela ? demande la comtesse, en apparence négligemment occupée à parfiler l'un des rubans de soie qui ferment sa robe. Elle regarde son interlocuteur, comme si elle ne savait rien de ce qui vient de se passer. — Ah ! çà, reprend-elle, de qui voulez-vous donc parler, Édouard ?

— Mais vous ne m'avez donc pas compris, milady ? Je vous l'ai dit cependant : cette blessure, c'est lui qui l'a faite ; ce sang qui coule sur ma joue, c'est un coup du revers de sa main qui l'a fait couler ; on dirait, vraiment, que vous ne voyez rien, ou plutôt que vous ne voulez rien voir, et pourtant je souffre, milady, et pourtant je pleure !

— Pauvre enfant, répond la comtesse du son de voix le plus doux ; allons, asseyez-vous là ; je veux étancher ce sang, car il est affreux de vous voir souffrir ainsi ! »

En parlant, lady Macclesfield a désigné au jeune homme son tabouret de pied ; elle semble vouloir l'y attirer du regard ; mais le blessé reste obstinément debout.

« Milady, s'écrie le jeune homme, je suis bien malheureux de vous tout devoir ! oh ! oui, bien malheureux ! » répète-t-il en étouffant un sanglot.

La noble dame a retenu la main d'Édouard dans la sienne ; elle le regarde d'un air de tendre pitié, et répond, en le forçant à s'asseoir sur ce tabouret qu'elle vient d'avancer du pied.

« Encore une fois, mettez-vous là, je l'exige ! et maintenant que vous voilà à la place où je voulais vous voir, dites-nous, ingrat, d'où vient que ces bienfaits reçus par vous avec tant de joie, vous pèsent si fort aujourd'hui ?

— Je vous le répète, milady, parce que celui qui m'a frappé, le monstre qui vous poursuit de ses injures, celui qui vous assassinera, croyez-le ; parce que celui-là, enfin, à qui je dois cette marque d'infamie, est votre fils !

— On prétend qu'il a du talent, » réplique la comtesse, en passant sur la joue d'Édouard un mouchoir de fine toile, armorié aux quatre coins, qu'elle imbibe d'eau fraîche de temps en temps.

Malgré l'apparente indifférence de ses paroles, la fièvre qui précipite son sang se manifeste par des frémissements soudains, dont le blessé doit ressentir toutes les secousses, car lady Macclesfield lui tient la tête appuyée sur ses genoux. Elle essaye de jouer encore le calme, et dit, mais d'une voix plus émue :

« Est-il vrai que ce Richard soit appelé à une si haute célébrité ? »

— Mais raillez-vous donc, milady ? répond le jeune homme en relevant brusquement la tête. Et que me fait à moi son nom célèbre ou ignoré ? J'aurai de plus le malheur de l'entendre répéter souvent, et de me rappeler plus souvent aussi l'outrage que j'ai reçu de lui, sans pouvoir me venger, puisque vous êtes sa mère.

— J'ai beau laver, interrompt la comtesse, j'ai beau m'ingénier pour cacher cette odieuse blessure, rien ne réussit ; elle reparaît toujours ! ... »

Lady Macclesfield prend à deux mains la tête d'Édouard. Elle se penche vers lui avec un mouvement convulsif.

« Et c'est pour moi qu'il souffre, ajoute-t-elle ; pour moi ! pauvre ami ! »

Un ardent baiser a sonné sur cette joue meurtrie, et les lèvres de la noble dame restent collées sur la blessure d'Édouard. Le jeune homme, distrait par ce baiser de la honte pesante qui l'opprime, a tressailli, non d'amour, ce n'est pas ainsi qu'il peut aimer cette femme deux fois plus âgée que lui, cette femme, sa bienfaitrice, qui, marâtre pour son propre fils et bonne mère pour l'étranger, abandonna Richard à toutes les misères et fit élever Édouard, vraiment orphelin, celui-là, comme l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune. D'ailleurs, lady Macclesfield fût-elle plus jeune et encore belle, ne serait pas mieux aimée de son protégé. Il n'y a pas de place pour l'amour dans le cœur d'Édouard : le désir des richesses domine en lui toute autre convoitise. Commensal de l'hôtel à titre d'obligé, il a rêvé un jour qu'il y commandait à titre de maître, rêve absurde, pensa-t-il ; si folle que soit la comtesse, sa passion pour mes beaux yeux n'ira jamais jusqu'à me dire : « Épouse-moi. » Il pensa cela, et cependant, habile calculateur, il mit tous ses soins à cacher son espérance et à en assurer le succès ; observateur toujours attentif à guetter l'indice certain qu'une femme vaincue par son dernier amour, est près de ne plus marchander le dernier

sacrifice, Édouard a tressailli de joie sous le fiévreux baiser de la comtesse, car ce baiser lui a prouvé qu'il n'a pas rêvé l'impossible.

« Je remercie Dieu, dit-il, qui ne vous a pas donné le courage de vous montrer à la foule dans un pareil moment, car le sang qui teint ce mouchoir serait le vôtre si, comme moi, vous aviez tenté de déchirer le libelle infâme placardé sur la porte de votre hôtel. »

Lady Macclesfield fait un bond de terreur sur son fauteuil.

« Oh ! non ; vous vous trompez, Édouard, cet homme m'eût respectée devant la populace ; je veux le croire, du moins.

— Et la populace elle-même, vous a-t-elle épargnée ! répond Édouard en montrant à la comtesse et la vitre brisée, et les cailloux épars sur le tapis.

— Des pierres ? des pierres contre moi ! la comtesse de Macclesfield ! » dit celle-ci, et elle tombe dans un profond accablement ; on n'entend plus, d'intervalle en intervalle, que ces mots qui grondent sourdement dans sa poitrine :

« Insultée ! à coups de pierres ! moi ! le misérable !... des pierres !

Édouard s'est relevé avec impétuosité, laissant sur la robe blanche de la comtesse, l'empreinte de sa joue saignante.

Milady ! s'écrie-t-il, de deux hommes qui sont maintenant sur la terre : l'un offenseur, l'autre cruellement offensé, il y en a un qui doit être mort demain ; c'est à vous de décider, et sur-le-champ, lequel des deux a le droit de survivre à l'autre ; car je vous le dis, la main sur le cœur : si je ne tue Richard, je me tuerai.... parlez : qui de nous deux condamnez-vous ? »

La comtesse relève lentement la tête, elle attache sur Édouard un regard plein d'effroi ; pourtant un sourire perce encore à travers sa visible inquiétude ; la réponse tremble sur ses lèvres sans qu'elle trouve la force d'articuler une parole ; cependant, à l'expression du regard qu'elle attache sur le jeune homme, il peut deviner que ce n'est pas lui qu'elle a condamné ; et cependant quand la comtesse a recouvré à peu près la voix elle balbutie :

« Pas de duel entre vous, Édouard, pas de duel. Ne te venge pas de l'outrage, j'en ai souffert tant d'autres moi, que mille, à ma place, seraient folles ou mortes.

— Vous, milady, vous êtes une femme ; vous trouverez partout des voix pour vous plaindre ; vos titres, votre rang, imposeront le silence, à défaut du respect ; mais, moi, je suis un homme, un homme souffleté publiquement, et que publiquement aussi, le premier venu sera en droit d'accuser de lâcheté,

et savez-vous quelle est la destinée faite à un lâche ? l'isolement. Il doit repousser même ceux qui voudraient venir à lui ; car son infamie rejaillirait sur eux. Si l'affront doit rester sans vengeance, il n'est pas un homme de qui je puisse accepter l'amitié et, continue Édouard, en pesant sur ses paroles comme pour les faire pénétrer jusqu'à l'âme de la comtesse, je mépriserais la femme qui s'estimerait assez peu pour me donner son amour en échange de mon nom flétri. »

Lady Macclesfield va répondre, Édouard ne lui en laisse pas le temps.

« Ne dites pas que j'exagère mon malheur, milady, il n'y a plus pour moi ni amitié, ni amour : on ne reste pas l'ami d'un lâche, on ne devient pas la femme d'un lâche et je suis condamné à passer pour un lâche parce que je dois tout à vos bienfaits, parce que l'homme qui m'a souffleté est votre fils.

— Et s'il ne l'était pas ! » s'écria la comtesse.

Ils se regardèrent un moment sans parler ; seulement, leurs lèvres tremblèrent, et le sentiment d'ivresse féroce qui rayonna sur le visage d'Édouard, parut un reflet de la pensée de lady Macclesfield.

Après un moment de silence, Édouard, cherchant d'un œil scrutateur la réponse de la comtesse, lui demanda :

« Mais n'est-ce pas un désir et non un doute que vous venez d'exprimer, milady ? quelle vraisemblance y a-t-il dans cette supposition quand, vous-même, autrefois, n'avez pas reculé devant l'aveu de la naissance d'un fils illégitime ? le secret vous était si facile alors ! Voyons, dites, oui ou non, avez-vous été mère d'un enfant qui n'appartenait pas au comte de Macclesfield ?

— Oui, dit-elle, j'ai donné le jour à un fils qui s'appela Richard, du nom de son père.

— Et ce fils fut élevé chez une cordonnière du bourg de Southwark, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, répondit encore la comtesse ; il fut porté là par mon ordre.

— Eh bien cet enfant existe ; car, à la mort de la cordonnière, les parents l'ont chassé comme un étranger qui voulait prendre part à un héritage où il n'avait aucun droit.... Vous voyez bien, madame, que ce Richard est votre fils.

— A ton tour ! dis-moi, Édouard, répliqua la comtesse, moins pour consulter le jeune homme, que pour se tirer d'un doute ; dis-moi, d'où vient qu'à chacune de nos rencontres, à chaque moment où je pense à lui, tout mon sang se soulève comme pour le repousser ! ... Est-ce là ce que Dieu

met, dit-on, au cœur des mères ? puis-je voir en lui l'enfant à qui j'ai donné le jour, quand il ne m'inspire que haine, colère ou dédain ? D'ailleurs, est-il bien le même Richard Savage que je confiai à la cordonnière ? Si elle existait encore cette femme, quelque chose me dit qu'elle aurait à m'avouer une criminelle substitution. Va, crois-moi, Édouard, il n'est pas mon fils : un fils poursuivrait-il sa mère, comme il me poursuit ; une mère haïrait-elle son enfant, comme je hais celui-là ? à la source où tous les autres puisent tant de dévouement et d'amour, aurions-nous pu puiser tant d'acharnement et de haine ? c'est faire insulte à la nature, que de le croire. Jusqu'à ce jour j'ai pu douter encore ; mais il t'a frappé ! ... mais il m'a jeté des pierres ! ... je ne doute plus il ment : je ne suis pas sa mère ! »

A mesure que la comtesse parlait, les regards d'Édouard s'allumaient comme au foyer de la vengeance ; puis quand elle eut fini il tomba à genoux devant la comtesse, lui baisa les mains avec transport, avec fureur et dit :

« Je le tuerai ! milady, je vous délivrerai de ses poursuites, de ses outrages ; vous n'aurez plus à craindre de rencontrer à chaque coin de rue ce misérable mendiant, qui vous salit de son soi-disant amour filial aussi bien que de ses injures ; oui, je le tuerai, pour que le repos vous soit rendu, pour que vos jours ne soient plus menacés ; car, j'en ai le pressentiment, il vous assassinera !

— Ce duel ! ... ce duel ! répéta avec égarement lady Macclesfield, et que me restera-t-il si Dieu ne veut pas que ce soit lui ? ... »

Elle n'osa pas achever tout haut sa pensée.

Édouard qui jugeait l'instant décisif pour sa fortune eut l'audace de répondre :

« Dieu veut que je tue cet homme pour que vous ne rougissiez plus de votre amour pour moi.

— Eh bien ! tue-le donc, » reprit violemment la comtesse.

Le jeune homme se releva et sortit.

Depuis longtemps Édouard avait quitté lady Macclesfield, et celle-ci, immobile, le regard attaché sur l'empreinte de sang dont sa robe blanche était souillée, les mains jointes sur ses genoux croisés, le front courbé, la pensée suspendue, semblait frappée elle-même par l'arrêt de mort qu'elle avait prononcé.

Quelquefois le doute, ce tourmenteur de l'âme, démon à deux visages, qui tourbillonne devant nos yeux pour nous causer des vertiges, et dont l'aile pesante nous bat douloureusement le cœur à chaque fois qu'il nous

montre une face nouvelle, le doute venait se replacer devant la noble dame, et lui rendre tout à coup sa poignante incertitude.

Lady Macclesfield se redisait bien, mais avec moins d'assurance qu'à Édouard cependant : « Non, je ne suis pas sa mère ; non, ce Richard ne peut pas être mon fils ! » Mais à sa voix, qui balbutiait maintenant, la voix intérieure répondit : S'il l'était pourtant ! » A ce nouveau murmure que le doute faisait bruire dans sa conscience, la comtesse glacée d'épouvante, comprit qu'une femme, si peu qu'elle soit mère, ne saurait avoir le malheureux courage de lapider son enfant avec les pierres qu'il a osé lancer contre elle et, d'ailleurs, pas même le souffleté, ne pouvait affirmer que, dans cette grêle de cailloux dirigée contre les vitres de l'hôtel, un seul fût parti des mains de Richard.

Et puis elle revint à cette idée que le danger ne menaçait pas seulement Richard et que, pour les deux adversaires, la chance de mort était égale. Sans pouvoir se dire si elle était plutôt amante craintive que mère repentante, elle écrivit coup sur coup deux billets. L'un, tendre, passionné, implorait l'indulgence, il exaltait le pardon des injures, il ne parlait que du bonheur qu'on éprouve à se montrer clément : celui-ci fut pour Richard ; l'autre, impératif, menaçant, qui ne laissait que la liberté du choix entre une rupture éternelle ou l'obéissance aveugle, fut envoyé à l'adresse d'Édouard. Les valets chargés de ces deux messages reçurent l'ordre de les remettre *aux personnes* elles-mêmes, et surtout de ne pas rentrer à l'hôtel sans réponse.

Ils partirent.

La comtesse abritée derrière le rideau de la fenêtre, les suivit des yeux jusqu'à ce que l'angle de la place les lui eût dérobés ; ensuite, prétextant une indisposition que l'événement du matin justifiait, elle fit défendre sa porte aux visiteurs, et ordonna même à ses gens de ne reparaître devant elle que pour leur annoncer le retour de ses messagers.

Ce retour, elle l'attendit jusqu'à la tombée du jour, et pour apprendre que les recherches avaient été à peu près vaines : Édouard n'était pas rentré chez lui, on ne l'avait pas vu où il se montrait habituellement ; aucun des amis, qu'il fréquentait d'ordinaire, ne pouvait dire, non plus, ce qu'il était devenu ce jour-là. Quant à Richard, dont le valet de la comtesse n'avait qu'à grand'peine découvert le domicile, petite maison borgne, perdue à l'extrémité de la ville, tout auprès de l'ancienne porte de l'Évêque ; quant à Richard, on l'avait vu revenir, quelque temps après l'émeute de la place de

Leicester ; mais presque au même instant il était sorti de nouveau pour ne plus rentrer, avait-il dit, que fort avant dans la nuit. Cette absence prolongée embarrassait d'autant plus son hôtesse, que la bonne femme ne savait où lui faire tenir un mot de lettre apporté au domicile du poète environ une heure après sa seconde sortie. Ce billet portait sur l'enveloppe ces mots doublement soulignés : TRÈS-PRESSÉ. Rien qu'en examinant d'un coup d'œil rapide la suscription du billet, le valet de la comtesse avait reconnu l'écriture d'Édouard.

Lady Macclesfield respira comme si elle eût été soulagée d'un grand poids ; elle pensa qu'à moins d'un hasard malheureux, les adversaires ne pourraient pas se retrouver lace à face avant le lendemain ; l'heure avancée à laquelle Richard devait rentrer chez lui justifiait cette supposition, et vraisemblablement aussi, l'intention d'Édouard était d'attendre la réponse de son agresseur puisqu'il lui avait écrit.

On avait donc toute une nuit pour réfléchir avant le combat, c'était beaucoup ; ce n'était pas assez pour rassurer la comtesse. Elle renvoya son valet de pied chez l'hôtesse de Richard, avec mission expresse d'obtenir d'elle, à quelque prix que ce fût, la lettre envoyée par Édouard. Le messenger de lady Macclesfield arriva trop tard. Un ami du poète, qui était venu acquitter le loyer dû par celui-ci, avait emporté le billet provocateur.

« Au moins, dit la comtesse, il recevra en même temps la lettre d'Édouard et la mienne, et c'est à celle-là qu'il cédera ; je l'appelle : mon fils !

— Voici le billet de milady, ajouta le valet en présentant à sa maîtresse la supplique qu'elle adressait à Richard.

— Vous ne l'avez pas laissé ! s'écria lady Macclesfield.

— Je m'en serais bien gardé, répondit le valet ; milady m'avait si fort recommandé de ne le remettre qu'à M. Richard lui-même. »

La comtesse joignit les mains d'un air de désespoir ; puis, après un moment de stupeur, elle releva la tête avec résolution, et donna l'ordre de mettre les chevaux à son carrosse.

CHAPITRE IV. — L'indiscrétion du repentir.

Grande fut la surprise du laquais chargé de transmettre au cocher les ordres de la comtesse, lorsqu'en montant en voiture, celle-ci lui dit qu'elle

voulait être conduite à Gamberwell, chez Sa Seigneurie lord Richard, comte de Rivers. Depuis vingt ans et plus, ce nom de Rivers revenait pourtant tous les jours dans les bavardages de l'antichambre et de l'office ; il rappelait aux gens de la comtesse, un de ces drames d'intérieur, qui se jouent surtout au profit de la curiosité et de la médisance des valets, spectateurs privilégiés des scandales de la famille.

Grande fut aussi la surprise du concierge de lord Rivers, quand il vit s'arrêter devant la grille de Camberwell-House cet équipage aux armes et à la livrée de lady Macclesfield, qu'il avait aperçu de loin, glissant sur la pente douce de la grande avenue ; il courut faire part de cette importante nouvelle à Wilkis, le vieux valet de chambre de lord Richard ; celui-ci renvoya le concierge à sa loge en l'appelant radoteur ; mais le laquais de la noble dame étant venu, en personne, dire à M. Wilkis que c'était la comtesse elle-même qu'il devait annoncer à son maître, l'étonnement du valet de chambre fut tel qu'il se disposait à aller s'assurer par lui-même de ce qu'il y avait de positivement vrai dans l'annonce de cette visite invraisemblable, quand lord Rivers ayant sonné, force lui fut de rebrousser chemin pour répondre au coup de sonnette de Sa Seigneurie.

C'était en effet quelque chose d'étrange que le rapprochement soudain de ces deux personnes, qui venaient de passer plus de vingt ans à se fuir, à s'éviter dans le monde ; l'un par égard pour la volonté expresse de l'autre ; celle-ci par respect pour l'engagement public et solennel qu'elle avait pris d'expier un jour d'erreur en se privant, et pour toujours, de la vue de son complice.

Or, au premier temps de cette erreur, il y avait eu vraiment sacrifice dans le châtement que lady Macclesfield s'était imposé, et toutes les femmes de la cour, la reine Marie elle-même, pesant l'énormité de la faute, et appréciant la grandeur du repentir, se trouvaient d'accord pour dire que la pénitence égalait au moins, si elle ne surpassait le péché.

Quelle femme, en ce temps-là, eût-elle été enivrée du parfum des plus précieux hommages, aurait eu assez de courage pour oser se dire : « J'ai possédé l'amour de Rivers, il pourrait m'aimer encore, et je renonce à lui ? » Quelle femme aurait eu la force de tenir un tel serment, quand il semblait à toutes si glorieux d'obtenir du beau gentilhomme une simple marque d'attention, que, se jalousant l'une l'autre, elles laissaient à l'envi, et avec une visible intention, tomber sur son passage, celle-ci un éventail, celle-là

un mouchoir ; rien que pour jouir du bonheur de les recevoir de sa main, ou pour lui dire tout bas :

« Gardez-le, milord, pour l'amour de moi ! »

Cette renonciation à un amour si fort envié ; ce sacrifice dont la seule pensée faisait dire à la fille de Jacques II, touchant d'une main son front et posant l'autre sur son cœur, qu'entre deux abdications volontaires se désenamourer lui semblait plus difficile que de se découronner ; ce sacrifice, il était réservé à une femme de moins de vingt ans, Henriette Davenant, comtesse de Macclesfield, d'en donner l'éclatant exemple et de révéler d'un seul coup le secret de sa liaison avec le comte de Rivers et le brusque dénoûment d'une intrigue que la médisance même n'avait pas osé soupçonner.

A une année en deçà, un certain comte de Macclesfield, peu jaloux jusqu'alors de voyager autre part que dans l'étendue de ses domaines seigneuriaux, s'était tout à coup décidé à quitter sa province du Northumberland pour venir à Londres, amenant avec lui sa jeune épouse, la belle Henriette d'Avenant.

La présentation de la comtesse de Macclesfield avait laissé un souvenir d'autant plus durable dans la mémoire des commensaux habituels du palais, que, depuis le jour de la réception royale, lady Henriette ne s'était plus montrée à la cour. Si on ne l'eût quelquefois rencontrée à l'église de Saint-Martin-des-Champs-la-Vieille, sa paroisse, on aurait pu croire qu'elle était repartie pour son gothique château du Nord.

Les uns attribuaient à un excès de modestie et à son embarras de provinciale ce divorce subit avec une société, dans laquelle sa haute naissance et le nom de son mari, lui assuraient l'une des premières places ; d'autres voyaient dans sa disparition subite de la scène du monde, un calcul de jalousie de la part du vieux châtelain. Mais plusieurs qui avaient pu juger assez de la charmante présence d'esprit de lady Henriette pour lui refuser cette modestie niaise dont on la gratifiait injustement ; plusieurs qui avaient trop bien éprouvé la raison solide et le bon sens du vieux comte de Macclesfield, pour ajouter créance à ce reproche de jalousie, se mirent en quête de la vie intérieure des époux, et crurent pouvoir affirmer que l'éloignement dont la nouvelle présentée faisait preuve pour les plaisirs et l'éclat d'une cour galante, ne pouvait être mis que sur le compte de scrupules religieux que, suivant le rapport des mieux informés, lady Henriette poussait envers elle-même jusqu'au plus inclément rigorisme.

Cette dernière supposition prit une telle consistance, qu'on finit par la désigner sous le nom de la belle puritaine du Nord, et les moins bien pourvus de charité chrétienne ne trouvèrent à lui reprocher que ses vertus trop sévères.

Depuis longtemps, à la cour, on ne parlait plus que pour mémoire, de la jeune comtesse de Macclesfield, lorsqu'on y apprit qu'elle se mourait des suites de l'enfantement d'un fils, mystérieusement disparu, disait-on, peu d'instants après sa naissance.

Quand cette nouvelle, qui traversa la ville comme un éclair, parvint jusqu'au cercle de la reine, celle-ci dépêcha sur-le-champ un des officiers de son service ordinaire à l'hôtel de Macclesfield ; l'envoyé, qui était quelque peu parent de lady Henriette Davenant, reçut l'ordre de revenir au plus tôt rendre compte de ce qu'il pourrait apprendre, touchant un événement qui bouleversait les esprits, et passait toute vraisemblance.

C'était jour de réception et de jeu chez la reine. Il y avait foule dans les salons, et, malgré l'heure avancée, personne ne songea à prendre congé de Sa Majesté avant le retour de l'envoyé, dont le rapport devait fixer l'opinion qui commençait à flotter de la conjecture la moins blessante sur la mystérieuse conduite de la puritaine du Nord, au soupçon le plus injurieux pour l'honneur du comte de Macclesfield. Personne ne bougea donc, personne, à l'exception d'un seul, que le regard bienveillant de la reine ne retrouva plus à la place qu'il devait occuper, lorsqu'après le départ de son messenger, Marie tourna les yeux du côté de la table de jeu où elle avait aperçu, un moment plus tôt, le beau lord Rivers.

Bien que l'envoyé de Marie eût promis d'être promptement de retour, il ne revint que fort tard dans la soirée. Un grand événement avait dû se passer à l'hôtel Macclesfield, car le visage du gentilhomme, d'ordinaire si impassible, si bien façonné à taire ses émotions, n'avait pu, en rentrant au château, se masquer de son calme accoutumé ; il conservait encore les traces d'une impression profonde, quoiqu'il fût en présence de la reine et que toute la cour eût les yeux sur lui.

Cependant il essaya de se remettre ; car Marie, presque irritée de le voir là, devant elle, muet et bouche béante, lui avait déjà par deux fois répété : « Nous attendons qu'il vous plaise de parler, sir Boswell. » Le pauvre gentil homme s'efforça de répondre ; mais il ne put murmurer que ces deux mots : « La malheureuse ! » Puis il fut pris d'une telle suffocation, que la reine,

peinée de le voir si pâle et si tremblant, oublia le décorum et lui indiqua du geste un pliant, ajoutant qu'elle lui permettait de s'asseoir.

Rien que la pensée d'une telle infraction à l'étiquette lui causa une telle commotion, que la parole lui revint, et se faisant violence, sir Boswell se prépara à raconter avec détails le résultat de sa démarche auprès de sa jeune parente lady Henriette Davenant, comtesse de Macclesfield.

« Quand j'arrivai chez mon noble cousin, dit-il, je n'eus pas besoin de prononcer le nom de Votre Majesté, ni même de décliner le mien, pour obtenir d'être introduit auprès de Sa Seigneurie. Les portes de l'hôtel étaient ouvertes à tout venant, et la consigne des valets échelonnés dans la cour, sous le péristyle et sur le palier de l'antichambre, se bornaient seulement à indiquer aux visiteurs, et le plus silencieusement possible, la chambre à coucher de lady Macclesfield ; ils ne devaient s'informer ni du nom de la personne qui arrivait, ni du motif de sa visite. Oui, madame, on entrait là librement, et comme dans une maison de deuil où l'on accueille sans contrôle tous ceux qui veulent mêler leur voix à la prière pour les morts.... Ah ! c'est que la mort, en effet, était dans l'hôtel Macclesfield ! ajouta-t-il avec un profond accent de douleur.

— La mort ! répéta la reine : Est-il vrai ? lady Macclesfield est morte !

— Plût à Dieu qu'elle le fût ! » s'écria-t-il ; et comme la reine, à cette exclamation, attacha sur lui un regard de surprise et de mécontentement, il se troubla un instant ; mais reprenant bientôt cœur et courage, le parent de lady Henriette ajouta avec une sorte de fermeté respectueuse : « Oui, plût au ciel qu'elle eût cessé de vivre, celle qui vient de porter une si rude atteinte à l'honneur de tout ce qui appartient par le sang aux Davenant et aux Macclesfield !

— Il suffit, dit la reine, puisqu'il y a dans tout ceci quelque chose de scandaleux pour l'honneur de ceux que ce fait intéresse, nous ne voulons plus rien savoir et je déclare, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames de son cercle, que je verrais avec le plus grand déplaisir se propager des bruits injurieux qui accusent une Macclesfield, issue des Davenant ; bruits auxquels je refuserai de croire, tant que lady Henriette n'aura pas elle-même renoncé à se justifier.

— Je rends humblement grâce à Votre Majesté de ses nobles paroles en faveur des personnes de notre sang, répliqua sir Boswell, mais à l'heure qu'il est les efforts de la volonté royale seraient impuissants pour arrêter l'élan de l'opinion publique. Il ne s'agit plus ni de médisances, ni de

calomnies ; c'est sur un fait que l'opinion s'appuie, sur un fait patent et avoué par lady Henriette elle-même.

— En ce cas parlez donc, monsieur ! » interrompit la reine réprimant à grand'peine un mouvement d'impatience.

Sir Boswell reprit :

« Je parvins donc sans peine jusqu'à la chambre à coucher de lady Henriette. Là, je trouvai réunis quelques parents, des inconnus, des valets même qui attendaient, ceux-ci avec intérêt, ceux-là avec curiosité seulement, que la malade parlât. Mon noble et malheureux cousin, dévorant tout bas sa poignante souffrance, vieilli de dix ans depuis une heure, restait immobile dans son fauteuil ; il semblait avoir perdu la force de témoigner, même par un regard, s'il reconnaissait ou non ceux qui étaient présents à cette déplorable scène de silence et de mort. On l'entendait seulement murmurer : i Les perdre ! les perdre tous deux ! ... Elle morte.... lui vivant ! ... Oh ! mon Henriette ! ... Mais mon enfant ! ... lui donc m'a pris mon enfant ? » La comtesse était couchée dans son lit de douleurs, je m'avançai vers la malheureuse femme que les médecins venaient d'abandonner en répétant : « Plus d'espoir ! — Il faut mourir ! disait-elle, c'est bien jeune, à dix-neuf ans ! »

« Comme j'essayai de lui rendre un peu de confiance et de l'intéresser à la vie en lui apprenant que c'était Votre Majesté, elle-même, qui m'envoyait lui porter des consolations, elle sourit. Oh ! mais d'un sourire qui s'est gravé dans ma mémoire pour ne jamais en sortir Le sourire de la mort sur les lèvres de la jeunesse et de la beauté ! L'image de la destruction sur tout ce qui faisait croire aux promesses de l'avenir...

Une nouvelle souffrance ne lui permit pas de sourire plus longtemps. Quand la crise douloureuse se fut un peu calmée, la malade qui tenait une de mes mains dans les siennes, la serra fortement, et dit d'une voix qui nous fit tressaillir : Vous pourrez dire à la reine que je suis indigne de ses bontés ; mais si je meurs sans pardon, je ne serai pas morte du moins sans repentir. ».

A ces mots qui nous glacèrent d'épouvante, il se fit un murmure de surprise dans la chambre, le comte de Macclesfield, jusqu'alors sous le coup du plus pénible accablement, releva la tête, et regardant la malade comme un homme frappé de stupeur, il murmura : Que parles-tu de repentir ? de quelle faute, même légère, ton âme peut-elle être accusée ? ... »

« Si je n'eusse été là pour le retenir il se serait laissé tomber à genoux devant le lit de sa femme, tant le regret de sa perte lui faisait oublier les nombreux témoins qui nous entouraient ; mais, contenu par moi, mon noble cousin tendit sur elle ses mains tremblantes et lui dit avec des sanglots plein la voix : Que Dieu m'accorde la bénédiction que tu as si bien méritée, toi ! et qu'il me rende mon enfant. »

« Lady Macclesfield repoussa avec un mouvement de terreur et de confusion, la bénédiction de son mari, et elle demanda si vraiment les portes de son hôtel étaient ouvertes et accessibles à tout le monde, ainsi qu'elle l'avait désiré. Et quand mon cousin lui eut affirmé que sa volonté était faite, la mourante témoigna par un geste qu'elle voulait parler.

Maintenant, dit-elle, qu'il y a ici des yeux pour voir mon repentir et des oreilles pour entendre l'aveu de ma faute ; car c'est là ce que je voulais : la honte publique ; un châtiment dans ce monde, afin que Dieu, que j'ai offensé, me reçoive dans sa miséricorde pour prix de ma pénitence volontaire. Maintenant, qu'on m'apporte cette Bible pour que face à face avec la mort, et la main droite sur le texte divin, je puisse obéir à la voix qui me crie : Règle ton compte ici-bas, pécheresse, jette ton manteau de souillure devant les hommes, afin d'arriver purifiée aux pieds du Saint des saints ! »

« Ceux d'entre les témoins de cette scène, qui savaient à quelles minutieuses et sévères pratiques de religion, l'enfance de lady Henriette avait été soumise, pensèrent, comme moi, que la malade était sous l'empire de cette exaltation mystique qui fait prendre les rêves du délire religieux pour les vrais mouvements d'une conscience coupable. Je crus alors devoir inviter les inconnus et les valets à se retirer ; mais lady Henriette qui avait deviné mon dessein, dit avec une fermeté d'accent qui nous terrifia : Sir Boswell, je vous défends de renvoyer qui que ce soit ! je n'ai pas perdu, la raison, croyez-le, et si je m'oppose au départ de ces juges que Dieu m'envoie, c'est pour éviter de faire retomber sur votre conscience le châtiment qu'il m'ordonne de subir en ce monde ; car mon âme ne peut pas être renvoyée sans pénitence vers le terrible juge, »

« Après de telles paroles devant tant de témoins notre insistance pour l'empêcher de continuer n'eût fait que l'irriter sans arrêter le scandale, nous nous soumîmes donc au supplice de l'entendre ; la Bible lui ayant été apportée, ainsi qu'elle le désirait, lady Henriette fit d'une voix assurée cette horrible confession : Je m'accuse devant Dieu et les hommes d'avoir été

une épouse indigne ; oui, si indigne, si abandonnée aux ténèbres de la perdition, que ma vertu, aux prises avec le démon, ne chercha pas même à être la plus forte. Ce fils, dit-elle s'adressant à son mari qui était tombé sur un fauteuil sans pouvoir articuler un mot, faire un geste, ce fils dont vous déplorez la perte, c'est moi qui l'ai fait enlever, n'accusez aucun de nos gens de sa disparition, nul d'entre eux ne m'a prêté secours pour accomplir ce projet que le Seigneur inspira à ma conscience. Je ne pouvais pas, sans être doublement criminelle, frustrer vos héritiers légitimes des biens qui leur appartiennent après vous ; car cet enfant, le mien, n'a pas le droit de porter votre nom : mon fils n'est pas le vôtre ! » Essayer de peindre à Votre Majesté l'épouvantable effet que cette révélation produisit sur nous, c'est au-dessus de mes forces. Pourrais-je dire aussi l'accablement de mon noble cousin ? Il souffrait tant au fond du cœur, le désespoir s'était si bien retiré en lui, qu'on ne voyait pas même sur son visage l'expression de la douleur. Dans ce moment, je n'ai pas cru faire un vœu coupable quand je me suis écrié : « Malheureuse femme, pourquoi n'êtes-vous pas morte avant d'avoir fait cet abominable aveu ! » C'était notre pensée à tous ; mais moi seul ai trouvé dans mon indignation le courage de la lui dire. « Pourquoi ? » répondit-elle, c'est qu'il fallait que je fusse condamnée ici-bas, afin d'être moins sévèrement punie là-haut ; vous voyez bien que c'était une volonté supérieure qui me poussait à parler ; si je n'eusse été soutenue par elle, comment pourrais-je maintenant encore survivre à la honte dont je viens de me couvrir à vos yeux. O mon Dieu ! murmura-t-elle, qui pourrait méconnaître ta puissance, quand tu m'as prêté cette force surhumaine. » Et alors, comme si elle parlait à un être seulement visible pour elle, lady Henriette balbutia des réponses étranges ; puis son regard s'anima, ses lèvres remuèrent, mais sans prononcer un seul mot, et elle tomba dans une sorte d'extase dont nous profitâmes pour éloigner de cette chambre ceux qui réellement n'avaient pas le droit d'y rester. La parole revint à l'agonisante, mais ses forces diminuaient sensiblement ; il ne fallait pas la laisser mourir sans savoir d'elle ce qu'était devenu l'enfant qu'elle avait fait disparaître, « Votre fils, milady, lui dis-je, est-il vivant, au moins ! — Oui, répondit-elle, il existe. — Mais qui vous a aidée à le soustraire aux recherches de votre mari.... Ne serait-ce pas son père ? — Non, répliqua-t-elle encore ; jamais son père non plus ne saura où il est Dieu veut que le crime soit puni jusqu'à la septième génération... Je suis maudite, moi..., mon fruit, et les fruits qui naîtront de celui-là. »

« Remplissant mon devoir de parent avec un courage peut-être odieux, car cette femme se mourait, je lui dis : Puisque vous avez demandé des juges et que vous m'avez fait le vôtre, lady Henriette, je vous condamne à nous révéler la retraite de votre enfant et le nom de son père ! — Pour mon fils, reprit-elle, je n'en dirai plus un mot à personne sur la terre ; quant à l'autre nom que vous demandez, vous allez le savoir.

Et, avec la résignation du coupable qui n'a qu'à se soumettre, elle nomma son complice. »

Ici, encore une fois, le vieux gentilhomme cessa de parler ; tous les yeux étaient fixés sur lui ; chacun, avec la même anxiété, attendait ce nom qu'il ne voulait pas dire.

« Qui vous retient ? lui demanda la reine : lady Henriette vous a-t-elle défendu de nous mettre dans sa confidence ?

— Lady Henriette, reprit sir Boswell, n'avait rien à m'ordonner ni à me défendre ; si je n'ai pas été au-devant du désir de Votre Majesté, c'est qu'il m'en coûte d'accuser le premier, ici, celui qui, tout à l'heure bien que blessé par moi, m'a si généreusement rendu mon épée, quand il pouvait me passer la sienne au travers du corps. Ah ! si je l'avais désarmé, moi, à l'heure qu'il est il y aurait bien des cœurs en deuil.

— Vous vous êtes battu, demanda la reine ; et contre qui ?

— Contre Sa Seigneurie lord Rivers ! »

Ce fut ainsi que la cour et la ville apprirent en même temps l'adultère de la belle puritaine du Nord.

Lord Bivers, dangereusement blessé par sir Boswell, ne reprit que bien longtemps après son existence de fêtes bruyantes et de plaisirs cachés ; lady Henriette, abandonnée des médecins, condamnée par elle-même, fut regardée en pitié par la mort ; mais, comme si celle-ci n'avait pu se décider à quitter cette maison sans emporter une proie, ce fut sur l'inconsolable lord Macclesfield qu'elle se rejeta, au moment où il se préparait à présenter sa demande en divorce aux juges du banc du roi.

Héritière du dernier Macclesfield, lady Henriette s'engagea, par serment, à ne jamais accueillir dans la maison de son époux trahi ni ce fils que par remords elle proscrivit à sa naissance, ni celui à qui elle devait ce malheureux titre de mère. Elle a rempli, avec un religieux scrupule, ce double engagement. Mais, comme le cœur ne peut demeurer toujours sans affection, Édouard, l'orphelin adopté tient chez elle la place du fils proscrit,

et la noble veuve, qui a porté pendant vingt-cinq ans le deuil du vieux comte de Macclesfield, rêve enfin un jeune mari.

CHAPITRE V. — L'entrevue.

En se rendant à Camberwell, la comtesse de Macclesfield ne mettait pas en doute le succès de sa démarche. Elle se savait assez d'éloquence et d'habileté pour triompher des scrupules que lord Rivers pourrait opposer à son dessein d'une reconnaissance solennelle de leur enfant, car voilà ce qu'elle voulait. C'était en intéressant la vanité du poète par la tentative que son noble père allait faire auprès de lui, qu'elle avait l'espoir de le désarmer. Lady Henriette pensa que lord Rivers disant au poète : « Richard, je suis votre père ; mon fils, ne vous battez pas ; » elle pensa que c'en serait assez pour éteindre la querelle, et, presque rassurée par cette pensée, elle monta d'un pas ferme le grand escalier du château.

Plus tard l'événement se chargea de lui rappeler qu'en toute entreprise, il faut toujours faire la part la plus large aux chances malheureuses du hasard.

Après une séparation de vingt-quatre ans, sans doute le souvenir des traits de ce beau lord Rivers s'était presque effacé de la mémoire de la comtesse ; aussi, lorsque par hasard ses méditations la ramenaient vers le passé, elle se disait : « Il me semble que je pourrais le rencontrer sans le reconnaître. »

Au moment d'être introduite chez lord Rivers, cette femme qui, tout "à l'heure, marchait résolument, s'arrêta, hésitante, devant la porte du salon. Ce ne fut pas pour se demander comment elle allait aborder cette question de mère qui cachait un intérêt d'amante ; mais elle se sentit retenue par un empêchement de vanité féminine : la honte de se montrer si vieillie à l'homme qui, par le souvenir, devait la voir toujours jeune et belle.

Et elle se dit avec un douloureux soupir :

« C'est lui peut-être qui ne me reconnaîtra pas ! »

Son mouvement d'hésitation dura peu ; le danger du moment fit taire les scrupules de la coquetterie ; la comtesse de Macclesfield reprit courage, car il lui tardait d'en finir avec l'émotion de terreur que lui causait la menace d'un duel entre le poète et le souffleté.

« Après tout, murmura-t-elle, je suis mère ! »

Le valet l'avait annoncée, elle entra.

Quand les deux amants, qui ne devaient plus se revoir, se trouvèrent face à face, il y eut de part et d'autre autant de surprise que de mécompte, et ils s'examinèrent en silence, sans qu'il fût possible à celui-ci de se dire : « C'est bien elle ! » sans que celle-là osât croire que c'était lui qu'elle voyait. Pour que lord Rivers pût reconnaître la comtesse, il aurait fallu que le souvenir ne fût pas éteint dans son intelligence, comme l'était dans ses yeux la lumière.

C'est dans un état voisin de la décrépitude et de l'imbécile enfance que la comtesse devait retrouver à cinquante-cinq ans, âge de force et de puissance pour quiconque a bien conduit sa vie, ce lord Rivers qui avait livré la sienne à toutes les tempêtes, à tous les naufrages de la passion sans frein et des folles orgies.

A l'annonce du nom de la comtesse il s'est levé avec une sorte de vivacité, il a fait quelques pas vers la porte du salon ; mais revenant bientôt près de son fauteuil et s'appuyant d'une main sur le dossier, il porte l'autre à ses yeux comme pour écarter le voile épais qui les couvre ; ensuite il tourne la tête d'un air de doute et sourit tristement en disant : « Mais c'est impossible, Wilkis aura mal entendu ; c'est tout à l'ait impossible ! » Cependant lady Henriette est debout devant lui, doutant toujours aussi et cherchant dans son courage la force de parler.

« Qui est là ? que voulez-vous ? demande enfin avec brusquerie le comte de Rivers. En parlant il essaye de fixer sur la comtesse ses yeux pâles, bordés de deux paupières rouges de sang et privés de cils.

— Faut-il donc que je me nomme encore une fois pour vous rappeler qui je suis ? » lui répond-elle avec hésitation.

Le son de cette voix qui n'a rien perdu de sa douceur du temps passé, fait tressaillir le précoce vieillard.

« Attendez ! attendez ! reprend-il en se frappant le front. Il quitte son fauteuil, va vers la fenêtre, fait jouer le ressort qui retient les rideaux fermés ; un flot de lumière, qui blesse sa vue, inonde aussitôt l'appartement ; mais il a pu voir la comtesse et il murmure avec émotion :

— Mais oui, c'est elle, c'est lady Macclesfield ! » Pendant quelques secondes ses lèvres tremblent encore de l'effort qu'il a fait pour prononcer ce nom ; mais bientôt son front s'assombrit, lord Rivers tombe dans son fauteuil et il s'écrie de toute la force de sa voix cassée :

« Enfin, milady, il faut me dire franchement ce qui vous amène chez moi ; parce que, voyez-vous, je me défie de toutes les visites ; surtout depuis

qu'ils ont voulu abuser de ma signature ! Mais, Dieu merci, mon vieux Wilkis est là ! ... il guette mes ennemis, il devine les pièges qu'on veut me tendre ; aussi je vous en préviens, je suis sur mes gardes, milady ; si ce sont eux qui vous envoient, vous pouvez retourner vers eux, car vous n'obtiendrez rien... Non, je ne signerai pas ! ... on me volera, on me tuera, mais on ne me fera pas signer ! »

La comtesse effrayée de cette agitation qui touche au délire essaye, dans l'intérêt de sa démarche, de ramener au calme l'esprit de lord Rivers.

« Le motif qui me conduit ici, dit-elle, n'a rien qui ne soit noble et respectable, milord, et quand vous le connaîtrez, vous ne me ferez plus l'injure de voir une trahison dans ma présence chez vous.

— Au fait, je vous crois, vous ne m'avez jamais trompé, vous ! ... Et puis Wilkis est fin ; si vous étiez à craindre pour moi, il ne vous aurait pas laissé entrer jusqu'ici. Mettez-vous donc là, milady, ajouta-t-il, en lui montrant un fauteuil.

— Ainsi, vous ne vous défiez plus de moi et vous voulez bien m'entendre, n'est-ce pas ? dit-elle en s'asseyant.

— Oui, mais tout à l'heure, répliqua lord Rivers, laissez-moi d'abord reprendre mon sang-froid ; cette terrible émotion m'a donné la fièvre ; tenez, voyez plutôt si je mens ! ... »

Il tendit sa main jaune et maigre à la comtesse ; celle-ci éprouva un mouvement d'horreur en touchant cette peau sèche, brûlante et ridée.

« La fièvre, reprit-il, elle ne me quitte pas.... si bien que ma main tremblante ne peut plus tenir une épée. On sait cela.... et on ne me craint plus on m'insulte en face.... On tend des pièges à ma faiblesse.... on veut m'assassiner, on veut me faire interdire ! oui des neveux que je ne connais pas, des ambitieux qui ont une telle soif de mon bien, qu'ils le boiraient volontiers, fût-il mêlé à mon sang ! ... Mais ils ont beau faire, Wilkis a les yeux sur eux ; c'est lui qui m'a déjà retenu la main, car j'étais prêt à signer cet acte que mes héritiers voulaient obtenir de moi par surprise, pour prouver ensuite que je n'avais pas ma raison, pour m'envoyer mourir à Redlam, tandis qu'ils auraient joui de mes biens... ; Oh ! mais Wilkis dira bien que je ne suis pas fou.... Moi foui s'écria-t-il. Un éclair de fureur passa dans ses yeux ; mais ils reprirent tout aussitôt leur teinte morne accoutumée, et lord Richard, s'accoudant sur le bras du fauteuil de la comtesse, dit à celle-ci d'un ton confidentiel : De vous à moi, et pour que cela meure entre nous, je crains bien que cette folie qu'on me prête ne soit pas loin de

m'atteindre ; j'ai cru ce matin être aux prises avec elle ! ... Pour la chasser, milady, je me suis pressé la tête avec les poings, je l'ai frappée contre les panneaux du salon ; je me suis tenu là, plus d'une heure, le front sur ce marbre ; jusqu'à ce que le marbre eût chaud et que je sentisse bien le froid ! cela s'est passé alors.... Mais si elle revenait ! Ah mon Dieu, si elle revenait ! »

Il s'arrêta, et deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux éteints tombèrent sur la main de la comtesse.

Profitant de l'émotion que cet aveu avait provoqué, milady Macclesfield, sans se demander si lord Rivers était en état de la comprendre, n'hésita plus à frapper le coup décisif.

« Milord, lui dit-elle, je viens vous offrir le moyen de ruiner les espérances de vos indignes parents, de les punir du mal qu'il vous ont fait, et cela, sans que votre conscience puisse vous reprocher d'avoir dépouillé des héritiers légitimes.

— Que parlez-vous d'héritiers légitimes ? je n'ai qu'un héritier, milady. Pour mes neveux rien ! rien ! je laisse tout à mon fidèle Wilkis !

— Les bons serviteurs ont des droits à notre reconnaissance, j'en conviens milord ; mais il y a des devoirs qu'un père ne peut méconnaître, et ce sont ces devoirs-là que je viens vous rappeler. Lord Rivers, je vous parle au nom de votre fils ! »

Il se rejeta au fond de son fauteuil et regarda la comtesse avec stupéfaction en répétant :

« Mon fils

— Oui, votre fils, le nôtre, si vous l'aimez mieux ; cet enfant dont la naissance m'a coûté si cher ; ne me comprenez-vous donc pas !

— Parlez moins haut, milady, Wilkis n'est pas loin, et s'il nous entendait ! ...

— Quand cela serait ? n'est-il pas naturel que vous, le père, et moi, la mère, nous parlions de notre enfant ? ... Avez-vous donc peur aussi de cet homme. »

Lord Rivers laissa passer cette question sans y répondre et à son tour il interrogea :

« Mais ce fils, qui est-il ? que me veut-il, vous m'en parlez aujourd'hui pour la première fois, et, je m'en souviens, vous n'y croyiez pas, car vous l'avez renié vous-même on me l'a dit !

— Sans doute, milord, je fus coupable envers lui ; je ne pouvais m'habituer à ce nom de mère, qui fut la cause de tant de honte et de malheurs ; et puis je ne croyais voir, dans celui qui se disait mon fils, qu'un intrigant habile à exploiter le scandale ; mais enfin j'ai acquis la preuve que celui que j'ai repoussé a des droits incontestables au titre qu'il réclame ; d'ailleurs si la faute m'a déshonorée, l'enfant peut vous faire honneur à vous ; car ce fils est un homme de génie, c'est un grand poète, dont l'Angleterre s'enorgueillit déjà ; il se nomme Richard ainsi que vous, milord !

— Plus bas ! plus bas, milady, interrompit le comte, qui paraissait s'intéresser aux paroles de lady Henriette, je comprends bien, mais il ne faut pas que Wilkis comprenne. Ce bon Wilkis ! ajouta-t-il très-haut et de façon à être entendu de la pièce voisine, dans le cas où il y aurait eu un écouteur à la porte. Si vous saviez comme il a soin de moi ! »

Et, baissant la voix, il dit à la comtesse : « Maintenant, continuez.

— Eh ! bien, milord, cet enfant que je ne veux plus méconnaître et pour qui j'invoque votre bienveillance paternelle, est dans ce moment en butte aux tourments de la plus horrible misère. »

Le comte de Rivers se leva à demi, les deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil ; il fixa un regard pénétrant sur la comtesse :

« Vous êtes bien sûre que c'est là l'enfant que vous avez abandonné autrefois ?

— Sans doute, répondit-elle.

— Et pourquoi donc, milady, mon fils était si pauvre, puisque vous êtes sa mère ? »

Cette question, qui aurait pu troubler toute autre que la comtesse, fut au contraire pour elle comme la pente favorable qui l'amenait au véritable motif de sa visite.

« Il est fier ce jeune homme, milord, il ne veut pas mentir au noble sang qui coule dans ses veines ; aussi repoussera-t-il nos dons tant qu'il croira ne les devoir qu'à la pitié ; c'est une reconnaissance publique de sa naissance qu'il demande.

— Moi, le reconnaître publiquement ! répliqua lord Rivers avec effroi ; mais ce serait donner raison à mes ennemis ; on attaquerait cet acte, on dirait que c'est celui d'un fou ! Qu'on ne me parle plus de rien je ne puis rien faire ; de grâce, milady, pas un mot de plus.... Ah, ma tête ! ma pauvre tête ! »

Lady Macclesfield comptait sur cette résistance ; elle n'avait même élevé si haut ses prétentions, que pour avoir l'air de faire des concessions en obtenant précisément ce qu'elle désirait du père de Richard.

« Oui, dit-elle, cette reconnaissance publique aurait ses dangers ; d'ailleurs ce qu'il importe aujourd'hui c'est de sauver notre fils d'un danger de mort ; car, je ne vous l'ai pas dit : un duel à mort se prépare entre lui et je ne sais quel jeune insensé qui a pris parti dans une querelle dont j'étais l'objet ; d'un mot, vous pouvez faire cesser le combat, vous pouvez empêcher un meurtre, ce mot-là vous ne refuserez pas de le dire.

— Eh bien, voyons que faut-il faire, milady, dites vite et que cela finisse, et que je n'entende plus parler de rien ; car ma pauvre tête est si malade : vous me tuez, milady, vous me tuez !

— Richard, reprit-elle en soutenant le front brûlant du comte de Rivers, vous allez monter en voiture avec moi, nous irons chez mon fils, tous deux ; ensemble nous attendrons son retour et quand il arrivera, vous lui ouvrirez vos bras, vous lui direz qu'il ne doit pas se battre, vous invoquerez votre autorité de père pour l'obliger à faire des excuses à celui qu'il a offensé ; à ce prix, lui direz-vous, je vous reconnâtrai pour mon enfant ; il cédera, j'en suis sûre, il cédera !

— Mais si son adversaire ne cède pas, milady ?

— Ne vous occupez que de Richard, dit-elle vivement, et elle ajouta avec assurance : Je me charge de l'autre. »

Lord Rivers se leva, il fit quelques pas dans le salon ; mais s'arrêtant aussitôt, il murmura :

« Et Wilkis, que dira-t-il ? il voudra m'accompagner, et je ne veux pas qu'il sache »

Il parut réfléchir un moment, puis comme résistant à lui-même, il s'écria : « Je ne sortirai pas !

— En ce cas, répliqua vivement lady Macclesfield, je ne vois plus qu'un moyen pour empêcher ce duel, c'est d'écrire vous-même à Richard, milord.

— Ma main est si faible, objecta-t-il.

— Rien que deux lignes.... Ne m'accorderez-vous pas deux lignes, quand je fais tant, moi, pour conserver des jours précieux. »

Ce n'est pas à Richard qu'elle pensait, te Écrire ? demanda lord Rivers, quoi écrire ? ... d'ailleurs, le puis-je ! ... ma main, je vous l'ai dit, est tremblante.

— Je dicterai, et s'il le faut, je conduirai votre main ; mais, pour Dieu ! écrivez ; songez, milord, qu'il y va de la vie d'un homme !

Allons, puisque vous l'exigez, je vais essayer, répondit-il : et de sa main que guidait lady Macclesfield, il traça presque illisiblement ces quelques mots :

« Moi, votre père, qui veux désormais garder ce titre dont vous m'avez rendu fier, je vous défends de vous battre, mon fils, et vous obéirez ; car jamais un Rivers n'a méconnu l'autorité paternelle. Ce n'est pas vous qui voudriez mentir au sang dont vous sortez. Soyez béni pour la joie que votre soumission filiale va causer à celui qui se dit avec orgueil et bonheur votre père.... »

« Est-ce tout ? demanda le comte fatigué de cette scène.

— Maintenant signez, milord, signez ! »

A ce mot : « signez ! » qu'un jour ses neveux avaient fait retentir à ses oreilles comme un ordre menaçant et que la comtesse lui répétait avec l'impatience du désir, la plume tomba des mains du malade, ses yeux déjà mal éclairés ne virent plus rien, sa face devint livide, le fantôme de la peur acheva de bouleverser sa raison et d'une voix étranglée, il s'écria :

« Wilkis ! à moi mon bon Wilkis, on veut me faire signer, on veut me perdre ! »

Wilkis entra, il regarda son maître d'un air de pitié et dit avec calme à la comtesse :

« Je venais annoncer à milady qu'il y a quelqu'un dans l'antichambre qui désire lui parler. »

Elle sortit pour un instant. Celui qui l'attendait c'était l'un des messagers envoyés par elle, le matin, à la recherche d'Édouard et de Richard.

« Que me-voulez-vous ? lui demanda-t-elle.

— J'ai cru devoir prévenir milady que les adversaires se sont rencontrés ce soir.

— Et le duel ?

— Il a eu lieu.

— Mais enfin.... le résultat ?

— Milady, le sort des armes n'a pas été favorable à M. Édouard.

— Il est blessé ?

— Il est tué ! » répondit le valet.

La comtesse resta un moment comme anéantie sous le coup de cette nouvelle ; mais bientôt après, s'efforçant d'assurer ses pas et sa voix, elle

rentra dans le salon où lord Rivers, qui avait recouvré un peu de calme, grâce aux soins de Wilkis, tenait la plume et semblait se préparer à céder au conseil de son vieux valet de chambre, qui lui marquait du doigt la place où i devait signer sa lettre à Richard.

« Milord, lui dit la noble dame, pardonnez-moi de n'avoir fait auprès de vous qu'une imprudente démarche, je m'étais trop hâtée ; de nouveaux renseignements viennent de me prouver que ce Richard n'est pas mon fils ! »

Cela dit, lady Macclesfield salu lord Rivers et sortit.

CHAPITRE VI. — Mort d'homme.

Comme il est des jours où tout ce que nous touchons nous blesse, où nous ne pouvons nous heurter à quoi que ce soit sans tomber, et que le plus mauvais de ces jours sans merci s'était levé pour Édouard, une circonstance imprévue devait nécessairement le replacer face à face ce jour-là avec Richard et lui faire payer de sa vie, le soir même, la honte mal dévorée d'avoir été souffleté le matin.

Bien certain qu'il était de recevoir, le lendemain, une réponse satisfaisante à son cartel, Édouard n'avait plus songé qu'à s'assurer l'assistance de deux témoins pour ce duel à mort. L'affront public qu'il avait subi n'admettait pas d'autre réparation que celle du sang versé dans une lutte à outrance. Édouard raya de la liste des amis à qui il devait s'adresser, tous ceux qui, par timidité naturelle ou par esprit de conciliation, pourraient essayer de faire entendre des paroles d'accommodement. Il voulait des seconds, et non pas de simples témoins. Il lui fallait de ces cœurs à chaudes sympathies, pour qui toute blessure faite à l'honneur d'un ami est un outrage personnel, et qui assistent à un combat, moins pour témoigner de la rigoureuse observance des formes, que pour ramasser l'épée du vaincu et continuer la vengeance.

Sa liste ne contenant plus que des noms de dévoués, il se mit en route pour aller demander leur assistance. Comme le bruit du soufflet donné par Richard avait retenti d'un bout à l'autre de la ville, partout où Édouard se présenta, ce fut à qui encouragerait le souffleté dans son projet de duel ; ce fut à qui lui offrirait un appui ; mais quand il eut dit que sa résolution était de mourir ou de tuer, alors les plus ardents se refroidirent, les plus braves

crurent devoir hasarder quelques objections ; tous reculèrent devant la perspective du procès criminel qui menaçait aussi bien les témoins que le survivant, et chacun trouva une excuse pour ne pas accepter la solidarité de ce duel, que le lord chef de la justice soumettrait inévitablement au jugement de messieurs du banc du roi.

De refus en refus, la liste des amis sûrs étant épuisée, Édouard revenait chez lui, indigné de ne trouver partout qu'une sympathie stérile, mais pas un bras qui voulût seconder le sien, lorsqu'au détour d'une rue, le hasard lui fit rencontrer un ancien condisciple du collège de Gray. Il ne l'avait revu que bien rarement depuis sa sortie de l'école.

Celui qui venait à Édouard, les bras ouverts et le regard joyeux, était un de ces bons garçons à la tête folle et au cœur ardent, pour qui une partie de plaisir ou un combat ont la même puissance d'entraînement, et qu'on voit, à tout propos, faire bon marché de leur vie, sans doute parce qu'ils ont la probité de l'estimer juste au taux de l'honneur qu'ils en retirent et de l'usage qu'ils en font. Le *grayiste* ne savait rien de l'événement de Leicester-Square ; mais comme son esprit était habile à saisir un prétexte de duel, il s'écria quand Édouard lui eut nommé Richard Savage, le grand homme, celui de tous les poètes qui parlait le mieux au cœur de la bouillante jeunesse des écoles :

« Bien ! bien ! je comprends, nous tuons l'ennemi de Bichard ; car c'est notre glorieux frère à nous autres enfants du siècle ! C'est l'honneur des jeunes gens de ce temps-ci ! Malheur donc à qui attenterait à sa vie ou à sa gloire ! »

Édouard, un peu déconcerté par la chaleureuse sortie de son camarade de classe, parvint, non sans peine, à lui faire entendre qu'il ne s'agissait pas de prendre parti pour le poète, mais bien pour un ami que le poète avait outragé. L'étudiant du collège de Gray parut hésiter un moment avant d'abandonner la cause de son écrivain chéri ; mais quand Édouard lui eut fait sentir que le soufflet reçu par un *grayiste* était une injure pour tous ses condisciples, il prit aussitôt sa part de l'offense, en fit son affaire personnelle, et dit :

« C'est malheureux ; mais nous tuons maître Richard, le grand homme ; car, tu as raison, il faut, avant tout, sauver l'honneur du collège. »

Sûr, maintenant, d'avoir un témoin qui ne reculerait pas dans l'occasion, Édouard ne fut plus embarrassé que pour en trouver un second résolu aussi

à ne pas céder un pouce de terrain aux amis que son adversaire pourrait amener avec lui.

« J'ai ce qu'il te faut, reprit l'ex-étudiant de Gray, après qu'il eut réfléchi quelques secondes. Viens avec moi, et je te réponds que si ton donneur de soufflets sort sain et sauf de tes mains et des miennes, il n'aura plus qu'à recommander son âme à Dieu : car, mon ami Keanson ne manque jamais son homme ; il le laisse rompre deux ou trois fois par politesse, et puis quand le jeu finit par l'ennuyer, ou quand le temps le presse, il lui souhaite le bonsoir ; une ! deux ! et l'autre tombe pour ne plus se relever. »

Après ce court éloge des qualités solides de son ami Keanson, le bon garçon entraîna Édouard jusqu'à l'endroit où il savait rencontrer le tiers indispensable à l'affaire du lendemain. Ils marchèrent longtemps ; mais l'intérêt et la vivacité de la conversation abrégèrent beaucoup la longueur du chemin. Enfin, lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité de Mortimore-Street, le guide s'arrêta devant une petite maison, en disant :

« Nous y sommes. »

A l'aspect de cette porte basse peinte en gris, de ces contrevents de même couleur, qui fermaient scrupuleusement les fenêtres, afin que les joies bruyantes de l'intérieur n'effarouchassent pas le petit nombre de passants qui s'aventuraient le soir dans cette rue presque toujours déserte, au bruit de verres brisés qui sonnait éclatant aux oreilles d'Édouard et de son guide, le souffleté recula en disant :

« Je n'entrerai pas là.... Ce n'est pas dans une telle maison qu'il convient de recruter des témoins pour une affaire où l'honneur est engagé. D'ailleurs, ajouta-t-il, ton Keanson ne serait peut-être pas en état de me comprendre.

— Il n'a besoin de savoir qu'une chose, reprit le condisciple d'Édouard ; c'est qu'il y a duel à mort entre deux hommes, et qu'on peut avoir besoin de son épée ; quant au motif de la querelle, on peut ne le lui expliquer qu'après affaire faite ; même il est homme à ne s'en informer jamais. De plus, si ce témoin là ne te convient pas, tu en trouveras d'autres ici. C'est à un souper d'amis que je te convie. Il s'agit de dépenser gaiement l'argent d'un pari gagné aux dernières courses d'Epsom. Il n'y a à peu près que des enfants du collège de Gray là-dedans, tu ne peux pas refuser d'y entrer.

— Je serai toujours maître d'en sortir quand je le voudrai, » se dit Édouard, et il céda fatalement aux instances de son guide. Au moment où les nouveaux venus pénétrèrent dans la salle du festin, les éclats de rires, les joyeuses répliques, le choc des verres, les cris des servantes répondant à

l'appel de buveurs et de leurs folles invitées, tout cela formait un concert si étourdissant, qu'Édouard et l'autre grayiste s'arrêtèrent à la porte assourdis, et la vue d'abord troublée.

« Il n'y a plus de place à table ! » écria l'un des convives en se levant pour fermer la porte aux retardataires. Mais un instant avait suffi pour que la vue d'Édouard s'éclaircît, et, dans le rayonnement de ces faces empourprées, mie sorte d'instinct amena son regard sur ce même visage pâle et grave qu'il avait déjà vu depuis le matin. Au risque de renverser tout ce qui le séparait de son ennemi, il s'élança vers l'homme au visage pâle. Quand il fut à deux pas de celui-ci, il posa son doigt sur la trace encore visible du soufflet, et lui dit :

« Reconnais-tu cela ? te souviens-tu de cette blessure, et sais-tu ce que mérite celui qui l'a faite ?

— Cela dépend, répondit tranquillement Richard, du degré d'estime que l'on doit à celui qui l'a reçue. »

Sans attendre la fin de cette réponse, le jeune homme leva la main sur le poète, et le soufflet du matin fut largement rendu.

« O ciel ! s'écrièrent les femmes.

— Silence, mesdames ! Ce n'est rien, messieurs ! » reprit Richard, saisissant la main qui venait de le frapper ; puis il s'empara de l'autre bras d'Édouard, et pesant sur les deux poignets, il les cloua pour ainsi dire l'un sur l'autre ; alors une infernale idée de vengeance lui passa par l'esprit.

« Chers convives, continua-t-il, comme il doit vous paraître étrange que ce gentleman prenne avec moi de telles libertés, il faut bien que je vous fasse connaître celui qui vient nous honorer de sa visite. » Alors, lui serrant toujours les poings et le traînant devant chacun de ses compagnons de débauche, il ajouta : et J'ai l'honneur de vous présenter mon futur beau-père. Saluez donc, monsieur, dit-il, s'adressant à Édouard, et pesant de tout son poids sur ses bras à la gêne pour l'obliger à se courber. Oui, mon beau-père, sir Édouard d'Arley, un jeune homme fort intéressant, comme vous pouvez voir, bien qu'il n'aime pas les vers ; mais, Dieu aidant, nous finirons, je l'espère, par lui en donner le goût. »

La colère étouffait la voix du torturé, et la douleur que lui faisait éprouver cette vigoureuse pression remplissait ses paupières de larmes. Richard profilant cruellement de l'avantage que lui donnait la force et du saisissement que sa lutte avec Édouard causait aux spectateurs, Richard, jaloux de venger tout à la fois sa joue bleui et son œuvre outrageusement

déchirée, continua donc à promener le patient autour de la table, en disant avec ironie :

« Vous trouverez sans doute que monsieur est un mari bien jeune pour lady Macclesfield ; mais sachez que ma noble mère n'a voulu faire qu'un mariage d'inclination ; elle n'a pas calculé les intérêts de fortune, le cœur seul a été consulté ; aussi le prend-elle sans dot, nu, misérable, mendiant, mais si beau ! Voyez plutôt, mesdames, comme il est bien, mon digne beau-père ! Allons, relevez donc la tête, monsieur, poursuivit-il, s'adressant au malheureux Édouard, qui cherchait à mordre son bourreau, et ne rencontrait sous ses dents que ses propres mains, horriblement meurtries ; montrez-vous dans tout votre éclat, afin qu'on puisse juger du bon goût de milady ; n'ayez pas pour du jugement de ces dames, elles sont dignes d'apprécier ce que vous valez, et de nous dire, lâche que vous êtes, si la nature s'est montrée assez bonne mère envers vous, pour que vous puissiez aspirer à l'honneur d'être vêtu, nourri, acheté par une femme ! »

L'effroyable ton d'ironie de Richard avait rendu muet d'épouvante et de saisissement l'assemblée tout à l'heure si bruyante ; on n'entendait plus dans cette salle que les sanglots d'Édouard, qui marquaient, par intervalles égaux, chacune des angoisses que son terrible adversaire lui faisait subir. L'étudiant du collège de Gray avait seul voulu s'élancer sur Richard pour défendre son ami ; mais le robuste Keanson, prévenant son dessein, s'y était opposé, et le contenait dans un coin de la salle en disant avec son gros rire :

« De quoi te mêles-tu ? laisse-les faire, ce sont des enfants qui s'amusent, il ne faut pas les déranger. »

Après de nombreux efforts, Édouard parvint à dégager enfin ses poignets des mains vigoureuses qui les retenaient serrées comme entre les mâchoires d'un étau.

« Misérable ! balbutiait-il, pâle de douleur et tout tremblant de fièvre, il faudra bien que je te tue ; je l'ai promis à celle que tu as l'audace de nommer ta mère, et je te tuerai !

— Je sais trop ce que je dois de respect à la volonté de mon honorable beau-père, répondit le poète, et toujours avec calme, pour lui rien refuser ; allons, mes amis, belle place ! s'il vous plaît ! et faites retirer ces dames. »

Et puis, comme celles-ci, effrayées du drame qui menaçait de se dénouer tragiquement dans la salle du banquet métamorphosée en arène de combat, faisaient mine de vouloir se jeter entre les adversaires, et les étourdisaient

de leurs clameurs, Keanson et les autres convives repoussèrent assez rudement les criardes vers la porte.

Le mouvement pour renvoyer les femmes ne dura guère plus d'une seconde ; mais, pendant cette seconde, Édouard et Richard isolés, seul à seul, purent se mesurer du regard et se renvoyer une double injure. Le bruit mat d'une bouteille se brisant sur un crâne retentit dans la salle, et, avant que les joyeux compagnons de débauche n'eussent eu le temps de retenir dans sa chute celui qui venait d'être si rudement frappé, le corps d'Édouard roula sur le parquet.

« Assassin ! crièrent toutes les voix.

— L'assassin, reprit Richard, brandissant son fragment de bouteille, encore dégouttant de sang et de vin, n'est-ce pas plutôt celui qui venait sur moi le couteau à la main ? »

En effet, dans une dernière convulsion qui agita le corps du mourant, on vit un couteau s'échapper de ses doigts distendus. Personne ne le ramassa, attendu qu'il devait rester près du cadavre, comme pièce à conviction.

Quant à Richard, assailli par ceux-ci, défendu par ceux-là ; menacé, protégé, attiré, repoussé ; la vue et l'esprit troublés à l'aspect de ce corps immobile, de ce sang et de ce vin répandus, dans lesquels ses pieds clapotaient, Richard entrevit, tout à coup, les terribles conséquences du meurtre : la prison, un jugement, la déportation ; alors, épouvanté, et toujours armé de son morceau de verre brisé, dont il menaçait aussi bien ses défenseurs que ceux qui se déclaraient contre lui, il parvint jusqu'à la porte et gagna l'escalier.

« Par ici ! » dit en le prenant par la main et au risque de se blesser, une servante qui le guettait au passage.

Elle le fit entrer dans un long corridor, d'un coup de pied il jeta en dedans la porte d'une chambre pour échapper à ceux qui le poursuivaient ; la servante ouvrit une fenêtre, il sauta dans la cour d'une maison voisine, et, malgré les cris : a Arrêtez ! arrêtez ! » qui retentissaient de toute part à ses oreilles, le poète se trouva bientôt dans la rue, puis loin du quartier, puis enfin dans les champs ; c'est seulement lorsqu'il n'entendit plus rien que le bruit de ses pas et le souffle de son haleine, qu'il osa se décider à s'asseoir sur le bord de la route et à regarder derrière lui.

Ce que Richard avait prévu arriva ; il y eut contre lui jugement et condamnation. Sa mauvaise conduite passée, le scandale du matin et le

meurtre du soir dans un lieu suspect, suffirent pour expliquer la sévérité de l'arrêt.

Enfin, après plusieurs mois d'une vie errante et toujours menacée, il s'avisa de rentrer un soir dans Londres, pressé qu'il était d'aller déposer chez le portier du théâtre de Covent-Garden, le manuscrit de la tragédie d'Owerbury, que, durant les mauvais jours qui venaient de s'écouler, il avait composée çà et là, tantôt à la lueur de la lanterne de corne qui éclairait l'écurie où on lui avait donné asile pour la nuit ; tantôt sur le coin d'une table, dans une taverne de village ; partout enfin où le hasard et la charité lui offraient un gîte momentané, et toujours au milieu des angoisses de la peur et des souffrances de la misère.

Lorsque, pour la première fois après son crime, il entra furtivement dans la ville, portant avec lui tout son espoir de fortune à venir, son œuvre si laborieusement achevée ! le premier bruit qu'il entendit ce fut le cri des vendeurs de papiers publics qui proclamaient la condamnation de Richard Savage, se disant fils de la comtesse de Macclesfield, à la peine des homicides. Curieux de connaître les ternies de l'arrêt prononcé contre lui, il se fouilla. Mais il ne possédait pas même un penny pour acheter l'arrêt des juges d'Old-Bayley.

Depuis le jour où sa tragédie fut mystérieusement envoyée au directeur du théâtre, Richard ne rêvait plus qu'au moyen de perfectionner son œuvre ; il lui fallait un succès éclatant, non plus pour ramener à lui sa marâtre, mais pour inspirer aux admirateurs de son talent la généreuse pensée de recourir en sa faveur à la clémence royale, « Quel roi, pensait-il, voudrait sanctionner l'arrêt impitoyable de la justice, quand un peuple tout entier lui crie : Grâce pour le grand homme ! »

Ainsi, au plus profond de sa profonde misère, le délire de l'orgueil lui cachait le dénûment des jours présents et lui montrait l'avenir à travers les plus brillantes illusions ; souvent Richard s'étonnait que la clémence royale se fît attendre si longtemps. Comme s'il avait déjà livré son ouvrage à l'admiration du public ! comme si la cour et la ville pouvaient être dans le secret de son génie ? Un ami qu'il rencontra par hasard voulut bien ne pas passer près de lui sans le reconnaître, malgré la condamnation, et, ce qui était mieux encore, malgré le délabrement de ses habits. Il apprit à Richard, parmi plusieurs nouvelles insignifiantes, un fait qui l'intéressait singulièrement : c'est que la troupe tragique du directeur Cibbers venait de commencer l'étude d'une tragédie portant le titre d'Owerbury. Le poète

qui, depuis longtemps, allait de la crainte à l'espoir, du découragement absolu à tous les rêves de la confiance, n'eut pas plutôt, entendu le nom du héros de son poème dramatique sortir de la bouche de l'officieux ami, qu'il poussa un cri de joie, et sans prendre congé de celui qui venait de verser ce baume salubre sur ses blessures morales, il partit comme un trait, et ne s'arrêta que devant la façade de Covent-Garden. Au moment de franchir le seuil du théâtre, il pensa que sa présence n'ajouterait rien à l'intérêt qu'on prenait à l'ouvrage et que son nom pourrait, au contraire, éveiller les scrupules du directeur ; il renonça à se faire sitôt connaître, mais se dit en quittant la place avec regret : « J'y reviendrai ! »

Ce fut alors qu'il rassembla toutes les forces de son esprit pour corriger les imperfections qui, dans la chaleur du premier jet, échappent au goût le plus sévère. Chaque soir, Cibbers recevait mystérieusement les changements et les corrections que la réflexion indiquait à l'auteur *d'Owerbury* ; enfin l'esprit plutôt fatigué que la conscience n'était satisfaite, il cessa de corriger. Richard alors pensa à son épilogue, cette partie si importante de l'œuvre. Tout en résumant le drame, elle doit le couronner par un de ces tableaux qui saisissent si bien l'imagination du public, que celui-ci n'a plus que des cris d'admiration pour l'auteur après avoir eu tant de larmes pour l'ouvrage ! Une pensée hardie s'empara du poète : ce fut de mettre sa propre histoire en scène au lieu de finir comme ses devanciers, par une froide et inutile analyse de la pièce.

Plein de cette idée et déjà composant les vers qui vont tant ajouter à sa gloire, Richard rentre dans Londres et se décide enfin à paraître franchement devant Cibbers et à lui exposer son sujet déjà à demi exécuté dans sa tête, mais au détour de la rue où loge le directeur de Covent-Garden, il aperçoit un homme qui l'examine avec curiosité. Richard effrayé de l'attention qu'il excite, fait quelques pas en avant, son observateur suit la même route, prend le même côté de la rue. Le poète marche, marche toujours et arrive, après une longue course, devant l'échoppe d'un tailleur de Fleet-Street ; là, doublement poussé par le besoin de trouver un refuge et par la crainte de perdre les beaux vers qu'il sent bouillonner dans son cerveau, il prend une résolution désespérée, et, au risque de se voir mal accueilli, le poète entre dans la boutique de l'ouvrier.

La fortune elle-même, en le prenant par la main pour lui faire rencontrer des cœurs obligeants et des esprits dignes de le comprendre, ne l'aurait pas conduit ailleurs que dans l'échoppe de Jane et de David.

Et cependant le lendemain, à son réveil, Richard en était à se dire encore ; « Où irai-je aujourd'hui ? mon Dieu, où irai-je ! »

LIVRE III. — LES AMIS.

CHAPITRE I. — Un asile.

A peine deux heures étaient passées depuis que Richard, jetant autour de lui un regard de poignante inquiétude, se demandait : « Qui voudra me recevoir aujourd'hui ? » Et, par un de ces bons caprices dont la fortune se montre rarement prodigue envers les malheureux, le vagabond se trouvait assis, à la place d'honneur, devant une table richement servie. Le corps mollement reposé dans un splendide fauteuil en velours de soie et les pieds appuyés sur la moelleuse épaisseur du somptueux tapis d'un boudoir élégant, il se tenait tout autant rapproché qu'il pouvait le souhaiter d'un bon feu de cheminée. La flamme brillante réjouissait sa vue et délassait ses membres engourdis, que pénétrait peu à peu une douce chaleur.

Il avait pour vis-à-vis une femme jeune encore, belle à force d'être gracieuse et douée d'une voix si flexible et si richement timbrée que toutes ses paroles vibraient à l'oreille ainsi que les sons purs d'un instrument parfait. Soit que cette femme se laissât entraîner à l'impérieuse énergie d'une âme exaltée, soit qu'elle fût ramenée par la marche inconstante de la pensée vers les plus douces émotions du cœur, chaque mot sonnait juste, et tous s'enchaînaient dans un mélodieux accord. Richard, sans lui avoir jamais adressé la parole, la connaissait de longue date et cependant il éprouvait en la regardant lui sourire, en l'écoutant parler, la même admiration et le même enthousiasme qui l'avaient surpris et transporté le jour où il avait pu en se pressant, lui deux millièmes fraction de cet être ondoyant qu'on appelle le public, la voir et l'entendre pour la première fois.

Cette femme au noble cœur, beauté célèbre, talent illustre, ne comptait dans Londres que des admirateurs. Les pauvres, les malades et les prisonniers pour dettes la saluaient du titre de Votre Grâce ; les plus grands seigneurs en lui parlant disaient : Milady ; sur les papiers publics, où son éloge revenait tous les jours, on ne l'appelait simplement que miss, et puis dans le monde, à la ville, au fond des provinces les plus reculées du royaume où son nom réveillait dans tous les esprits la pensée vivante de la

plus grande tragédienne qui eût jamais paru sur le théâtre anglais, aussi bien qu'on disait, notre immortel Shakspeare, et qu'on a dit plus tard, notre fameux Garrick, on disait, en parlant d'elle, notre fameuse, notre immortelle Oldfiels. C'était elle, la reine de Govent-Garden, qui faisait les honneurs de son boudoir au poète vagabond, mais avec plus d'empressement peut être que s'il eût été le plus aimable, le plus riche et le mieux titré des courtisans de Georges II

Miss Oldfields avait fait placer là le petit couvert du poète, parce que là s'arrêtaient les sollicitations importunes et l'indiscrete curiosité des nombreux visiteurs qui, du matin au soir, assiégeaient son hôtel toujours également accessible aux artistes, à la noblesse et aux malheureux. Ce boudoir, lieu d'asile pour le meurtrier condamné, Richard n'avait eu qu'un mot à dire pour qu'il lui fût ouvert.

Voici comment était arrivé ce revirement dans sa fortune.

Pendant une de ses courses nocturnes dans la ville où il n'osait presque jamais s'aventurer que le soir, Richard, passant sur la place de Covent-Garden au moment où l'on sortait du spectacle, s'approcha, poussé par la curiosité, d'un groupe de nouvellistes de théâtre. Ils parlaient de la représentation qui venait de finir et des ouvrages nouveaux que Gibbers, le directeur, préparait pour varier son répertoire. On parla de Rowe, de Fielding, de Wycherley, qui avaient en ce moment des ouvrages à l'étude ; puis quelqu'un vint à nommer une certaine tragédie *d'Owerbury*, attribuée, disait-on, à un illustre personnage qui voulait rester inconnu, et dont le nom était un mystère impénétrable pour tout autre que pour miss Oldfields ; car on ne doutait pas que la grande tragédienne ne fût dans le secret de l'auteur, tant elle mettait d'ardeur à prôner l'ouvrage. Sa protection lui était si bien acquise, que miss Oldfields, au refus de ses camarades, s'était, disait-on, chargée du rôle principal dont aucune autre artiste n'avait voulu d'abord accepter la responsabilité, et que chacune lui disputait, maintenant qu'elle avait su en faire découvrir les beautés.

Depuis plusieurs jours, le souvenir de cette conversation surprise a poursuivi Richard, et encore ce matin où il ne savait de quel côté porter ses pas, elle lui est revenue à l'esprit. Aussitôt, par un de ces mouvements d'audace que le sentiment de la paternité peut, seul inspirer, il prend la résolution d'aller demander une entrevue à la grande tragédienne. Il veut à la fois et la remercier de la protection qu'elle accorde au poète inconnu, et surtout pouvoir dire enfin à quelqu'un : « Ce drame que vous admirez, c'est

moi qui l'ai conçu ; ces vers qui doivent faire couler tant de larmes, c'est de ce front qu'ils sortirent et voilà la main qui les écrivit ! » A peine a-t-il entrevu les jouissances que cette visite imprudente promet à son orgueil, que toute incertitude se dissipe ; il se dit résolument : « Allons chez miss Oldfields ! »

Il part, toujours courant pour en finir avec les derniers frissons de la nuit. Arrivé dans la grande rue d'Oxford, il arrange tant bien que mal ses cheveux en désordre, il lisse avec la manche de son manteau le poil rare de son chapeau bossue ; il refait le nœud de sa cravate pour cacher ses déchirures ; il assure son habit sur ses épaules ; puis se sentant mieux à l'aise dans son costume, Richard traverse hardiment la cour de l'hôtel habité par la célèbre actrice et se présente sans peur dans l'antichambre. Au valet chargé d'annoncer les visiteurs, il dit seulement :

« Je suis l'auteur *d'Owerbury*, et je veux parler à votre maîtresse ; mais à elle seule, entendez-vous bien ? »

Le ton d'assurance qu'il a pris impose si bien au valet que celui-ci, après un moment d'hésitation, se décide à l'annoncer. Richard attend pendant quelques secondes, et bientôt après il voit sortir de l'appartement ceux qui faisaient en ce moment leur cour à la divinité du temple. Le poète s'est détourné à leur approche de peur d'être reconnu, ils passent ne se doutant guère, eux, les aimables et les magnifiques, que c'est pour ce pauvre diable, honteusement à l'écart, qu'ils viennent d'être si brusquement congédiés par l'admirable Oldfields.

Encore une minute et Richard est introduit.

L'actrice, qui vient de quitter sa toilette, s'avance empressée vers le poète ; mais à l'aspect d'un homme si pauvrement vêtu, elle s'arrête et regarde avec inquiétude autour d'elle comme si elle avait peur de se trouver seule à seul avec cet inconnu. Le mot d'accueil obligeant qu'a trouvé son esprit n'arrive pas jusqu'à ses lèvres, et la frayeur qui se mêle à sa surprise ne lui laisse que la force de dire :

« Comment, c'est vous, monsieur, qui êtes mon poète inconnu ?

— Oui, madame, répond-il en saluant, je suis l'auteur *d'Owerbury*, et l'on me nomme RICHARD SAVAGE ! »

A ce nom qui lui rappelle à la fois un crime et tant de malheurs, miss Oldfields jette sur lui un regard de terreur et de compassion ; mais la compassion l'emporte et au moment où, honteux de sa démarche, Richard se prépare à sortir, elle lui tend la main, sourit à sa misère, et, pour mieux le

retenir, elle lui répète ces vers si simples et si connus de son beau poème de *l'Homme Errant* :

« Il frappe, on lui répond : soyez le bienvenu,
Notre porte est ouverte au voyageur qui passe,
Et chacun par respect pour le pauvre inconnu,
Au foyer paternel se serre et lui fait place. »

Le charme irrésistible du timbre de cette voix, l'application ingénieuse de ces vers ont aussitôt rendu la confiance à Richard. La prudente Oldfields qui sait et le crime et la condamnation, comprend qu'il y aurait danger pour le poète à rester dans le salon ; un indiscret ami peut les surprendre ; aussi, afin d'assurer au coupable un asile respecté, elle l'établit dans son boudoir où elle a ordonné qu'on servît le déjeuner.

Tout ce que l'orgueil du poète peut rêver de plus doux, tout ce que la gloire anticipée a de plus enivrant, Richard le goûte, le boit, l'aspire dans cette réunion intime de l'auteur et de l'artiste tragique. Celle-ci lui récite tout entier le rôle qu'il a écrit avec tant d'amour, et il s'étonne des richesses de pensée, des merveilles de poésie que cette savante interprétation lui révèle. Miss Oldfields saisit, émeut, transporte son heureux auditeur ; tout ce qui ne lui avait paru que suffisant devient beau, tout ce qui lui semblait beau, il le trouve sublime ; Richard ne peut ni retenir ses larmes, ni étouffer ses cris d'admiration ; enfin, emporté par le délire de la tendresse paternelle, il se laisse aller jusqu'aux applaudissements des mains, du cœur et de la voix. L'actrice s'arrête, le regarde et sourit malicieusement.

« Vous trouvez ces vers bien beaux, convenez-en, monsieur Richard ?

— Je les trouve admirablement dits, madame.

— Allons, avouez-moi franchement que vous sentez en vous la puissance d'un grand poète.

— Et vous la magie d'une artiste sublime,

— Eh bien, oui, je ne ferai pas de fausse modestie avec vous ; je me déclare hautement une femme d'un talent supérieur.

— Et moi, un homme de génie ! »

Miss Oldfields, à ces mots, lui tend encore une fois la main :

« D'accord, lui dit-elle.

— Oh ! Oui, d'accord !. » répond Richard en s'agenouillant pour baiser la main qui lui a été tendue.

L'arrivée d'un nouveau personnage met fin à cette scène ou plutôt vient redoubler l'enivrement de Richard et affermir le poète dans l'espoir d'un glorieux succès. Celui qui a pénétré dans le boudoir, malgré l'ordre exprès de miss Oldfields, c'est un homme qui fait toujours exception quand l'actrice a dit : « Je n'y suis pour personne ! » D'ailleurs, cette fois il est attendu ; car elle s'est empressée tout à l'heure d'envoyer un billet à Cibbers, le directeur de Covent-Garden, pour lui annoncer qu'elle tient sous clef le mystérieux auteur d'Owerbury. Le directeur n'a pas tardé à se rendre à l'invitation de son illustre pensionnaire ; c'est un homme prompt dans ses résolutions, bref dans ses discours et invariable dans ses idées ; tout ce qu'un autre peut faire en deux minutes il n'en met qu'une à l'exécuter ; quand une explication vaut au moins deux paroles, il ne dit qu'un mot. Il est entré brusquement et, sans saluer la dame du lieu, il s'adresse à Richard.

« Ah ! c'est vous ? »

— Oui, lui répond brièvement l'actrice pour imiter le laconisme de Cibbers.

— Superbe ! s'écrie-t-il en sautant avec une telle impétuosité au cou du poète que celui-ci recule effrayé ; car Cibbers semble plutôt vouloir l'étrangler que lui donner une preuve de son admiration.

— C'est de votre ouvrage qu'il vous parle, reprend miss Oldfields ; ce cher Cibbers est un excellent homme ; mais, comme vous le voyez, il a un style et des manières un peu brusques ; il faut une grande force de poignet pour résister à ses caresses, comme il faut aussi un grand travail d'intelligence pour chercher ce qu'il veut dire dans tout ce qu'il ne dit pas ; heureusement que le cœur d'un père comprend à demi-mot. »

Pendant que l'actrice raille encore son directeur, les deux hommes ont noué connaissance ; Richard, qui ne se lasse pas d'entendre parler ou de parler lui-même de sa pièce, voyant qu'il ne peut tirer que des monosyllabes de son interlocuteur, aide à l'éloge incomplet en additionnant les probabilités du succès ; tout à coup, Cibbers l'interrompt, lui prend la main et dit brutalement en analysant d'un coup d'œil le costume du poète :

« Il faudra vous habiller autrement pour venir au théâtre.

— Mais, répond Richard un peu déconcerté par cette interruption désobligeante, vous ignorez donc qu'il ne m'est pas permis de me montrer dans un lieu public ?

— Ah ! oui, l'homme tué mauvaise affaire !

— Au moins vous avez un asile assuré quelque part ? demande miss Oldfields avec intérêt.

— Pas d'argent.... pas d'asile ! riposte Cibbers, avant que le poète ait eu le temps de trouver une réponse à cette question embarrassante ; puis il vide sa bourse sur la table et ajoute même sans regarder Richard : Prenez et cachez-vous bien. »

Si l'argent est offert de bon cœur, il est donné de si mauvaise grâce, que le pauvre condamné hésite à l'accepter ; il regarde même le singulier homme d'un air presque courroucé.

« M. Cibbers, s'empressa de dire miss Oldfields, n'exprime jamais sa pensée tout entière : il oublie de vous annoncer que ceci est à valoir sur la part d'auteur que le théâtre vous devra prochainement. »

La conversation ainsi ramenée par miss Oldfields sur le succès futur d'*Owerbury*, on arriva naturellement à parler des malheurs du poète et des nobles sympathies qu'ils avaient éveillées jusqu'au moment où le meurtre d'Édouard vint refroidir les cœurs les mieux disposés à le plaindre. Cependant il en était, de ces cœurs, pour qui la flétrissure d'une condamnation tombant sur leur poète admiré, n'avait pu affaiblir l'intérêt et l'enthousiasme qu'il leur inspirait ; l'actrice et le directeur de Covent-Garden étaient de ceux-là ; aussi Richard pressé, prié, vanté par eux, trouvait-il une jouissance nouvelle à soulever le voile de ses misères, afin d'étaler devant leurs yeux, dans toute sa triste nudité, cette existence de gloire et de misère, disputée, jour par jour et pas à pas, à la haine d'une mère, aux tortures de la faim et à l'impitoyable sévérité du bourreau.

Pour l'orgueil humain, tout est piédestal, même l'échafaud ! Ainsi, dans sa naïve vanité, l'enfant est fier de s'asseoir sur tout ce qui le grandit : fût-ce même sur des ruines !

Richard ne déguisa donc rien de ses inquiétudes sans cesse renaissantes ; et quand miss Oldfields apprit qu'il ne savait pas même si l'endroit où il avait passé la nuit dernière pourrait lui offrir un sûr abri les nuits suivantes, elle lui dit que jusqu'au jour où elle pourrait le confier à quelque ami fidèle, il ne devait pas chercher un asile hors de son hôtel.

« Et vos gens ? objecta Cibbers,

— Moi et Betzi, répondit-elle, nous serons seules dans le secret de la retraite du cher poète ; car il logera dans ce boudoir.

— Et le duc ? demande encore le directeur.

— Le duc ? il sera fidèle à la duchesse jusqu'à ce que notre ami soit en sûreté. »

Il était impossible que le poète opposât une longue résistance à la généreuse proposition de la grande artiste ; d'ailleurs, le désir impérieux d'entendre tous les jours parler de son ouvrage, le bonheur qu'il se promettait à suivre de loin, il est vrai, mais aux moyens de rapports fidèles, l'effet des répétitions de sa pièce, la facilité de les diriger, pour ainsi dire, du geste et de la voix, bien qu'il ne dût pas paraître au théâtre ; toutes ces considérations et le sentiment du bien-être qui devait le reposer de tant de peines endurées, le poussèrent à accepter avec reconnaissance l'asile qu'on lui offrait.

Durant huit jours, enfermé dans ce boudoir et gardé avec respect par Betzi, presque avec amour par miss Oldfiels, il fut l'objet de tant de soins, il eut de si doux entretiens avec sa bienfaitrice, que Richard le poète avait fini par oublier Richard le condamné.

On pourrait croire que le protégé de miss Oldfiels n'avait plus rien à désirer, depuis qu'il se trouvait si bien à l'abri des inquiétudes du lendemain. Erreur ! il manquait un aliment à cet esprit affamé de toutes les émotions de l'orgueil. A force d'entendre parler de l'effet saisissant de son ouvrage, sur ceux qui assistaient aux études des comédiens, il voulut un jour aller au théâtre. En vain miss Oldfiels chercha à le détourner de ce projet ; Richard prétendit qu'à tout risque il devait obéir au sentiment paternel qui le poussait.

« Mon œuvre n'en sera que mieux appréciée par les autres, dit-il, quand on saura que j'ai bravé la mort pour y donner mes soins, et c'est peut-être à ce trait d'audace inouïe que je devrai mon immortalité !

— Fort bien, dit la tragédienne ; mais avant tout, il faut essayer de vivre le plus longtemps possible ; il faut arriver sans accident à cet immense succès qui aplanira les difficultés que présente votre demande en grâce. Vous viendrez en chaise bien fermée au théâtre ; mais, comme nous ne devons rien négliger pour éviter tout ce qui pourrait vous faire remarquer, nous allons d'abord penser à vous procurer un costume plus convenable ; aussi vais-je envoyer chez le tailleur Andrews qui demeure dans le voisinage.

— Non, pas celui-là, reprit Richard, il me connaît trop bien.

— A la bonne heure, voilà la prudence qui vous vient. Eh bien, nous enverrons chez un autre ; il ne manque pas de tailleurs dans Londres.

— Sonnez Betzi, » dit de nouveau Richard qui venait d'être frappé d'un souvenir.

Betzi entra dans le boudoir.

« Ma toute belle, continua le poète, rendez-vous dans Fleet-Street, et demandez la boutique d'un tailleur nommé David Sauveur ; s'il n'est pas chez lui, attendez-le jusqu'à ce qu'il revienne et vous l'amènerez ici.

— Mais, demanda miss Oldfields, vous connaissez donc aussi celui-là ?

— Un peu, répond-il.

— Alors, le danger est le même qu'avec Andrews.

— Je ne le suppose pas ; il y a de ces visages qui vous disent : Fiez-vous à moi, j'appartiens à un honnête homme. » Si je m'adresse à David Sauveur, c'est qu'il ne me trahira pas ; car, après la vôtre, milady, c'est bien la physionomie la plus vraie que j'aie encore rencontrée. »

Miss Oldfields, rassurée par le ton convaincu de Richard, dit à Betzi qu'elle n'avait plus qu'à obéir.

CHAPITRE II. — La dette payée.

Ainsi, pendant plus d'une semaine, la jeune fille qui avait cru pouvoir si bien compter sur le retour prochain du poète dans l'échoppe de Fleet-Street, a vu les heures s'écouler dans une attente continuellement trompée. Chaque matin lui ramène une nouvelle espérance qui s'évanouit chaque soir pour revenir le lendemain la bercer quelque temps de ses fausses promesses et puis s'évanouir encore.

David, dont l'amour confiant se fait illusion sur la profonde mélancolie de Jane et sur le silence que la rieuse enfant de la veille garde maintenant avec lui, attribue cette métamorphose dans le caractère de son amie aux pensées sérieuses que l'idée du mariage ne manque jamais d'éveiller dans l'esprit d'une grande demoiselle de dix-neuf ans. Il sourit même en la voyant si triste ; car il sait que certaines tristesses de l'âme rendent plus heureux que la joie la plus franchement folle ; et loin de vouloir dissiper les nuages dorés qu'il croit voir errer dans l'imagination rêveuse de miss Pretty, il essaye de les colorer d'une teinte plus douce encore, en demandant à son cœur quelques-unes de ces touchantes inspirations qui font couler de si délicieuses larmes, qu'on voudrait pouvoir toujours pleurer.

Jamais le tailleur chansonnier n'a si laborieusement employé ses journées que depuis qu'il voit, d'heure en heure, s'approcher le jour où mistress Fraser, enfin de retour à Londres, conduira ses enfants d'adoption au temple paroissial. Jamais plus d'aiguillées de fil n'ont disparu si miraculeusement sous ses doigts ; jamais vers meilleurs n'ont coulé avec tant d'abondance de sa plume. Il s'étonne si fort lui-même de sa double facilité au travail, qu'il n'a pu s'empêcher de s'en féliciter tout haut. A cela Jane lui répond seulement : « C'est vrai, tu en fais trop ! » Et quand il l'entend parler ainsi, le pauvre garçon sent alors intérieurement quelque chose qui lui fait froid ; car il ne peut se dissimuler qu'elle devrait avoir bien mieux que cela à lui dire.

Le lendemain de la visite du poète inconnu, et même jusqu'à la fin de la semaine suivante, Jane a souvent trouvé le moyen de soulager son cœur, en amenant la conversation sur leur singulier convive ; mais depuis trois grands jours elle n'a eu garde de parler de lui ; car David n'a point, à ce propos, caché la mauvaise opinion qu'il a conçue d'un convive si impoli et d'un débiteur envers la justice si peu empressé à payer son amende.

Maintenant, ce n'est plus Jane qui parle de l'étranger ; c'est David qui souvent s'interrompt au milieu du couplet qu'il fredonne pour dire brusquement :

« Tu le vois, Jane, j'en étais sûr, il ne reviendra pas ; ainsi c'est de l'argent perdu pour moi ; car, grâce à Dieu, nos pauvres n'y perdront rien. »

Elle n'a pas besoin de lui demander de quel mauvais payeur il entend parler ; car, à quelque moment de la journée que le tailleur revienne sur ce sujet, la pensée de Jane y est toujours invariablement arrêtée.

Comme si l'inexactitude du condamné était un reproche pour elle-même, miss Pretty sent la rougeur de la honte monter à son front, et elle éprouve la même émotion qu'un débiteur insolvable doit ressentir lorsqu'on lui réclame impérieusement une dette sacrée. Elle ne peut supporter l'idée que celui qu'elle aime ait pu donner à quelqu'un le droit de le mépriser, et elle cherche, dans son esprit tourmenté, par quel moyen il se pourrait faire que, le poète ne revenant pas, David, cependant, n'eût plus le droit de suspecter sa probité. A force d'y penser, Jane a trouvé ce moyen bien simple de justifier, au moins aux yeux du tailleur, le poète inconnu ; mais, jusqu'à présent, elle n'a pas osé le mettre à exécution, quoiqu'il soit bien temps qu'elle se décide à le faire ; car, encore un jour, et David aura demandé à sa propre bourse l'amende due par son convive. C'est demain que le

percepteur du droit des pauvres doit venir examiner les comptes du constable de FleetStreet, et recevoir le montant des condamnations prononcées pendant le dernier trimestre. Il ne faudrait que quelques minutes à la jeune fille pour accomplir son dessein ; mais il est nécessaire d'abord qu'elle soit bien seule à la maison, et malheureusement David ne doit sortir ni aujourd'hui ni demain.

Au moment où elle désespère le plus de pouvoir exécuter son généreux projet, une jeune femme, qu'à son costume il est aisé de reconnaître pour une servante de bonne maison, entre dans l'échoppe, et dit à David qu'elle vient le chercher pour habiller une nouvelle pratique. L'ouvrier hésite à quitter sa couture, et surtout à se laisser distraire d'une composition poétique à demi élaborée dans son cerveau ; l'envoyée de miss Oldfields insiste si fort qu'au grand contentement de Jane, qui n'a pas cru devoir le presser de sortir autrement que par des vœux entendus de Dieu seul, David se décide enfin à se rendre près de la pratique qui l'attend.

« Va ! val mon bon David, dit la jeune fille en voyant le boiteux tourner le coin de la rue, quand tu reviendras, la dette de l'étranger sera payée. »

Et sans plus réfléchir à la coupable témérité de son action, c'est de ce petit trésor si fraternellement amassé par l'ouvrier pour la dot de Jane, que celle-ci distrait les cinq shillings dont le poète est redevable aux pauvres de la paroisse. Sa main tressaille en comptant l'argent détourné de la destination comme au contact d'un bien dérobé ; le remords lui dit : tu fais mal ! » alors qu'elle sacrifie au condamné le fruit des épargnes du juge, et cependant elle va jusqu'au bout de la mauvaise action aussi résolue que si elle obéissait à une bonne pensée. Mais quand la tirelire qui renferme sa dot a été replacée dans la cachette, Jane devient toute tremblante. Elle pense avec terreur au retour de David ; s'il revenait en ce moment, elle n'aurait pas la force de soutenir le mensonge. Or, pour se mettre à l'abri du soupçon que son émotion doit faire naître, il faut qu'elle-même rassure sa conscience, et, ainsi qu'il arrive, pour toute conduite qui n'est pas droite, c'est à un faux raisonnement qu'elle demande sa justification. Elle se dit :

« Je ne donne que ce qui est à moi, c'est ma dot, c'est l'argent de ma toilette de noces ; qu'importe que ma ceinture de satin soit un peu moins longue, ou mon voile de mariée un peu moins beau, moi seule y perdrai, et personne, pas même David, ne songera à me demander pourquoi je ne suis pas plus richement mise. »

On pourrait lui répondre : « Sans doute, Jane, c'est argent est à vous, et David ne vous demandera pas compte de l'emploi de ses bienfaits ; vous avez le droit de semer votre dot en aumônes, mais non pas le droit de tromper celui qui l'amassa pour vous. »

Nul n'ayant pu lui dire cela, Jane s'affermir dans son mensonge et se fit si bien la leçon, que quand David rentra elle la lui débita presque sans rougir et d'une voix à peu près assurée.

David, en l'écoutant, se gratta l'oreille comme un homme qui entend mal, puis s'accoudant sur l'établi, il la pria de recommencer ; car elle avait parlé si vite, qu'il croyait s'être trompé. « Eh ! bien oui, reprit-elle, mais, cette fois, avec un léger tremblement dans la voix, je te dis qu'il est venu pour acquitter l'amende, et il est reparti presque aussitôt ; car il n'avait pas le temps de t'attendre ; mais il repassera, il l'a promis.

— Vraiment ? dit le jeune tailleur, ah ! je serais bien aise de le voir.

— Comme tu me dis cela, est-ce que tu es fâché qu'il soit plus honnête homme que tu ne le supposais ?

— Dieu m'en garde, répliqua David, maintenant surtout qu'il a de la probité en double !

— Je ne te comprends pas, mon ami, balbutia la jeune fille, qui ne se souvient pas que David l'ait jamais regardée d'une façon si étrange, tu es tout singulier aujourd'hui.

— Oh ! c'est qu'il y a aussi de singulières choses dans le monde !

— Et de quoi veux-tu parler ? demande-t-elle tout bas, et de plus en plus tremblante, car il lui semble que l'ouvrier lit la vérité dans ses yeux.

— H y a, ma chère Jane, continue-t-il, que nos pauvres n'ont plus qu'à se réjouir, puisque voilà les jureurs qui se mettent à payer deux fois maintenant.

— Mais tu ne m'avais pas dit qu'il fût venu ce matin ! Et en parlant, elle change de couleur et recule terrifiée vers la porte.

— Ce n'est pas ce matin, c'est tout à l'heure que je l'ai vu ; car cette pratique qu'on m'annonçait : c'était lui ! voilà les cinq shillings qu'il me devait, » dit-il en les tirant de sa poche.

Ceux de la jeune fille lui glissent de la main, et roulent sur les carreaux de l'échoppe : « Ah ! David, s'écrie-t-elle, je suis une malheureuse ! Voilà mon premier mensonge, et c'est à toi que j'ai pu mentir ! »

Il s'en faut de bien peu qu'elle ne tombe aux pieds de son ami ; mais le jeune tailleur la saisit dans ses bras au moment où les genoux fléchissants

de Jane semblent ne plus vouloir la porter, et il la presse si bien contre sa poitrine, que David ne peut plus savoir si c'est vraiment son propre cœur ou celui de la jeune fille qui bat avec tant de force.

Cette étreinte convulsive fait passer dans les veines de l'ouvrier un tel frémissement de joie, qu'il doute maintenant s'il serait plus heureux pour lui de ne pas la savoir coupable. Le mal qu'elle a fait est pour lui l'occasion d'un si grand bien, qu'à moins de pousser la sévérité jusqu'à l'ingratitude, il ne peut pas lui reprocher sa faute. C'est donc avec douceur qu'il lui demande : « Pourquoi donc as-tu menti ? »

— Parce que j'ai tant d'admiration pour le talent de ce pauvre jeune homme, qu'il m'était cruel de t'entendre me parler mal de lui ; je voulais réparer sa faute pour qu'il n'en fût plus question chez nous ; j'attribuais son inexactitude bien plus à l'impossibilité d'acquitter l'amende qu'à l'oubli de la dette, et tu le vois, mon ami, j'avais raison de croire cela, il ne nous oubliait pas, puisqu'il t'a envoyé chercher. Et puis elle continue vivement : Ainsi tu l'as vu !... eh bien ?... Mais à ces mots, Jane s'arrête, le secret de son amour déborde de son cœur, elle se fait violence pour ajouter d'un air à peine ému. Eh bien, il n'est donc plus si malheureux ?

— C'est ce qu'il te dira lui-même.

— Comment, il va donc venir ici ? reprend-elle en se dégageant des bras de David.

— Mieux que cela ; durant quelques jours il ne nous quittera pas ! »

Jane reste anéantie ; mais, prenant bientôt une noble résolution, elle mesure le danger et se décide à tout avouer à David.

« Mon ami, lui dit-elle avec fermeté, tu ne peux pas, en l'absence de maman Fraser, recevoir ici cet étranger ; songe donc, moi seule avec deux jeunes gens ! Que diraient les voisins ? »

— Rien, car il ne faut pas que nos voisins sachent qu'il est chez nous, lui répond David ; quoiqu'il n'y ait guère que de bonnes gens dans le quartier, il y a des bavards, et sans avoir l'intention de le dénoncer, ils pourraient le perdre avec un mot.

— Le dénoncer ! le perdre ! répète Jane, mais quel mystère y a-t-il dans tout ceci ?

— C'est vrai, reprend le jeune tailleur en se frappant le front comme quelqu'un qui retrouve un souvenir ; je ne t'ai pas dit son nom. »

Il se met alors à remuer les vieux papiers qui lui servent de patrons ou de mesures, et après quelques secondes de recherches, il présente à miss Pretty,

qui le regarde, effrayée, l'arrêt des juges de la cour criminelle.

« Mais c'est un jugement, cela ! dit-elle, sans avoir la force de jeter les yeux sur le papier que David vient de lui mettre sous les yeux.

— Et ce jugement, c'est le sien ! » réplique l'ouvrier.

Le nom du poète condamné pour meurtre est trop populaire, pour que Jane ait besoin qu'on lui en dise davantage ; abattue par le coup qui vient de la frapper, elle se laisse tomber sur une chaise et balbutie : « Ah ! mon Dieu ! Richard Savage ! c'était lui ! Ah mon Dieu ! mon Dieu !

— Voyons maintenant, demande David, faut-il que je lui ferme ma porte quand ceux qui le protègent ne peuvent plus le garder chez eux, car on vient d'apprendre que sa retraite est connue ? On m'a fait promettre de le recevoir seulement pendant trois ou quatre jours. Lorsqu'il vient à moi avec tant de confiance, je ne peux pas le renvoyer, ce serait un crime ; autant vaudrait dire à la police : Venez le prendre ! »

A de si bonnes raisons, Jane n'a rien à répondre, sinon : « Qu'il vienne. »

Richard Savage est venu. Des porteurs de chaise, payés par miss Oldfiels, l'ont mystérieusement déposé dans l'allée de la maison du jeune tailleur ; celui-ci l'a fait monter à la chambre que le poète va partager avec l'ouvrier, jusqu'au jour prochain de la représentation à *Owerbury*. Une fois le succès obtenu, Richard s'est engagé à aller se réfugier dans la maison de campagne de la tragédienne, tandis que celle-ci, aidée de ses amis, sollicitera de Georges II cette grâce pleine et entière que la majesté royale ne pourra refuser à la majesté du talent.

Après lui avoir dit : « Vous voici chez vous, lisez, écrivez ; car il y a là des livres, des plumes, de l'encre et du papier ; mais surtout ne vous ennuyez pas trop, » David est redescendu dans l'échoppe, afin de n'éveiller par aucun soupçon la curiosité du voisinage. Jusqu'à l'heure du dîner, Jane n'a pu se décider à rendre visite à leur nouveau pensionnaire. Mais le moment est venu où il lui a fallu pénétrer dans cette chambre, à laquelle elle ne peut plus penser sans une sorte d'effroi. Jane, en entrant, tressaille à la fois de terreur et de plaisir ; car dès les premiers mots que le condamné lui adresse, elle reconnaît ce son de voix qui fut si doux à son oreille, lorsqu'elle l'entendit pour la première fois. En vain, pour armer son cœur contre le sentiment qui la domine, elle essaye de loger une intention criminelle dans ce regard qui lui sourit ; Jane a beau se faire horreur du meurtre, et se dire :

« Puisqu'il est condamné, c'est donc qu'il est coupable ! »

Richard lui prend la main, elle frissonne ; il lui parle, elle tremble ; mais ce n'est pas du meurtrier qu'elle a peur. Il attribue cette émotion au souvenir de son crime, et essaye de rassurer la craintive.

« Je ne suis pas un méchant, miss Jane, lui dit-il ; je n'ai voulu que me défendre contre un assassin ; s'il vivait, c'est sur lui que pèserait avec justice la condamnation qui vient de m'atteindre injustement. »

Et voilà Jane convaincue de l'innocence de Richard, et voilà qu'une lumière douce comme le regard de la reconnaissance scintille dans ses yeux à travers deux larmes. C'est son adieu à l'amour de David.

Les trois ou quatre jours qui devaient précéder la représentation du poème dramatique de Richard se sont passés pour Jane aussi rapides que si le vent eût emporté les heures.

Pendant ces quatre jours, David a confectionné pour le poète un beau costume artistement taillé, bien solidement cousu, et auquel Jane a voulu mettre la main, quoique souvent elle ait déclaré au tailleur que jamais elle ne toucherait à ce drap bleu de Glasgow, qui déteint sur les doigts ; mais cette fois elle ne craint pas de se bleuir les doigts, c'est pour Richard qu'elle travaille !

Dans ses nouveaux habits, le poète a reconquis tous les avantages qui l'ont fait briller pendant les rares beaux jours que la fortune lui accorda. Jane le compare à David, et c'est alors qu'elle sent que la tête lui tourne et que son cœur va parler. Mais elle n'a plus rien à dire que Richard ne sache depuis longtemps ; aussi, quand il lui demande sa main à baiser, afin de la remercier de ce qu'elle veut bien lui dire : « Vous êtes beau ! » il est certain d'avance que la secrète pression qu'il va faire sentir à cette main qu'on lui abandonne en tremblant, ne restera pas sans réponse.

La femme de chambre de miss Oldfiels, qui est revenue tous les jours demander des nouvelles du poète, vient de nouveau ce jour-là ; mais c'est pour le conduire secrètement à la dernière répétition d'*Owerbury*. Richard va encore une fois se hasarder à traverser en plein jour les rues populeuses de Londres, mais des grilles de fer à sa fenêtre ne le retiendraient pas, tant il est avide de satisfaire sa soif de renommée, par cet avant-goût du succès.

Rien ne se peut comparer à l'angoisse que la jeune fille éprouve en le voyant partir, si ce n'est la joie qu'elle ressent lorsque, après trois heures d'attente, pendant lesquelles David a bien souvent aussi tremblé pour son illustre confrère en poésie, elle voit revenir Richard, pâle encore de bonheur.

« C'est pour demain ! dit-il, demain, mes amis, je saurai vraiment si je suis un grand poète ! »

Le lendemain, à l'heure où commence le spectacle au théâtre de Covent-Garden l'échoppe du tailleur de FleetStre et'était fermée comme si c'eût, été jour de fête.

CHAPITRE III. — L'épilogue.

La célèbre comédienne et son directeur, le bonhomme Cibbers, ont si bien gardé le secret de Richard, qu'encore, au moment où l'on va lever le rideau pour la représentation *d'Owerbury*, vingt noms d'auteurs jetés à la curiosité du public par la malice des uns, recueillis par la crédulité des autres, volent, se croisent, parcourent la salle et divisent en camps ennemis les nombreux spectateurs, selon les sympathies littéraires ou les rancunes personnelles que ces noms réveillent en eux. Ceux-ci veulent que la pièce que l'on va représenter soit l'œuvre d'un auteur que la critique a assez souvent maltraité pour qu'il essaye, par l'incognito, de dérouter la malveillance ; d'autres, qui se disent bien instruits des secrets de la comédie, font honneur de l'ouvrage à Sa Grâce, le ministre favori de Georges II ; il en est même qui, se prétendant mieux informés, vont jusqu'à l'attribuer à plus haut et plus puissant personnage que le premier ministre lui-même. Quoi qu'il en soit de tant d'opinions et de ouï-dire à propos de l'auteur, jamais le vaste édifice construit par Inigo Jones n'a été si complètement, ni mieux meublé de femmes en riches toilettes et d'hommes considérables par leurs titres, leur fortune ou leurs talents. Tout ce que l'aristocratie, la banque, les arts, le monde élégant a de fameux s'est donné rendez-vous à Covent-Garden. Dans chacune des loges on voit se balancer et scintiller sous les feux du lustre, autant de bouquets de perles, d'opales et de diamants qu'il y a de têtes de femmes qui s'inclinent pour répondre aux saluts qu'on leur adresse de tous les points de la salle.

Le parterre semble onduler et bruire ainsi que des vagues qui se précipitent en tourbillonnant dans un gouffre. On se pousse, on s'écrase, on s'étouffe ; les amphithéâtres, comblés à faire éclater les parois, déversent leur trop-plein dans d'étroits corridors, et c'est à grand'peine que les valets parviennent, au dehors, avec l'aide des coudes et des poings, à frayer un passage dans la foule aux nobles spectateurs qui descendent d'équipage

devant la porte d'entrée du théâtre où, de minute en minute, l'affluence grossit encore.

Parmi ces trois mille personnes, attirées encore plus par le besoin de se montrer que par le désir de voir, l'intérêt, pour un grand nombre, a été excité par le nom de l'actrice en faveur, quelques-unes, aussi, sont venues pour la pièce ; mais pour celui à qui le cœur manque maintenant et que la confiance abandonne, pour celui qui se tient là, derrière cette toile, seul rempart qui protège encore son œuvre contre ses juges redoutés, pour celui-là seulement en est-il venu beaucoup ?

Quand le malheureux auteur, avec ses sueurs froides qui lui glacent le sang, avec ses élancements au cerveau qui menacent de le rendre fou, écarte d'une main tremblante le coin du rideau encore baissé, il a beau faire passer tout son cœur dans ses yeux, afin de surprendre, parmi la foule d'indifférents qui remplissent la salle, quelque visage ému comme le sien par la crainte et par l'espoir ; il a beau demander à sa vue une de ces figures amies qui encouragent à souffrir parce qu'elles, aussi, ont un air d'inquiétude et de souffrance ; c'est en vain qu'il cherche avec anxiété un regard dans lequel il puisse lire : « C'est pour toi seul que je suis là. » Il ne le rencontre nulle part. De quelque côté que l'auteur d'Owerbury tourne les yeux, il n'aperçoit que des élégants occupés à muguer auprès des femmes ; des femmes qui essayent de se placer dans un meilleur jour pour mieux faire ressortir l'éclat de leur parure ; et, enfin, dans le fond de quelque loge, l'impitoyable critique, seul calme, seul patient au milieu du tumulte et de l'impatience générale ; mais calme et patient comme le bourreau, quand, venu trop tôt pour l'exécution, il se croise les bras, et se décide à penser à sa femme ou à sa fille jusqu'à l'heure où l'on doit lui livrer la victime ; car il ne craint pas d'attendre, lui, il sait bien qu'elle ne pourra pas lui échapper.

Cependant le poète n'est pas seul à se torturer l'esprit du résultat heureux ou funeste de cette épreuve qui est devenue littéralement pour lui une question de vie ou de mort. Si ses regards pouvaient atteindre au dernier amphithéâtre et pénétrer jusqu'au coin le plus obscur de ce gouffre où s'entassent d'ordinaire les valets et les apprentis de la ville ; mais qui, ce jour-là, a été envahi par un public d'un ordre plus élevé, sans doute Richard retrouverait un peu plus de calme et de confiance ; car il reposerait sa vue sur deux bonnes gens ; un honnête garçon et une jolie fille : Jane et David, dont l'anxiété est grande aussi. Ils prient en ce moment avec la même ferveur pour le succès de la pièce, qu'ils prièrent au temple, un jour, pour le

rétablissement du vieux tailleur qui s'était fait leur père. Seulement le jeune ouvrier interrompt de temps en temps ses charitables vœux pour se plaindre, mais à voix basse, d'être si incommodément assis pour juger l'œuvre d'un ami. Jane, qui ne veut pas juger la pièce, mais jouir du triomphe de Richard, s'étonne que David puisse avoir le courage de murmurer quand il y en a tant d'autres qui, de la porte de l'amphithéâtre, convoitent, avec un œil d'envie, la place qu'ils ont le bonheur d'occuper. Déjà tout émue du plaisir qui l'attend, Jane, seule peut-être, respire librement quand tout le monde étouffe autour d'elle ; c'est que la joie dilate aussi bien que l'air, et jamais elle ne s'est trouvée tout à la fois ni si peu à l'aise ni si heureuse au spectacle.

Le signal est donné, la pièce va commencer. Un murmure prolongé gronde en roulant du parterre au cintre ; il bourdonne comme lorsqu'un essaim d'abeilles sort furieux de la ruche ; puis il s'assourdit peu à peu, s'éteint insensiblement et le silence s'établit enfin dans toute la salle. Les trois coups frappés ont fait trois fois tressaillir trois cœurs. Richard, debout dans la première coulisse, s'est appuyé contre le décor en balbutiant avec un faux courage : « L'homme peut tout ce qu'il veut, et je veux être fort ! » David a dit d'un air presque triomphant : « Nous allons voir ! » Et Jane, posant tout aussitôt sa tête sur l'épaule de son ami, sa main dans la main de David, n'a pu ni rien se dire ni rien penser ; elle n'a plus que la force de sentir.

Ainsi que l'expérience de Cibbers en avait jugé d'avance, ainsi que le goût pur et sévère de miss Oldfields avait pu le lui faire pressentir l'effet de la pièce est immense. Dès le premier acte, le public, saisi par la nouveauté du sujet, par l'élégance et la force de la poésie, a plusieurs fois manifesté hautement sa satisfaction.

« Mais laisse donc ma main, dit à son heureuse compagne David, emporté par l'entraînement général, tu vois bien que je ne peux pas applaudir.

— Non, répond-elle, c'est assez, pour lui, des battements de nos cœurs. Moi, j'ai besoin de communiquer tout ce que j'éprouve, ne fût-ce que par une pression de main ; tu ne sais pas, mon ami, tout le bien que tu me fais quand je sens que tes émotions répondent aux miennes. »

Cette position est trop douce pour que l'amoureux David ne cède pas au désir de Jane ; il se contente de crier bravo aux bons endroits. Jane ne crie pas ; ce n'est pas la pièce qu'elle entend ; ce sont les bruits de la salle

qu'elle recueille, c'est du bonheur de Richard qu'elle jouit. Elle s'est si complètement abandonnée à ce qui se passe en elle, que quelqu'un, la voyant ainsi : la tête penchée et le corps sans mouvement, a dit à ses voisins :

« Regardez donc cette jeune fille qui dort sur l'épaule de son frère. »

Jane, au bruit de cette voix, qui n'est plus celle de l'acteur, s'est subitement redressée, et offrant à la vue de l'interrupteur son visage pâle et trempé de larmes, elle lui répond :

« Est-ce qu'on peut dormir à cela ? vous voyez bien que j'écoute, puisque je pleure ! »

Sur le théâtre il y a aussi un homme si pâle qu'on le prendrait pour une statue de marbre, si le frémissement convulsif de la fièvre pouvait agiter une statue, si le marbre avait le don des larmes. Cet homme, c'est Richard, qui s'est vu grandir d'acte en acte ; il se trouve atteindre à une telle hauteur, quand les derniers applaudissements accueillent les derniers vers de sa tragédie, qu'il croit que son front va frapper la voûte du ciel ; il voit les nuages glisser sous ses pieds, il sent l'immensité de l'air passer dans son cerveau.

S'il était en état d'entendre et de suivre un conseil, Richard ne risquerait pas cet épilogue qui, lui dit-on de toute part, n'ajoutera rien ni au succès de la pièce, ni à la célébrité du poète ; mais, emporté par l'exaltation qui le ravit à la terre et le pousse vers son avenir de gloire, il ne peut se résigner à perdre un mot de son chef-d'œuvre ; il veut que tout lui compte dans la postérité ; et d'ailleurs, un projet plus hardi, une pensée étrange, mais grande à force d'être follement audacieuse, lui vient à l'esprit au moment même où chacun l'entoure et le supplie de ne pas compromettre son succès par cet épilogue, qui n'est, à vrai dire, qu'un hors-d'œuvre. Richard n'écoute ni la voix de la raison, ni les prières de l'amitié ; le public l'entendra cet épilogue ; bien plus, il le dira lui-même ; car ce n'est plus assez pour lui de se savoir admiré, il faut qu'il se venge, tête à tête, de cette société qui l'a repoussé si longtemps ; il faut que la voix du peuple casse l'arrêt des juges ; il faut enfin que ce soit à lui, bien à lui, Richard Savage, et non plus à ses interprètes, que ces trois mille spectateurs disent en face :

« Votre œuvre est belle, et vous êtes un grand homme ! »

Cédant au délire qui l'entraîne, Richard, son manuscrit il la main, échappe à ceux qui veulent le retenir, et il s'élance sur le théâtre. Après les

premiers pas, il s'arrête et contemple d'un air assuré toutes ces têtes qui le regardent avec surprise ; une voix partie de la galerie, s'écrie :

« C'est Richard Savage !

— Oui, messieurs, Richard Savage, l'auteur *d'Owerbury*, reprend-il avec force, et c'est lui-même qui vient vous lire son épilogue. »

Puis se tournant vers une loge qu'il désigne du doigt, il ajoute :

« Si toutefois vous me le permettez, ma mère ! »

Sur le théâtre et dans la salle, la téméraire résolution du poète a frappé d'une telle stupeur les comédiens et le public, qu'on n'entend plus rien que le cri de deux femmes qui viennent de succomber à une émotion trop violente. Là-haut, c'est Jane, que David emporte évanouie hors de l'amphithéâtre ; plus bas, dans la loge que le bras tendu de Richard montre encore aux spectateurs, c'est la comtesse de Macclesfield qui se couvre le visage de son voile, et recule frémissante.

La comtesse s'est trouvée là, non pas par hasard, mais bien par l'effet naturel du plan de conduite qu'elle a résolu de suivre depuis la condamnation de Richard. Voulant persuader ceux qui tout haut l'accusent d'infanticide que ce n'est pas pour venger un amant qu'elle a excité la sévérité des juges contre le meurtrier qui ose se dire son fils, elle s'est décidée à reparaître dans le monde et à ne manquer aucune occasion de plaisir. Lady Macclesfield a supposé que ce calcul finirait par l'innocenter dans l'opinion publique ; aussi la retrouve-t-on partout où il y a une fête : soit à la cour, soit à l'église, soit au théâtre. Elle n'a donc pas cru pouvoir se dispenser d'assister à la représentation d'Owerbury, et pour montrer un esprit entièrement dégagé de la préoccupation de remords, lady Macclesfield a suivi la pièce avec un intérêt affecté et mêlé ses marques d'approbation aux bravos de la foule. Elle se doutait peu qu'en applaudissant ainsi, elle aidait au triomphe de l'homme qu'elle haïssait le plus.

A peine eut-on reconnu la comtesse, qu'on jugea, à la fermeté du regard que Richard Savage attachait sur elle, qu'il devait y avoir mieux qu'une folle obstination de la part de ce fils qui bravait la mort pour venir, lui, le condamné, saluer du nom de mère celle qui s'était déclarée si obstinément son ennemie. Aussitôt le tumulte le plus assourdissant ébranla le parquet de la salle ; le roi lui-même laissa voir que la conduite de la comtesse était aussi sévèrement blâmée à Saint-James que dans la ville et les faubourgs de Londres. Quelques spectateurs essayèrent de prendre le poète à partie pour

l'empêcher de réciter son épilogue ; mais l'immense majorité ayant crié : « Commencez, Richard, commencez ! » Il se tourna respectueusement vers le roi, et il vit au mouvement des lèvres de Georges II, que celui-ci l'encourageait aussi à parler.

Cependant peu à peu, la comtesse avait repris ses sens ; elle voulut sortir, mais la foule qui obstruait le corridor et assiégeait la porte de sa loge formait au dehors une masse si-compacte, que lady Macclesfield désespéra de pouvoir trouver passage. Après un mouvement pour quitter sa place, elle retomba sur son siège, honteuse de cet effort inutile, mais conservant assez bien le sentiment de sa dignité pour répondre par un regard foudroyant au tonnerre de bravos ironiques dont on la salua quand elle reparut sur le devant de sa loge.

Richard, sur le devant de la scène, dans l'attitude de la réflexion, et gardant l'immobilité de la patience, son manuscrit dans une main, le menton appuyé dans l'autre, attendait pour entreprendre la tâche inouïe qu'il venait de s'imposer, que le silence se rétablît. Il y avait en lui quelque chose de si menaçant, que les amies de la comtesse conjurèrent celle-ci de se retirer au moins dans le fond de sa loge ; mais, comprenant que sa justification dépendait de son attitude devant le meurtrier qui ne s'était fait acteur que pour la mieux braver en face, elle résista aux instances de ses amies et recueillit toutes les forces de son orgueil pour subir victorieusement cette dernière épreuve. Alors, comme s'il y avait eu d'avance défi accepté de part et d'autre, le fils regardant sa mère, la mère renvoyant à son fils coup d'œil pour coup d'œil, ils commencèrent cette lutte indicible où des deux côtés il y avait au moins autant de colère que de courage.

Ce spectacle étrange fut vraiment la grande action dramatique de la soirée. Les cinq actes précédents, malgré les beautés dont ils fourmillaient, ne pouvaient plus être considérés maintenant que comme un pâle et léger avant propos.

Silence partout ! Richard prit la parole. D'abord il eut le geste incertain, son corps chancelait, sa voix était tremblante. Ses regards, un moment troublés, déchiffrèrent avec peine les premières lignes de son manuscrit. Un spectateur ayant crié : « Plus haut ! — Et vous, plus bas ! » répondit-il aussitôt en le toisant du regard. Dès ce moment le poète retrouva toute son assurance ; il jeta loin de lui ce rôle écrit, car il montrait trop l'acteur, et se grandissant tout à coup à la hauteur de son personnage, qui n'était autre que

lui-même, il marcha d'un pas si ferme, il pleura des larmes si vraies, ses accents, ses gestes, furent si bien en harmonie avec les cruelles angoisses qu'il avait à retracer, avec l'indignation qui le possédait, qu'en s'abandonnant à sa mémoire, il semblait s'élever jusqu'à l'inspiration.

Tout l'épilogue passa sans une larme, sans un bravo, on eût dit, tant chacun retenait religieusement et son moindre mouvement, et son plus léger souffle, qu'il n'y avait de vivants dans cette salle que les deux acteurs de la scène improvisée. Cet épilogue, qui racontait la vie tout entière de Richard, il le jeta vers par vers, et d'une voix fortement accentuée, au visage de sa marâtre ; mais les traits de celle-ci n'en parurent pas altérés ; ses paupières ne s'abaissèrent pas une seule fois, et le sourire du dédain resta fixement posé sur ses lèvres, comme si, de tout cela, rien ne pouvait ni l'atteindre, ni lui causer la plus faible émotion.

Richard, arrivé au terme de sa tâche, ne dit pas : a J'ai fini, » mais il tomba d'épuisement sur le théâtre, n'entendant plus rien, pas même le cri de la foule qui le proclamait grand poète, et ne sentant pas, non plus, les couronnes qui pleuraient sur lui et jonchaient la scène. Ici la comtesse se leva fièrement, elle affronta de son coup d'œil superbe les trois mille têtes qui s'étaient tournées vers elle quand elle avait, pour la seconde fois, quitté son fauteuil, et, à son tour, désignant du doigt Richard, abattu sous le double poids de ses infortunes et de sa gloire, lady Macclesfield déshonora l'œuvre du poète par ces quatre mots :

« Il en a menti ! »

Soutenue encore par ce dernier effort de courage, la comtesse sortit enfin de sa loge, et puis elle traversa d'un pas ferme les groupes nombreux qui s'ouvraient devant elle.

Le lendemain l'ouvreuse de la loge ramassa, aux pieds du fauteuil de la comtesse, les brins épars d'un mouchoir brodé aux armes de Macclesfield.

CHAPITRE IV. — Un événement prévu.

Lorsque Jane eut repris connaissance et qu'elle voulut rentrer avec David dans l'amphithéâtre, le passage s'était si bien refermé derrière eux qu'il leur fut impossible de pénétrer jusqu'à leurs places. De la porte où ils se tenaient debout, les bruits de la scène n'arrivaient pas ; ils n'entendirent que les derniers applaudissements de la salle, c'était là tout ce que Jane demandait.

« Partons, dit David, c'est décidément un grand succès, il nous racontera le reste ce soir ; car il a promis de venir souper avec nous. »

En arrivant près de l'échoppe de Fleet-Street, Jane et David trouvèrent à la porte quelqu'un qui les attendait : c'était la bonne maman Fraser. Une lettre du jeune tailleur, dans laquelle il lui apprenait qu'enfin Jane et lui s'étaient promis le mariage, l'avait fait revenir à Londres plus tôt qu'ils ne l'espéraient. La pauvre femme était dans une grande inquiétude, elle ne pouvait comprendre que la boutique fût fermée un jour qui n'était pas jour de fête dans l'almanach. En peu de mots les jeunes gens la mirent au courant de ce qui s'était passé pendant son absence ; ils lui parlèrent surtout du nouvel ami installé dans la maison depuis quatre jours, et du triomphe qu'il venait d'obtenir au théâtre. Pendant le récit de Jane et de David, maman Fraser, pensant à la lettre qui avait hâté son retour, les regardait et se disait en les aidant à mettre le couvert :

« Il y a encore sur terre assez d'amour pour faire un joli ménage. »

Cependant le souper était prêt, Richard n'arrivait pas, et Jane commençait à montrer une vive impatience.

« Ne faut-il pas qu'on aille le chercher, ton monsieur l'auteur ? dit mistress Charlotte, il sait le chemin de la maison, et d'ailleurs je ne suis pas fâchée d'être en famille, rien qu'avec vous d'abord, pour parler de ce mariage que vous avez si bien arrangé sans moi. »

A ces mots, Jane sentit s'évanouir sa gaieté ; elle demeura pensive et ne répondit plus aux interpellations de la maman Fraser.

« Qu'as-tu donc, ma fille ? lui demanda celle-ci, te voilà muette, toi qui avais tant de langue tout à l'heure, que tu m'étourdissais avec ton diable de spectacle.

— C'était si beau ! reprit-elle.

— Oui, mais notre mariage, c'est beau aussi, riposta l'ouvrier.

— Alors, occupons-nous en, continua Charlotte.

— Pas aujourd'hui, maman, je vous en prie ! s'écria Jane avec une imprudente vivacité ; nous aurons le temps d'en parler demain, un autre jour, oh ! mais pas ce soir !

— Hein ! fit David en pâlisant.

— C'est singulier ! » observa la tailleuse. Jane rougit et baissa les yeux.

David qui avait froncé les sourcils, réfléchit un moment, ensuite il s'écria, comme frappé d'une lumière soudaine :

« Ah mon Dieu ! si c'était vrai, pourtant ! voilà la première fois que cette idée me vient.... Mais non, cela ne se peut pas. »

Mistress Fraser le regardait sans rien comprendre à son agitation ; elle comprit encore bien moins quand elle vit David aller chercher Jane qui s'était réfugiée dans un coin de la chambre et qui feignait de s'occuper pour dissimuler son trouble. Il amena la jeune fille devant leur mère d'adoption et, d'une voix brisée par l'émotion, il lui dit :

« Vois-tu, Jane, tout cela ressemble trop à un détour, pour que je puisse m'en arranger ; il faut que tu nous parles la main sur le cœur, comme une honnête fille que tu es ; là, dis-moi bien, est-ce donc lui que tu.... »

Il n'eut pas la force d'achever la question ; mais le regard qu'il prolongea sur Jane exprimait trop bien sa pensée, pour qu'elle pût s'y tromper. La jeune fille joignit les mains, les posa sur sa poitrine, leva les yeux au ciel, voulut parler ; mais ne le pouvant pas, elle se jeta au cou de mistress Fraser, en pleurant.

« Elle aime l'autre ! s'écria l'ouvrier, elle aime l'autre ! Et il doit revenir ! qu'il vienne ! mais qu'il vienne donc ! »

Dans son premier mouvement de colère, David courut à la table où le couvert du poète était mis, il brisa l'assiette de Richard sur le carreau de l'échoppe, repoussa la chaise que Jane avait placée pour lui, et dit :

« Ce n'est plus mon hôte ; je ne le connais plus, je-ne veux plus le recevoir ! »

Quelques coups frappés brusquement à la porte de la rue, changèrent en effroi la douleur de Jane, elle releva sa tête qu'elle tenait penchée sur le sein de mistress Fraser, comme pour chercher un abri contre la fureur de David.

« C'est lui, dit-elle, ah ! David, je t'en prie, calme-toi ; dis-lui, si tu le veux, qu'il ne peut pas revenir ici, mais, calme-toi ; car il ne m'aime pas lui ; du moins il ne me l'a jamais dit.

— Et c'est bien vrai cela ? demanda-t-il.

— Aussi vrai que tu es le maître de le chasser d'ici.

— Alors, c'est bien, il s'est conduit en galant homme ! » répondit plus froidement le jeune tailleur, et il alla ouvrir.

Ce n'était pas le poète.

« Je viens pour vous apprendre, dit un garçon de peine de Covent-Garden, que M. Richard Savage a été arrêté en sortant du théâtre, il vous prie de demander une permission pour aller le voir demain à la prison de Newgate. »

Jane poussa un cri de désespoir, David jeta sur elle un sombre regard :

« Mais toi, lui dit-il en s'accoudant sur l'établi, comme pour la regarder jusque dans l'âme, tu ne m'as pas tout dit, et je veux tout savoir pourtant ; voyons, l'aimes-tu ? parle !...

— Eh ! bien, oui, reprit la jeune fille, soit qu'elle eût peur d'un mensonge, soit que la conscience du nouveau malheur qui frappait Richard, rehaussât à ses yeux l'amour qu'elle avait pour lui ; eh bien, oui, que Dieu me pardonne et toi aussi, David.... je l'aime !

— A la bonne heure, murmura-t-il, avec une douleur concentrée, on sait au moins à quoi s'en tenir. »

Et puis se tournant vers le garçon de théâtre, il ajouta doucement :

« J'irai demain. »

Le lendemain, quand les premières lueurs du jour, transperçant l'épais rideau de serge qui voilait la fenêtre de Jane, vinrent se jouer sur le blanc traversin où d'ordinaire l'aube matinale surprenait la jeune fille encore sous le charme de ses rêves, fête du jour passé qui se continuait dans le sommeil ; le lendemain, Jane n'eut point à subir la transition souvent trop brusque des ombres du sommeil à l'éclat du grand jour ; ses yeux fatigués, mais non pas épuisés de larmes, ne s'étaient pas fermés un seul instant durant cette longue nuit dont elle avait compté toutes les heures. Telle elle s'était posée sur une chaise en rentrant le soir chez elle, telle mistress Fraser la trouva le matin du jour suivant lorsque, cédant à son inquiétude maternelle, elle entr'ouvrit doucement la porte de Jane. A l'aspect de la mère qui fumait encore dans le chandelier de fer ; à la vue de ce lit bien bordé, et dont la couverture ne faisait pas un pli, la bonne femme devina la longue veillée de sa fille adoptive.

« C'est comme l'autre ! murmura la veuve du tailleur d'un ton chagrin ; ainsi, personne n'a dormi dans la maison ! Cruelle enfant, poursuivit-elle en entrant, et pendant qu'elle refermait la porte, tu veux donc te rendre malade ?

— Je veux qu'on me permette de l'aimer, maman !

— Oui, et cela te mènera loin ! Sotte que tu es ! où trouveras-tu un cœur qui vaille celui de David ? Est-ce que ton beau faiseur de tragédies pourra jamais avoir envers sa femme, les soins, la tendresse, le désintéressement de celui dont tu fais fi ?

— Je ne compare pas, maman, j'aime, voilà tout !

— Comme elle est faite, la malheureuse ! dit mistress Fraser en essuyant les yeux de Jane, encore rouges des pleurs versés depuis la veille, c'est absolument comme lui ce matin ; car il a pleuré aussi, mon David, et à cause de je ne sais quel va-nu-pieds, qui s'est faufilé ici, en mon absence, comme un vaurien qu'il est !

— Ne dites pas cela, maman Fraser ! ne l'insultez pas devant moi, je vous le demande à genoux, il est si à plaindre, maintenant !

— Eh bien non ! eh bien non ! dit vivement sa mère adoptive, on n'en dira rien de ce malheureux ; d'ailleurs, ce n'est pas pour te parler de lui, que je suis montée ici ; mais de moi, mon enfant, de moi qui suis bien quelque chose dans la famille, à ce que je crois, du moins ?

— Oh ! sans doute, vous êtes notre bonne, notre excellente mère !

— Voyons, sois calme, assieds-toi là, et causons un peu, » interrompit la maman Fraser.

Quand Jane fut assise, elle lui prit la main, et continua avec douceur :

« Hier, ma fille, je n'ai pas cru devoir t'adresser un seul reproche ; d'abord parce que je ne comprenais pas bien, et puis tu n'étais guère en état de m'entendre ; mais aujourd'hui, c'est différent : tu es plus calme, et comme je me suis fait expliquer ce qui en retourne par David, je crois que tu céderas à mes conseils ; car enfin, poursuivit-elle, avec chaleur, il ne doit pas être dit que le plus honnête homme de la terre aura été planté là pour une espèce d'intrigant, de misérable

— Maman dit Jane en retirant sa main, vous m'aviez promis de ne me parler que de vous !

— C'est vrai, ma chère petite, j'ai tort, j'en conviens ; revenons au motif de ma visite. J'ai deux enfants, Jane : toi et David ; deux enfants que j'aime si également, que c'est au point de ne savoir lequel est le plus cher à mon cœur, quoique mon intérêt me nomme souvent celui de vous deux qui m'est le plus utile. Privée de toi, ma fille, la vie me serait bien amère ; mais sans David, vois-tu, je ne pourrais exister autrement que de la charité des autres ! C'est son travail qui nous soutient, puisque mon défunt n'a rien laissé après lui que des dettes ; ainsi nous devons tout à David, oui, tout ! mon enfant, tout ! jusqu'aux robes que nous portons, jusqu'aux aumônes que nous pouvons faire !

— Je le sais, maman Fraser, répondit la jeune fille, aussi quoi qu'il arrive, ma reconnaissance ne lui manquera jamais.

— C'était autre chose qu'il te demandait, Jane, pour prix de tout ce qu'il a fait pour nous, depuis qu'il est le maître ici.

— Mais, mon Dieu ! est-ce donc ma faute, dit Jane en pleurant, si le souvenir de ses bienfaits a parlé moins haut que la voix qui me disait : C'est l'autre qu'il faut aimer ! » Oh ! oui, David est bon, généreux ; c'est un précieux ami, c'est le meilleur des frères ; mais l'autre ! ah ! maman, l'autre ! je ne peux pas vous expliquer la puissance qu'il exerce sur moi ; pour la comprendre, il faut être moi !

— C'est-à-dire une folle abandonnée du bon Dieu ; car il n'y a que celle-là qui puisse préférer à la crème des hommes, un coupable qui vient de subir un jugement, et qu'aujourd'hui pour demain, on va déporter ou pendre, ni plus ni moins qu'un scélérat !

— Mistress, répliqua Jane avec fermeté, Richard Savage est innocent, il le prouvera ; mais si on ne veut pas l'entendre, si ses ennemis obtiennent un nouveau jugement contre lui, enfin s'il est condamné à la déportation, mon parti est pris : je le suivrai aussi loin que je le pourrai, partout où l'on voudra le conduire.

— Que ne dis-tu aussi que s'il meurt tu te tueras..., mauvaise enfant. Avoir de ces idées-là et me les dire à moi, ta mère. Va ! le ciel te punira.

— Le ciel et vous, maman, vous me pardonnerez ; car il n'y a pas de crime à mourir de chagrin.

— Mais si ton ingratitude tue aussi David ? riposte la vieille mère ; car d'où vient que son cœur serait moins sensible que le tien ? Voyons, dis-moi, que deviendrons nous si, pour couronner ce beau chef-d'œuvre, le seul être sur lequel nous puissions compter ici-bas finit par succomber à la peine ? Où seront nos ressources, quand nous aurons eu la douleur de le perdre ? Tu n'as pas songé à tout cela, Jane ; tu as oublié tout le monde excepté toi. Et pourtant, moi qui te parle, moi qui me faisais une si douce idée de ma vieillesse passée ici, auprès de mes deux enfants, bien unis, bien heureux ! je n'aurai plus qu'à fermer l'échoppe et à aller frapper à la porte de la maison de refuge, où l'on voudra peut-être bien me recevoir avec les filles repentantes et les femmes abandonnées. Voilà, voilà, ce que tu auras fait ! »

La jeune fille qui depuis quelque temps restait les yeux baissés, écoutant les plaintes de mistress Fraser, se leva et dit à la bonne femme :

« Descendons ! »

Elle marcha d'un pas ferme et pressé, comme quelqu'un qui, ayant pris une résolution violente, a besoin d'aller vite de peur que son courage ne

faiblisse en chemin. Jane entra dans l'échoppe, alla droit à l'établi et s'adressa à David, qui venait de tressaillir en la voyant s'approcher de lui.

« Mon ami, dit-elle d'une voix émue, mais que soutenait une bonne inspiration, il m'eût été facile, sans doute, de te tromper plus longtemps : je ne l'ai pas voulu ; j'ai préféré le mouvement de franchise qui devait t'irriter contre-moi, au crime que j'aurais cru commettre en ne te dévoilant pas mon cœur.

— Vous avez bien fait Jane, répond-il sans relever la tête, seulement votre aveu est venu un peu tard, ou peut-être était-ce à moi de deviner plus tôt !

— Non, ne te reproche rien, David, et écoute-moi, mon ami ; maman Fraser ne m'a pas trompée ; je vois bien tout le mal que je t'ai fait, aussi plutôt souffrir toute ma vie que d'être plus longtemps ingrate envers toi ; c'est en tes mains que je remets mon sort, David ; tout ce que tu ordonneras je le ferai ; tu m'entends bien, n'est-ce-pas ! tout ce que tu ordonneras ! Si ma présence ici est par trop pénible pour toi, à présent que j'ai détruit tous tes projets de bonheur ; dis-moi de m'en aller, je m'en irai ; et sois sans crainte sur mon sort, grâce à toi je sais travailler : je travaillerai, David ! Si tu crois être plus heureux en m'épousant.... eh ! bien, voici ma main, je te la donne, tu peux en disposer, je t'appartiens, et jamais, non jamais, je te le jure, ma bouche ne s'ouvrira pour te reprocher d'avoir voulu de moi plus que je ne pouvais te donner ; c'est-à-dire la tendresse d'une sœur ! Parle, commande, renvoie-moi ou dis-moi de rester, accepte ou repousse ma main ; je te livre mon avenir, je m'abandonne à ton amour, je me confie à ta générosité ; mais dis, que veux-tu pour ne plus être malheureux et pour que maman Fraser cesse de m'accuser de vouloir te faire mourir de chagrin ? »

D'abord David l'avait écoutée avec surprise et défiance, et puis, peu à peu, il s'était laissé aller à l'attendrissement ; enfin, lorsque la jeune fille, obéissant à l'émotion qui la dominait, se précipita sur les mains de l'ouvrier tailleur, qu'elle couvrait de baisers et de larmes en répétant :

« Dis, que veux-tu ?

— Je voudrais te voir heureuse, ma sœur ! » lui répondit David.

L'honnête garçon serra cordialement la main de Jane, il descendit de son établi, passa son habit des dimanches et prit son chapeau comme s'il se disposait à sortir.

« Eh ! mon Dieu ! où vas-tu si matin ? lui demanda mistress Fraser avec surprise.

— Voir le prisonnier de Newgate, » dit-il en souriant à Jane autant qu'il pouvait sourire ; et il partit.

Ce n'était pas seulement un beau mouvement de générosité qui lui avait fait quitter si promptement la maison, afin de se montrer fidèle à sa parole, d'ailleurs engagée dès la veille : après ce qu'il venait d'entendre, David avait besoin du grand air pour respirer plus à l'aise ; il avait besoin aussi de se sentir bien seul, pour réfléchir sur sa conduite à venir avec Jane. Quant à s'arranger du bonheur égoïste que son amie lui avait proposé, il n'y pouvait pas consentir. Son cœur savait trop bien compter pour ne pas voir qu'il y avait perte des deux parts dans ce faux calcul d'un mariage où l'une ne pouvait apporter qu'une triste résignation en échange de beaucoup d'amour. L'air ayant rafraîchi ses idées, comme déjà le chagrin pendant son isolement de la nuit passée avait calmé son esprit et son cœur, il se dit :

« Non, Jane ne peut plus être ma femme ; mais rien ne m'empêche d'être toujours son frère. »

Fort de ce parti pris, et éprouvant même une sorte de satisfaction intérieure, il se rendit au bureau de police pour obtenir le *laissez-passer* qui devait lui faire ouvrir la prison de Richard. Quand il eut rempli les formalités exigées par la justice, qui ne donne accès que sur bons répondants auprès de ceux qu'elle tient sous les verrous, David fut introduit dans le cachot du poète. Avant de franchir le seuil, il arrangea dans son esprit une suite de paroles consolantes comme il fallait en dire à ce malheureux sans doute abattu sous le coup de sa nouvelle infortune.

« Je vous attendais, lui dit Richard avec le sourire sur les lèvres, et tendant la main à son visiteur ; soyez le bienvenu, ajouta-t-il d'un ton presque gai. Et, s'apercevant que l'ouvrier promenait un regard pénible sur l'ameublement de sa triste demeure, Richard continua plus gaiement encore : Vous m'excuserez si je ne vous reçois pas plus honorablement ; mais, fussiez-vous le roi Georges II, il ne me serait pas possible, pour le moment, de vous offrir un meilleur siège dans un salon mieux orné. »

David resta muet, frappé de l'étrange contraste qu'il remarquait entre ces murs humides et noirs, ces verrous massifs, et l'air insouciant de celui qui habitait cette étroite cellule à fenêtre grillée.

« Vous le voyez, poursuivit le poète en lui montrant son grabat, et les solides barreaux de fer scellés dans une espèce de meurtrière où le vent et le froid passaient avec le jour : hier triomphateur, aujourd'hui captif ; je suis tombé d'un trône dans un abîme. Mais qu'importe ! j'ai régné sur la foule

pendant deux heures : aussi ma nuit a été bonne, car le bruit de mon succès a retenti jusque dans mes rêves !

— Tant mieux ! dit tristement David en s'asseyant sur la couchette vermoulue qui supportait une mince pailleasse ; tant mieux ! Le sommeil est une excellente chose quand on a du chagrin.

— Moi, du chagrin ! répliqua Richard, le visage rayonnant d'une singulière joie, et pourquoi donc en aurais-je ? Jamais position ne fut plus belle que la mienne : j'ai tout à la fois, la persécution et la gloire ! Quel nom dans Londres est plus populaire que le mien aujourd'hui ? Qui plaint-on ? Qui admire-t-on ? Moi, Richard Savage, moi, l'auteur tragique, moi, le prisonnier ! Mon triomphe est grand, mon malheur le rehausse encore. Il ne manquait plus à ma célébrité que le titre de victime : la palme après la couronne. Maintenant Richard Savage est immortel !

— Sans doute reprit David, et je suis d'autant plus enchanté de l'entendre dire par vous-même, que c'est justement là tout ce que j'avais trouvé de mieux à vous tourner en manière de consolation.

— Des consolations ! Et à quel propos, mon cher David ? je n'ai nul chagrin et je ne cours aucun danger : après le succès immense de ma tragédie les juges n'oseront pas confirmer leur premier arrêt. Le peuple est pour moi ; s'il m'arrivait malheur, le peuple les lapiderait. Au surplus l'événement d'hier montrera ma cause sous un nouveau jour : on réfléchira à deux fois avant de donner au bourreau une tête qui enfante des chefs-d'œuvre ! En pareille circonstance, Elisabeth la Grande eût tenu à honneur de protéger de sa puissance l'auteur de *Macbeth* et d'*Hamlet* ; aussi je suis bien tranquille : si on me refuse justice au tribunal d'Old-Railey, je l'obtiendrai de la cour de Saint-James. Oui, croyez-moi, mon bon David, ce n'est pas pour un homme de ma sorte que l'on file le chanvre qui s'emploie à Tyburn : John Bull ne verra pas Shakspeare à la potence ! »

Il continua à parler sur ce ton, et toujours avec une si consciencieuse satisfaction de lui-même, que David, qui d'abord l'avait soupçonné fou, finit par le croire vraiment heureux.

« Que c'était beau, hier ! s'écria le poète en bondissant de bonheur sur sa couchette, parlez-moi d'hier, David ; avouez que c'était bien beau ! Miss Jane a dû être heureuse de mon succès. »

A ce nom qui lui rappelait tant d'espérances trompées, David, qui avait repris un visage joyeux, redevint sombre, et dit en soupirant :

« Elle en a été presque folle, la pauvre enfant ! il ne manquait plus qu'un événement fâcheux pour lui faire perdre entièrement la tête, et, par malheur, l'événement fatal est arrivé.

— Vraiment ? Eh bien, je vous l'avoue, mon cher David, j'ai eu le pressentiment que la nouvelle de mon arrestation lui serait funeste.

— Ah ! fit le jeune tailleur du ton de la surprise ; vous savez donc ce qui se passe dans le cœur de Jane ?

— Moi ? dit Richard un peu troublé, je sais seulement que c'est une sensible créature, votre aimable fiancée.

— Ma fiancée ! répéta David en tressaillant, et puis s'abandonnant à sa franchise habituelle, il ajouta : Tenez, monsieur Richard, quoique le lieu et le moment soient singulièrement choisis pour vous entretenir d'un pareil sujet, il faut que je vous parle à cœur ouvert ; vous êtes un honnête homme, je suis un bon garçon ; aussi, je n'en doute pas, nous allons nous entendre.

— Voyons, de quoi s'agit-il ? car vous m'intriguez furieusement.

— Puisque vous êtes si intimement persuadé que votre emprisonnement ne peut durer ; certitude que, d'ailleurs, je me plais à partager, convenons ensemble qu'une fois rendu à la liberté, vous oublierez assez bien le peu de services que j'ai pu vous rendre, pour ne pas venir m'en remercier chez moi.

— Voilà qui est étrange ! vous ne voulez pas que je vous témoigne ma reconnaissance ? Vous refusez mon amitié ?

— S'il ne s'agissait que de moi, je serais fier de cultiver votre connaissance, et de vous recevoir dans mon échoppe ; mais il y a là une jeune fille qui n'a pu vous voir sans danger pour son avenir. Je ne puis pas me le dissimuler, vos vers sublimes ont fait bien du tort à mes chétives romances ! Certainement, si vous n'étiez qu'un pauvre prisonnier, privé de tout espoir, je me ferais scrupule de vous entretenir de ce qui me regarde personnellement ; mais vous l'avez dit : les portes de votre prison vont s'ouvrir, et Dieu sait que pour ma part, je ne ménagerai ni soins, ni démarches, si toutefois mes faibles efforts peuvent aider à votre délivrance ; mais quand vous serez redevenu libre, restons, je vous en prie, étrangers l'un à l'autre ; ne nous revoyons jamais ; votre présence chez nous ne ferait qu'entretenir dans ses dangereuses chimères une jeune fille, un peu folle il est vrai, mais sage, mais respectée. Elle s'est imprudemment éprise de vous sans réfléchir, la pauvre enfant, qu'il ne faudrait rien moins de votre part, qu'un amour aussi insensé, je veux dire aussi violent que le sien, pour vous

faire épouser une fille sans dot, une obscure ouvrière ; d'ailleurs vous n'aimez pas Jane, ou du moins vous ne pouvez pas l'aimer comme il le faudrait, pour que vos visites ne fussent pas imputées à mal par nos voisins. J'insiste donc sur notre rupture, attendu que, si je me sens capable de renoncer à ma promesse, je ne suis pas d'humeur, je vous le jure, à laisser se perdre de réputation celle que je ne dois plus appeler autrement que ma sœur ! »

Richard, surpris, mais encore plus touché de cet aveu ingénu de la part d'un rival, l'écouta attentivement ; il allait répondre quand le porte-clefs de la prison vint lui annoncer que Cibbers et miss Oldfields l'attendaient au parloir. Le tailleur se leva.

« Vous me quittez, lui dit le poète, et quand nous reverrons-nous ?

— Tous les jours, monsieur Richard, jusqu'à ce que les portes de Newgate se rouvrent devant vous.

— Et tous les jours aussi, quand je serai rendu à la liberté, ajouta celui-ci ; car ma première visite sera pour maître David. »

L'ouvrier l'envisagea pendant quelques secondes, cherchant à deviner dans ses paroles le fond de sa pensée.

Richard reprit d'un ton plus sérieux :

« Ne m'avez-vous pas donné à entendre, mon ami, que vous ne pouviez recevoir chez vous qu'un prétendant à la main de votre sœur ?

— Sans doute, et voilà justement pourquoi je vous ai prié de nous priver de vos visites.

— Voilà pourquoi, répéta le prisonnier, je vous dis : au revoir, mon frère !
»

David vit bien alors que le sacrifice devait être complet, il poussa un soupir : dernier adieu à sa dernière espérance, et il reprit le chemin de Fleet-Street.

CHAPITRE V. — La sentence.

Richard avait donc promis à David de lui rendre avant peu sa visite fraternelle.

Il se faisait une si haute idée de l'importance que son génie venait de lui conquérir, qu'il se voyait déjà provisoirement rendu à la liberté, et libre sans

caution ; maître de lui-même, enfin, jusqu'au jour de son jugement. Il se trompait cependant !

Pendant tout un mois l'inflexible rigueur du premier magistrat de la Grande-Bretagne lutta sans faiblir contre les demandes réitérées de Cibbers, elle résista même aux périlleuses séductions de miss Oldfields. Supplications, démarches, offres de caution, rien ne put décider la justice à perdre de vue, pour un seul moment, son illustre prisonnier.

Ainsi pendant tout un mois le concierge de Newgate a retrouvé à la porte de la prison le boiteux de Fleet-Street, attendant avec une généreuse impatience l'heure où la consignes humanise, et permet à l'amitié qui console d'apporter une espérance aux détenus.

Et pendant tout un mois aussi, les habitants du quartier ont pu remarquer que, chaque soir, une jeune fille, ayant au bras sa vieille mère, longe tristement le mur extérieur de Newgate, et s'arrête de temps en temps pour essayer, mais toujours en vain, de communiquer, au moins par signes, avec un prisonnier qui ne peut pas la voir.

Cette jeune fille, c'est Jane que mistress Fraser accompagne toujours. Irritée d'abord contre le malheureux amour de sa nièce, la bonne femme en est venue, peu à peu, à y songer sans colère ; puis elle a fini par en avoir pitié ; surtout depuis ce jour où David revenant chez lui, après sa première visite à la prison, s'est trouvé avoir assez découragement pour rapporter fidèlement à Jane sa conversation avec Richard.

Il y eut en ce moment-là une étrange et pénible lutte entre ces deux âmes qui souffraient d'autant plus qu'elles se comprenaient mieux. Lui, en parlant du poète, avait autant de peine à trouver ses paroles qu'elle en avait elle-même à retenir l'explosion de sa joie en l'écoutant parler. Il lisait dans la pensée de Jane, et il s'indignait de se sentir si malheureux de ce qui la rendait heureuse ; à partir de ce jour la jeune fille osa parler plus librement de Richard à sa mère d'adoption. Celle-ci sentit une douce sympathie lui pénétrer l'âme ; bientôt l'intérêt que ce malheureux inspirait à Jane la saisit au cœur ; puis l'enthousiasme étant arrivé, elle se trouva préparée à l'aimer tout de bon, et si bien, qu'elle avoua que, placée entre le poète et l'ouvrier, si le choix de Jane ne fut pas le plus raisonnable, il a été du moins le plus naturel. « D'ailleurs, s'est dit un jour la bonne femme pour excuser sa faiblesse, de quoi puis-je me plaindre à présent, puisque David ne se plaint plus ? » En effet, il a fini, du moins en apparence, par se désaccoutumer de regarder Jane comme la seule femme capable de faire son bonheur. David,

il est vrai, chante beaucoup moires que par le passé, mais en revanche il est plus exact aux réunions de la taverne du *Gallon impérial*.

Enfin Jane a remarqué avec une certaine joie que, sans cesser d'avoir d'excellentes mœurs, son ami est devenu beaucoup plus causeur avec les jolies filles de la paroisse Saint-Paul.

Avec un naturel moins bon, des principes moins solides, il n'y a que la satisfaction donnée à un vice qui eût pu le consoler de son amour méprisé ; mais quel vice pouvait trouver place dans un tel cœur, et surtout s'y sentir assez à l'aise pour y demeurer ?

David a beaucoup fait pour Jane depuis que Richard est à Newgate : chaque jour il lui rapporte des paroles si douces, que les rêves de la jeune fille sont redevenus bons ; chaque jour il va de la prison chez tous les amis du poète, pour essayer de bien connaître les dispositions des juges qui vont encore une fois prononcer sur son sort. Tous ces pas, toutes ces démarches, dans lesquelles le zèle de Cibbers et de miss Oldfields le secondent chaudement, sont autant de preuves d'affection que Jane reçoit de son ami, autant de coups de poignard qu'il se donne à lui-même ; mais depuis un mois David en est venu à ne plus compter ni ses peines, ni ses blessures. Cependant miss Pretty, sinon ingrate, du moins cruellement exigeante, a fini par trouver que ce n'était pas assez encore. Il faut dire qu'elle est dans une horrible inquiétude : le jour du jugement approche, les bruits sinistres se répandent sur le résultat possible de ce procès criminel.

Un soir que Jane est revenue avec sa tante de leur promena de journalière, et qu'elle a souffert et soupiré plus que de coutume devant cette terrible porte de la prison, qui ne s'ouvre jamais pour elle, la jeune fille regarde David presque avec reproche, et elle lui dit :

« Mais, puisque l'entrée de Newgate n'est point interdite aux femmes, pourquoi donc ne m'emmènes-tu jamais avec toi ? »

L'idée de rapprocher ainsi Jane et Richard réveille toutes les douleurs de l'ouvrier.

À quoi bon cette visite ?... ce n'est pas pour avoir de ses nouvelles ; car je ne t'en laisse pas manquer, j'espère ?

— Sans doute, mon ami ; mais on aime tant à s'assurer par soi-même et puis il est si cruel d'aller tous les jours devant la porte de cette prison, de savoir qu'il n'y a qu'un mur qui nous sépare de celui qui.... qui souffre, ajoute-t-elle en baissant la voix, et se voir obligée de s'arrêter devant

l'obstacle, sans que quelque chose dise au pauvre prisonnier : « Elle est là. »

— Mais je le lui dis, moi, et c'est bien assez ! » répond douloureusement David.

Jane se tait, courbe la tête, et attend pour pleurer le départ de l'ouvrier, car il va ce soir-là souper à la taverne.

Le lendemain, comme il se dispose à partir pour la prison, David reste un moment en contemplation devant Jane ; il semble vouloir lui parler, mais la force lui manque ; enfin il passe la main sur ses yeux pour écarter le nuage qui gêne sa vue, et dit avec un ton de résolution qu'il n'a pas trouvé sans peine :

« Il faut t'habiller, Jane, si tu tiens à venir avec moi.

— Où donc veux-tu m'emmener ? demande-t-elle en hésitant, et comme si elle n'osait pas comprendre la généreuse intention de son ami.

— Au bureau de police d'abord, afin de te faire donner un *laissez-passer* pour voir le prisonnier ; car on ne passe pas librement sous la porte de Newgate comme sous celle de Temple-Bar.

— Vraiment ! tu veux bien ?... en ce cas je n'ai pas besoin d'aller loin pour avoir une permission, ajoute-t-elle en rougissant un peu.

— Et comment cela ? demande David, et il regarde alternativement Jane, qui tremble, et mistress Fraser, qui fait à la jeune fille des signes d'intelligence pour l'encourager à parler.

— Voici mon *laissez-passer*, reprend-elle timidement en tirant de dessous son mouchoir de cou un papier soigneusement plié ; il y a trois semaines que je me le suis procuré ; mais ne va pas te fâcher, David, tu vois bien que je n'ai pas voulu m'en servir avant de t'avoir consulté : il ne sera valable qu'autant que tu le voudras bien. »

David prend le papier avec une vivacité qui ressemble presque à de la colère ; le *laissez-passer* est vraiment au nom de Jane :

« Allons, c'est bien, dit-il en étouffant un soupir, tu es en règle. Nous n'avons plus qu'à partir, ainsi hâte-toi de te préparer. »

A compter de ce jour-là, l'ouvrier n'a plus été seul visiter le prisonnier de Newgate, et à son tour aussi mistress Fraser a voulu voir celui qui avait causé une si terrible révolution dans leur maison, jusqu'alors heureuse et tranquille. Il était impossible d'arriver auprès d'un malheureux avec un cœur mieux disposé à l'intérêt que celui de la bonne femme lorsqu'elle entra dans Newgate ; cependant le poète ne produisit pas sur elle

l'impression favorable que Jane espérait. Tant que dura cette visite, le prisonnier ne songea qu'à mettre son orgueil en pleine lumière et à donner à sa vanité le régal de l'énumération des amitiés illustres qu'il appelait à son aide, oubliant les humbles qui y venaient d'eux-mêmes : c'est à peine s'il eut un tendre regard pour Jane, une bonne parole pour David ; quant à mistress Fraser, elle ne sut pas au juste s'il l'avait remarquée ; aussi, au retour, disait-elle à sa nièce : « Franchement il me plaisait davantage quand je ne le connaissais que par toi ; tu me parlais de son talent, je savais ses malheurs et je n'avais pas mesuré son orgueil ; il porte les yeux trop haut pour nous regarder d'assez près, afin de bien voir ce que nous valons C'est peut-être un plus grand esprit que notre David, mais à coup sûr ce n'est pas un aussi brave cœur. Enfin, il est encore à Newgate, et le bon Dieu sait quand il en sortira. Tu réfléchiras, Jane ! Attendons le jugement. »

Mais le jour du jugement est venu, et toutes les espérances des amis de Richard se sont évanouies devant cette réponse du jury : oui L'ACCUSÉ EST COUPABLE.

Richard Savage a été condamné de nouveau, non plus à la peine de mort, la préméditation n'ayant pu être prouvée ; mais à la prison perpétuelle. Le poète s'était dit en montant au tribunal : et Qu'ils osent me condamner, le peuple se soulèvera. »

Le peuple a entendu l'arrêt, et, sauf un cri de douleur parti de l'enceinte publique, pas une voix ne s'est élevée pour protester contre la justice. Après la sentence, plus aucun bruit, sinon le bourdonnement accoutumé de la foule se poussant vers l'issue où cette masse compacte, qui ne formait qu'un seul être mû par un seul besoin : la curiosité, se divise en mille individualités, dont les intérêts différents expliquent l'indifférence commune.

Le seul qui ait osé dire : et Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » quand le président des assises a fait entendre ces terribles paroles : « La prison perpétuelle ! » c'est celui qui a si bien fini par se faire une jouissance de son dévouement, qu'il en est venu à des habitudes d'amitié fraternelle avec l'homme pour qui Jane l'a sacrifié.

Il a fallu ce matin que David s'armât de toute sa force de caractère pour résister au désir qui poussait Jane vers le tribunal. Elle se disait bien : ce On ne peut pas le condamner. » Mais elle était pressée d'entendre le verdict d'acquiescement qui devait lui rendre Richard.

Cependant l'ouvrier est parvenu à faire promettre à Jane qu'elle attendrait patiemment son retour ; il est parti comptant sur cette promesse ; elle-même a cru aussi que rien au monde ne pourrait l'y faire manquer ; et à peine David l'a-t-il quittée que, de plus en plus inquiète, allant d'une folle espérance à un découragement complet, Jane en est arrivée à un état d'agitation si effrayant que mistress Fraser qui a tout essayé pour la calmer, se décide à lui dire :

« Allons, mets tes galoches et va au tribunal ; car aussi bien je ne sais plus qu'imaginer pour te retenir ; seules ment, fais en sorte d'être rentrée ici avant David, et puisses-tu nous apporter une bonne nouvelle ! »

Jamais passereau prisonnier ne s'est échappé plus rapidement d'une cage ouverte que, de l'échoppe de Fleet-Street, la jeune fille qui court à ce tribunal, où c'est aussi sur son sort que le jury délibère. Elle traverse si vite les carrefours et les rues que, parmi les passants qui se croisent sur son chemin, beaucoup s'arrêtent et se rangent afin de lui faire place. Et, quand elle vient à rencontrer deux personnes qui lui font obstacle, Jane, pour arriver plus tôt, sait si bien se faire mince et légère qu'elle glisse entre elles sans les effleurer du coude en passant.

Enfin, le claquement précipité de ses galoches a cessé de retentir à petits coups sur la pierre des trottoirs : Jane est arrivée au terme de sa course ; mais là, elle s'arrête effrayée ; car le public commence à sortir du tribunal. Ainsi, la pauvre enfant est venue trop tard pour entendre prononcer l'arrêt.

« Tout est fini ! » se dit-elle en s'appuyant sur la borne de la rue.

Comme elle est poignante, cette idée qui nous montre l'espérance, tout à l'heure rayonnante, vivace et chargée de promesses ; maintenant déshéritée de son auréole et forcée de tomber, et de se briser devant l'impitoyable réalité !

« Tout est fini ! » C'est-à-dire, il y a un fait, un fait, si accablant qu'il puisse être, que nulle puissance humaine ne peut plus empêcher : à l'incertitude de ce qui *sera* a succédé l'inquiétude de ce qui est. Le plus court moment a suffi pour combler l'espace entre le rêvé et l'accompli, et c'est maintenant l'infini qui les sépare. Ainsi, plus de vœux à former, plus d'illusions à nourrir ; plus de recours même auprès de Dieu. Jane comprend tout cela à la vue de, cette foule qui sort de la chambre des assises, et voilà pourquoi elle vient de s'arrêter près de cette borne. Elle a besoin d'un appui ; car ses jambes sont tremblantes, ses yeux se sont troublés et son cœur est défaillant.

Encore un moment et Jane va tout savoir ; mais autant tout à l'heure elle se sentait pressée de connaître le résultat du procès, autant elle redoute maintenant de l'apprendre trop vite. Elle ferme l'oreille aux paroles qui bourdonnent autour d'elle, car un seul mot peut tout lui révéler ; elle baisse les yeux de peur de surprendre une vérité fatale dans les regards de ceux qui sortent de l'audience. Elle voudrait ne pas être là, elle voudrait surtout avoir prié Dieu plus longtemps et avec plus de confiance. Il lui semble qu'une ardente prière peut faire rétrograder le temps, de sorte que ce qui est accompli ne sera pas encore. Folle et pieuse enfant qui va s'imaginer que dans un même jour, il est possible que la même heure sonne deux fois à l'horloge de l'éternité.

La nouvelle église du Christ est tout près de là ; Jane se décide à s'y rendre ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans la rue, qu'elle se sent retenue par une main qui s'est posée lourdement sur son bras ; elle se retourne, et toute honteuse, elle reconnaît le jeune tailleur.

David qui l'a avisée à distance, étonné de la voir aux environs d'Old-Bailey, malgré sa promesse, et ne comprenant pas pourquoi elle prend ce chemin, qui l'éloigné également et du tribunal et de leur échoppe, a couru après elle autant que son infirmité pouvait le lui permettre. A la douleur profondément empreinte sur les traits de son ami, Jane n'a pas besoin de lui demander ce qui s'est passé aux assises, la vérité est écrite dans ses yeux ; aussi s'abandonnant au premier mouvement de son cœur, elle se jette au cou de David, et s'écrie : « Condamné ! Dieu du ciel, condamné ! » et elle perd connaissance.

Les passants, à ce cri, se sont arrêtés, et voyant une jolie fille qui serre dans ses bras, et avec l'effusion du désespoir, ce jeune homme au visage altéré, aux yeux pleins de larmes, ils s'approchent, entourent Jane et David, et, par curiosité ou par intérêt, ils s'informent des motifs de cette grande douleur.

« Permettez, leur dit David en essayant de passer, ceci ne regarde que nous ; ce sont des affaires de famille qui n'intéresseraient pas des étrangers ; cette jeune personne est ma sœur ; elle souffre ; et, comme vous ne pourriez lui être d'aucun secours, veuillez nous laisser en repos. »

A ces paroles dites pour dissiper la foule, naturellement elle s'est accrue ; David qui s'est élevé de la prière à l'impatience, monte de l'impatience à l'emportement ; un moment encore, et il en sera aux mains. Heureusement une boutique est près de là ; le marchand qui se tient sur sa porte a une de

ces bonnes figures qui disent : « Venez à moi. » David prend la résolution d'aller lui demander asile jusqu'à ce que Jane soit revenue de sa rude émotion ; il s'assure de ses forces, enlève son fardeau et traverse la rue, en jetant à droite à gauche, sur les curieux, des regards de colère.

Jane, portée dans l'arrière-boutique, est confiée aux soins de la famille du marchand, tandis que celui-ci, étend sur leurs tringles les rideaux de sa porte et de ses montres vitrées. La multitude désappointée, n'ayant plus rien à voir, et ne pouvant rien apprendre de plus, s'écoule enfin peu à peu par les différents débouchés de la rue.

Le simple exposé des motifs de l'évanouissement de Jane l'a rendue encore plus intéressante aux yeux des bonnes gens chez qui David s'est réfugié avec sa sœur d'adoption ; bientôt, grâce aux soins qu'on lui donne, la pauvre fille a repris ses sens ; mais avec la vie qui lui est revenue, la conscience de son malheur lui revient aussi ; elle cherche des larmes et ne peut en trouver. Elle regarde David avec une touchante inquiétude et voudrait l'interroger ; mais non pas devant des étrangers ; car, si bons qu'ils paraissent être pour elle, c'est de son indisposition qu'ils s'occupent, tandis qu'elle n'est occupée que de Richard ; enfin Jane rappelle tout son courage ; elle se lève, et s'appuyant sur le bras de l'ouvrier :

« Rentrons chez nous, lui dit-elle, je me sens forte maintenant, je pourrai marcher. »

David, qui comprend la poignante inquiétude de son amie, prend congé de ses hôtes, et sans laisser à Jane le temps de l'interroger, il se hâte de lui dire, aussitôt qu'ils se sont remis en chemin :

« Richard est condamné, c'est vrai ; mais, du moins, cette fois, il ne s'agit pas d'une sentence de mort. »

Jane s'arrête, et elle le regarde de cet air qui veut dire : « Ne me trompes-tu pas ? »

« Sans doute, reprend-il, l'arrêt a été encore trop sévère ; mais enfin la prison vaut mieux que la potence.

— La prison, à lui, à un innocent ! et pour combien de temps encore ?

— La prison perpétuelle ! ajoute-t-il à voix basse ; et il retient fortement Jane à son bras, de peur que cette nouvelle émotion ne la frappe aussi cruellement que la première.

— Et c'est fini comme cela ? demanda-t-elle d'une voix brisée, rien ne peut plus le sauver !

— Rien ! Jane, rien, qu'un pourvoi en grâce ; mais quel personnage puissant osera recourir à la clémence royale, quand les juges ont si mal parlé de ceux qui vivaient dans l'intimité de Richard ? après ce que la justice a dit des gens qu'il fréquentait, personne ne sera assez brave pour dire : Je suis un de ceux-là. » Si bien que, je le prévois, il sera renié, abandonné par ses nobles amis de la taverne des *Trois Ifs*.

— Si ceux-là l'abandonnent, vois-tu ? il y a quelqu'un dans ce monde qui ne l'abandonnera pas, je t'en réponds ! » réplique la jeune fille en serrant convulsivement la main de David.

Alors elle marche d'un pas plus assuré, comme si elle venait de puiser dans cet entretien une nouvelle énergie.

Mistress Fraser attendait le retour de ses enfants sur la porte de l'échoppe ; elle devina le résultat du procès à la morne physionomie de l'ouvrier, à la pâleur de Jane ; aussi ne les interrogea-t-elle ni l'un ni l'autre. Dame Charlotte n'avait pas grande sympathie pour Richard, mais elle aimait tant sa nièce, que son cœur se fondit en voyant Jane pleurer enfin toutes les larmes qui s'étaient amassées dans ses yeux sans pouvoir trouver passage.

Après le triste événement du matin, l'ouvrier ne pouvait plus avoir ce jour-là ni le cœur ni l'esprit à l'ouvrage, et d'ailleurs si la franchise invite à répandre sa joie au dehors, la pudeur commande de se renfermer chez soi avec son chagrin.

« C'est jour de deuil, ici ! » dit David en repoussant la porte. Puis les volets bien clos dérobèrent à la curiosité des voisins la douleur des trois habitants de l'échoppe.

CHAPITRE VI. — Visite au prisonnier.

Parmi tant de sympathies que semblait éveiller le procès criminel du poète, il y en avait de factices, qui, d'avance, s'animant à froid, criaient d'autant plus haut : « Nous le sauverons ! » que l'opinion, d'abord, était plus favorable à un verdict d'acquittement. On comptait bien aussi quelques dévouements sincères : une sentence de mort les eût trouvés prêts à tout entreprendre pour disputer l'auteur à *Oiverbury* à l'échafaud ; mais, pour maintenir dans leurs bonnes dispositions ces cœurs à élan généreux, il fallait la perspective d'un supplice public et l'honneur du beau rôle à jouer dans un drame à chaudes émotions. L'idée d'un simple emprisonnement

suffit pour refroidir leur dévouement. Au lieu d'un spectacle rêvé, il ne s'agissait plus, pour le condamné, que d'une lente agonie dans le silence et l'isolement du cachot, chacun finit par trouver que l'affaire avait complètement perdu de son intérêt, et que le mieux était de laisser aller les choses au train de la justice, laquelle a toujours pour but l'utilité du bon exemple.

A part ses bons amis de l'échoppe de Fleet-Street, réservés comme dernière espérance, Richard croyait encore pouvoir compter deux protecteurs : le directeur de Covent-Garden et la célèbre actrice qui avait contribué si fort au succès de la tragédie du condamné.

Sans doute Cibbers avait un fonds de bonté ; mais cette bonté était un manteau qu'il n'étendait volontiers sur les autres qu'après avoir eu soin de s'en bien couvrir lui-même. Cibbers, avant tout, était spéculateur, et, dans un malheur commun, il n'avait plus de compassion que pour ses intérêts froissés.

Un arrêté du ministère ayant à tout jamais interdit les représentations *d'Oicerbury*, et cela, avait dit le ministre, par respect pour les décisions de la justice, attendu que le gouvernement ne peut pas tolérer l'ouvrage quand le tribunal a condamné l'auteur ; Cibbers, atteint comme d'un coup de foudre par cet interdit qui réduisait à néant deux mois de soins et d'études, trouva qu'il avait fait assez pour le poète, et se refusa nettement à toute démarche qui aurait eu pour but d'appeler de la sévérité des juges à la clémence du roi.

Quant à miss Oldfields, persévérant mieux dans ses sentiments d'intérêt et d'affection pour le condamné, elle ne se contenta pas de faire agir ses amis les plus influents : elle voulut présenter elle-même une supplique à Georges II. L'illustre tragédienne se rendit donc à Windsor, où la cour devait passer une semaine, et c'est dans un billet ainsi conçu qu'elle fit demander au roi la faveur d'une audience particulière :

« Ophélie, Desdémone, Cordélia, la fille, l'amante et l'épouse des rois, supplie humblement Votre Majesté de vouloir bien l'entendre. Sire, daignez la toucher de votre sceptre d'or, afin de l'encourager à parler ; car, non moins tremblante qu'Esther, elle vient aussi plaider la cause d'un condamné aux pieds d'un monarque qu'elle a besoin de trouver plus clément qu'Assuérus. »

A cela, Georges II, qui ne voulait pas recevoir chez lui la reine de Covent-Garden, lui fit répondre que sous son règne le crédit des comédiens

ne s'étendrait jamais au delà de l'enceinte d'une salle de spectacle, et que d'ailleurs une aussi grande actrice que l'était miss Oldfields, devait borner sa gloire à corriger les imperfections de son art, et non pas s'occuper de réformer les arrêts de la justice.

Ainsi Richard était donc vraiment abandonné aux seuls secours de Jane et de David ; et même il ne savait pas si ces deux fidèles appuis lui restaient encore.

Depuis plus de quinze jours aucune nouvelle, aucun avis ne lui étaient parvenus du dehors ; et lorsqu'il demandait à son geôlier si quelqu'un de ses amis ne s'était pas présenté à la porte de sa prison, celui-ci, qui, cependant, avait bien aperçu le matin, soit le boiteux de Fleet-Street, soit Jane et sa mère, attendant le passage de quelque porte-clefs pour s'informer auprès de lui de la santé de Richard ; ce geôlier qui, d'un mot, aurait pu épargner au prisonnier le malheur de se croire oublié, lui tournait les talons, sifflait d'un air indifférent, et partait sans avoir répondu à la question du poète.

Quelque bonne opinion qu'on ait de soi-même, quand on ne peut plus en faire parade devant quelqu'un ; quand cet orgueil, si habile à tout ennoblir, qu'il tire vanité d'un vêtement percé, ne trouve plus personne à qui montrer les trous du manteau, il faut bien que la défiance et le découragement arrivent. L'auteur *d'Owerbury* séparé du monde et n'ayant plus un écho pour répéter ce qu'il a tant de fois crié à lui-même : « Richard Savage, tu es un grand poète ! » a senti qu'il s'amointrissait peu à peu dans sa propre estime ; il en serait arrivé peut-être à douter même de son succès à Covent-Garden, si un étrange événement qui lui rendit le sentiment de sa dignité n'était venu changer à ses yeux sa position de simple prisonnier en celle d'illustre persécuté.

Un matin, en s'éveillant, son regard s'est arrêté sur la planchette où d'ordinaire on dépose le pain de la prison ; hier il n'y a laissé que les restes de son triste repas, et il y trouve aujourd'hui un paquet triplement cacheté. La première pensée du captif est pour la liberté : partout où glisse un faible rayon du jour, il croit voir une large issue où il pourra passer tout entier ; aussi Richard s'imagine-t-il d'abord que ce paquet renferme les instruments de sa délivrance, et il brise avec précipitation les trois cachets dont il est scellé.

« Il ne peut se trouver là que par un miracle de l'amitié, se dit-il, et j'accusais le monde d'ingratitude et d'oubli ! J'étais fou ; qui pourrait

oublier Richard Savage ! »

La joie qui, d'abord, brillait dans ses regards, n'a pas tardé à s'éteindre. Non, ce n'est pas l'ingénieuse amitié qui a pénétré mystérieusement dans sa prison pour réveiller en lui l'espoir de la liberté ; c'est une haine implacable qui le poursuit de nouveau ! cette fois elle se fait railleuse, parce qu'elle sait bien que la raillerie est une arme envenimée, dont les blessures peuvent être inguérissables.

Une main inconnue avait écrit sur le paquet :

« A L'AUTEUR D'OWERBURY. »

Richard déroule la première enveloppe, une lettre tombe, il la ramasse, l'ouvre et lit :

« Richard, si tu as compté les couronnes qui pleuvaient sur toi le jour de ton triomphe à Covent-Garden, tu as dû t'apercevoir qu'il en manquait une : c'est celle que jeté devais.

Réjouis-toi, enfant de l'orgueil ; un messager discret et fidèle s'est chargé de te la faire parvenir ; conserve-la bien ; car c'est vraiment la seule que tu mérites de porter.

Ne t'en prends qu'à toi si elle blesse ton front ; ce sont tes dérèglements, tes vices, ta présomption, ton crime qui te l'ont tressée ! »

Impatient de connaître ce présent qui lui est annoncé comme le don de la vengeance, il déchire impétueusement les deux autres enveloppes, et ce que renferme la dernière, c'est UNE COURONNE D'ÉPINES.

« D'où me vient cela ? » demande-t-il au geôlier qui entre en ce moment dans sa chambre.

Le geôlier dépose la pitance du jour sur la planchette et ne répond pas.

« Combien as-tu reçu pour laisser passer en fraude ce paquet dans ma prison, continue-t-il, car, je ne l'ignore pas, aucun écrit ne peut arriver cacheté dans les mains d'un détenu, et c'est toi qui m'as apporté celui-là, n'est-ce pas ?

— Tâchez un peu de me laisser tranquille avec vos questions, réplique brutalement le geôlier, sinon je dirai deux mots au greffe à votre intention, et cela suffira pour vous faire descendre quelque part où le soleil ne vous incommodera pas.

— Et si je faisais savoir à tes supérieurs que tu as manqué à ta consigne ? si je me plaignais au directeur de Newgate ?

— Plaiguez-vous au mur ! » répond le geôlier ; puis il ferme brusquement la porte et, bientôt, le verrou du guichet glisse en criant dans

sa gâche.

Demeuré seul, le poète s'assied sur son lit ; il contemple la railleuse couronne, et il se demande quel est l'auteur, jaloux de son succès, qui a pu lui faire parvenir un si triste présent. Depuis une heure son esprit ne cesse d'errer entre mille conjectures sans qu'il puisse s'arrêter à aucune, quand la porte de sa chambre, s'ouvrant pour la seconde fois, le distrait de sa laborieuse préoccupation.

« Vous demandiez de la société ? voilà une visite qui vous vient, » lui dit le geôlier, et, il introduit dans le cabanon de Richard une femme si bien enveloppée dans son manteau de soie, et le visage si soigneusement caché sous son voile, que d'abord le prisonnier ne peut pas la reconnaître.

C'est quand le porte-clefs de Newgate les a laissés seuls ensemble que la visiteuse voilée se décide enfin à se montrer à visage découvert.

« C'est moi ! dit-elle à Richard, en rejetant son voile en arrière, vous ne m'attendiez pas ; mais vous me reconnaissez bien, je crois ? car il n'y a pas longtemps que nous nous sommes vus face à face ! »

A l'aspect de lady Macclesfield, qui vient le braver jusque dans sa prison, le poète, que ce trait d'audace a frappé d'une sorte de stupeur, recule devant elle et, muet pendant quelques secondes, il hésite entre la colère qui lui bouillonne au cœur et le sentiment de profonde ironie que manifeste déjà son étrange sourire. Remis enfin du premier effet de la surprise, il reprend avec un ton d'insultante politesse :

« Pardonnez-moi, milady, d'avoir pu vous méconnaître. Où donc avais-je l'esprit, et pourquoi cherchais-je si loin quelle noble dame daignait m'honorer de sa visite, quand tout ici me parlait de vous ? quand je tiens encore entre les mains ce dernier don de votre tendresse maternelle ? Ah ! vraiment, je suis bien coupable ; j'ai manqué tout à la fois de tact et de reconnaissance. »

Il continue en lui montrant cette couronne d'épines, tout à l'heure objet de tant de conjectures :

« N'est-il pas vrai, milady, que c'est à votre généreux souvenir que je dois ce présent ?

— Qui vous a si bien instruit ? demande la comtesse de Macclesfield.

— L'expérience de notre passé, milady ; car cela ne pouvait me venir que d'une main ennemie. Pour deviner l'auteur de ce mystérieux envoi, j'ai dû chercher parmi tous ceux qui m'honorent de leur aversion, et j'allais vous nommer, ma mère, quand vous êtes entrée ! »

Elle, à son tour, répond aussi par un sourire ironique au sourire de son fils, et puis prenant courage pour lui dire le motif de sa visite, elle s'assied sur la chaise unique du cachot.

« Si je lis bien dans votre pensée, Richard, lui dit-elle, vous m'accusez de n'être venue ici que pour jouir du spectacle de votre misère...

— Et quel autre motif que celui-là, milady, pouvait me procurer l'honneur de votre visite ? Ah ! quoi que vous puissiez dire, reprend-il d'un ton plus haut et frappant du poing sur son lit, nous sommes bien du même sang, comtesse de Macclesfield ! nous avons bien tous deux le même amour pour nos œuvres ! Moi, pour voir réussir *Owerbury*, j'ai bravé la mort à Covent-Garden ; vous, pour me voir prisonnier, vous venez affronter la honte à Newgate ; n'est-ce pas le même orgueil du succès ? Ma condamnation c'est votre drame, à vous, et vous avez voulu jouir de votre ouvrage !

— Je ne suis venue que pour expliquer ma conduite envers vous, Richard. Il faut que cette entrevue, qui ne doit pas se renouveler, vous laisse bien persuadé qu'il y eut prévision encore plus qu'injustice dans ma haine pour vous, et que c'est Dieu lui-même qui m'inspira quand je vous proscrivis, vous, mon fils, à votre naissance.

— Ah ! s'écrie le prisonnier, frappant dans ses mains en signe de joie, vous avouez donc enfin que vous êtes ma mère ! Cette parole qui vous coûtait tant vient de vous échapper ! Ainsi je ne suis plus à vos yeux un misérable sans famille, un mendiant, un calomniateur ? Je suis votre fils : c'est vous qui venez de le dire, milady ! Soyez bénie, j'ai gagné mieux que mon procès !

— Vous n'y gagnez rien, monsieur Richard, reprend-elle avec un désespérant mouvement de tête, c'est toujours un secret entre nous et Dieu ! Oui, nul autre ne le saura jamais ; car si je vous avoue pour mon fils, c'est qu'aucun témoin ne peut m'entendre.

— Nul ne le saura jamais ? répète chaleureusement le prisonnier ; mais pour dire cela, vous voulez donc méconnaître aussi la célébrité que j'attache à mon nom par mes ouvrages ? vous ne voulez donc pas vous rendre compte de ce que je suis, et de ce que la postérité gardera de respect à ma mémoire ? que je meure aujourd'hui, milady, et dès demain ce cachot illustré par mon malheur, devient le but d'un saint pèlerinage pour tous ceux qui ont voué un culte d'admiration au génie ; ah ! croyez-le, un jour viendra où non-seulement l'Angleterre, mais l'Europe, mais le monde tout entier

saura ce que vous n'avez voulu dire qu'à moi ; car je prends acte de votre déclaration, je la charbonnerai sur ce mur, et soyez-en convaincue, le temps n'effacera rien de ce que Richard Savage aura écrit !

— Que j'ai donc là un fils noble et généreux, dit la comtesse, il ne me fera pas grâce d'une flétrissure, même au delà du tombeau !

— Et de qui donc aurais-je appris la clémence ? Est-ce de vous, milady ? quand pour le perdre, ce fils qui faisait tache à votre vieil orgueil de famille, vous avez préféré l'élever à la dignité de martyr, plutôt que de lui épargner une torture.

— Ce sont vos dérèglements, Richard, encore plus que mes préventions qui furent surtout la cause de vos malheurs ; car ce cœur que vous avez cru tout à fait sans pitié pour vous, n'était pourtant pas inaccessible à la tendresse. Ne souriez point, n'en doutez pas ; oui, le bruit de votre gloire éveilla plus d'une fois en moi le sentiment maternel ; mais quand j'éprouvais le besoin de vous dire : Je suis ta mère ! » c'est de vous-même, Richard, que me venait l'obstacle. Alors je recevais de vous une insulte nouvelle, si poignante qu'elle eût refoulé l'amour dans le cœur le plus enclin à l'indulgence ; ou bien, pour retrouver mon fils, je me voyais réduite, moi, la comtesse de Macclesfield, à aller le réclamer de taverne en taverne, à le disputer à la débauche ! Vous reconnaître publiquement, ce n'était plus pour moi qu'ajouter au malheur de votre naissance la honte de votre inconduite. Vous voyez bien que j'ai dû vous renier.

— Il est adroit, milady, de chercher votre justification dans ma misère.

— Au moins cette misère, interrompit-elle vivement, je l'ai plus d'une fois secourue.

— Vous ? dit-il.

— Moi-même, Richard ; sachez-le bien, parmi ces dons anonymes qui payèrent vos dettes honteuses et vos orgies publiques, il y a plus d'une pièce d'or qui ne tomba dans vos mains que parce que la pitié l'avait fait glisser de la mienne... »

A ces mots de la comtesse un éclair de rage a brillé dans les yeux du poète ; il se lève avec impétuosité :

« Cette femme ! s'écrie-t-il en la montrant du doigt, comme s'il voulait la signaler au mépris de quelqu'un, cette femme ! elle me vole mon nom, mon héritage, et elle ose se vanter de m'avoir fait l'aumône ! Oh ! la généreuse mère que j'ai là ! la bienfaisance lui est une vertu si naturelle, qu'elle veut bien compter jusqu'à son fils parmi ses pauvres !

— Ce fils, reprend lady Macclesfield, ce fils que j'avoue ici, mais que partout ailleurs je renierai toujours, pouvait reconquérir son nom ; mais pour cela, il fallait qu'il ennoblit son malheur par quelques vertus ; il fallait qu'il me forçât au repentir de l'avoir méconnu, en faisant un noble usage de ses talents ; loin de là : il a pris à tâche de repousser l'estime ; il a contraint ses protecteurs à rougir de lui ; et quand j'aurais pu céder à la puissance du génie, il m'a fallu reculer devant la célébrité du vice ! En cherchant le mépris, Richard, vous avez justifié mon abandon. Alors j'ai voulu me choisir un autre fils ; celui-là, j'étais fière de lui ; mes bienfaits étaient si dignement placés ! mais vous vous êtes rencontrés tous les deux, et pour combler la mesure des maux que je vous dois, vous l'avez assassiné, Richard ! »

La fermeté jusqu'alors inébranlable de lady Macclesfield fut vaincue par ce souvenir d'Édouard, et la noble dame répéta en sanglotant :

« Vous l'avez assassiné !

— Ce n'est pas sans doute seulement pour pleurer votre amant devant moi que vous avez daigné venir ici ; il vous a fallu un autre motif que celui-là pour vous décider à me rendre visite.

— Celui qui m'a conduite près de vous, poursuit la comtesse, remise un peu de son mouvement de sensibilité, c'est ferme résolution de vous bien faire comprendre ce que nous sommes l'un à l'autre.

— C'est-à-dire d'implacables ennemis, n'est-il pas vrai, milady !

— Oh ! oui, bien implacables ! répond-elle d'une voix assurée, car maintenant, au prix du salut de mon âme, je ne vous pardonnerai pas le mal que vous m'avez fait !

— Quant à moi, milady, je vous l'avoue, ne faudrait-il qu'un désaveu pour obtenir ma liberté, que je ne vous renoncerais pas pour ma mère : ma vengeance, c'est l'immortalité que je vous donne !

— Orgueil ! dit-elle, orgueil ! toujours le même orgueil ! Vous méritez bien le don que vous fit ma colère.... ah ! vous vouliez une couronne de comte, maître Richard ? vraiment, vous en eussiez fait un digne usage, car je n'en doute pas, on l'eût bientôt retrouvée, soit comme un gage laissé chez quelque tavernier, soit parmi les bijoux d'une prostituée !

— Fort bien, milady, fort bien ! L'insulte maintenant ! mais c'est vouloir me donner une trop haute opinion de moi-même ! Prisonnier, couronné d'épines, et souffleté par l'injure !... Ah ! c'est plus que ma vanité n'osait espérer de votre haine ! Tout à l'heure je doutais de moi ; je doutais de mon

succès ; je méconnaissais la gloire qui m'attend ; enfin je ne me croyais plus même un grand homme, et voilà, continue-t-il en plaçant la couronne sur son front, voilà que vous me faites Dieu ! »

Pour dire cela, il a pris une attitude si imposante, sa voix éclate avec tant de force, et de ses yeux rayonnent tant d'éclairs, que la comtesse, intimidée, frissonne, baisse son voile, courbe la tête et sort furtivement du cachot de Richard, sans avoir le courage de répéter tout haut les paroles de malédiction qu'elle murmure tout bas contre le meurtrier d'Édouard.

Quant à Richard, qui voit la porte de sa prison se refermer comme d'elle-même au moment où il va s'élancer à la poursuite de la comtesse, il envoie à travers son guichet grillé un si long et si éclatant : « Adieu ! ma mère ! » que lady Macclesfield, en fuyant, a pu croire que la voûte du corridor s'ébranlait pour crouler sous l'effet de cette voix.

CHAPITRE VII. — La suppliante.

Pendant le tête-à-tête de la mère et du fils à Newgate, on eût pu voir dans l'échoppe de Fleet-Street un de ces spectacles doux à contempler qui ramènent à la croyance dans les bons vouloirs de l'humanité ceux qui désespéraient le plus de la bonté des hommes.

Aidée par mistress Fraser et prenant conseil du bon goût de David, Jane s'était parée comme pour une fête, et elle avait souri en se retrouvant jolie. Mais la sainte joie de son cœur qui illuminait ses yeux, témoignait qu'une généreuse inspiration et non l'instinct seul de la coquetterie l'avait guidée dans le choix heureux de ses ajustements. Ce sourire de la vanité satisfaite, c'était aussi le rayonnement d'une résolution héroïque soutenue par une religieuse espérance.

Fidèle à la cause du condamné que tous les autres avaient déserté, ceux-ci par lâcheté, ceux-là par indifférence, Jane, qui ne pouvait croire que l'arrêt de la justice fût pour Richard le dernier mot du destin, puisque le recours en grâce lui restait encore, résolut d'accomplir seule ce que personne n'osait ou ne voulait tenter.

Quand il en est à cette suprême ressource, le peuple dit : « Dieu et le roi. » Elle avait seulement osé dire : « Mon bon ange et la reine. » Et c'est parce qu'elle pouvait placer comme trait d'union un cœur de femme entre son

humilité de fille du peuple et la majesté royale, qu'elle eut tout espoir dans le succès de sa démarche.

Ainsi c'était pour se rendre à Saint-James et pour se jeter aux pieds de Guillelmine-Dorothée que Jane s'était si bien parée. Avant de partir, elle embrassa tour à tour mistress Fraser et David qui, les larmes aux yeux, lui dirent : « Bon courage. » Et quand elle fut partie, déjà même assez loin dans la rue, quelqu'un à qui la marche n'était pas facile, courut cependant assez vite pour la rejoindre.

« Il était convenu que j'irais seule, David ; pourquoi viens-tu ? »

Pour m'assurer que tes forces répondent à ta bonne volonté et, au besoin, pour te donner du courage.

— A la façon dont je marche, ai-je l'air d'en manquer ?

— Non, le pas est ferme, et puis, clans tes yeux, il y a autant de confiance que dans mon cœur. Tu réussiras, Jane !

— Que Dieu t'entende ; au revoir, mon ami, dit-elle en lui tendant la main.

— Tu le veux ! demanda-t-il, comme s'il hésitait encore à la quitter.

— Je t'en prie, » répliqua-t-elle.

A ces mots, ils se sont séparés, et tandis que la jeune fille poursuit sa route par le Strand, son ami se dispose à regagner l'échoppe ; mais seulement après un nouveau regard en arrière qui lui a prouvé qu'elle marche toujours avec la même assurance, vers le dernier but que lui montre l'espoir.

Jane arrive bientôt devant le palais et là son inquiétude commence. Comment demande-t-on à parler à la reine ? Les audiences qu'elle accorde s'obtiennent-elles sur-le-champ ? Faut-il offrir de l'argent pour arriver jusqu'à Sa Majesté, et surtout à qui d'abord doit-on s'adresser quand on n'a pour se recommander que soi-même ? La pauvre enfant ne sait rien de tout cela. Elle voit bien des soldats en sentinelle devant la porte de Saint-James-Palace ; mais elle n'ose pas leur parler ; elle voit bien encore dans la petite cour carrée des valets passer sous l'arcade de l'escalier principal, s'arrêter, entrer, sortir et rentrer de nouveau ; mais ils semblent ne pas l'entendre quand elle essaye de les aborder. Heurtée par les officiers et les nobles lords qui se rendent au lever de Leurs Majestés, elle reste tristement isolée au milieu de cette foule.

« Est-ce donc pour rien, se dit-elle, que j'ai tant espéré et que je me suis si bien parée ? »

Connue elle est là, ne sachant ni ce qu'il faut faire, ni ce qu'elle doit attendre, Jane se sent si rudement poussée du coude qu'elle jette un cri et s'appuie contre le mur.

« Pardonnez-moi, miss, lui dit le vieux gentilhomme qui vient de la heurter involontairement, je suis au désespoir du mal que je vous ai fait ; mais aussi pourquoi vous tenir sur le passage de tout le monde ? Je vous conseille de vous ranger ; il pourrait vous en arriver plus encore, tout à l'heure, quand le roi va sortir.

— Mais la reine ? demande-t-elle aussitôt, oubliant le mal qu'elle ressent encore pour ne s'occuper que du motif qui vient de la conduire à la porte du palais ; mais la reine, répète-t-elle, croyez-vous, monseigneur, qu'elle sorte avec le roi ?

— La reine ? vous avez donc bien le désir delà voir, ma toute belle ?

— Mieux que cela : je voudrais lui parler ! répond la jeune fille, encouragée par le ton de bonté du vieux lord. On prétend qu'elle ne repousse personne ; or, si le bonheur voulait que je pusse approcher d'elle, je serais bien sûre d'obtenir ce que je veux lui demander. »

En disant cela Jane porte la main au côté où elle a reçu le coup qui lui cause encore une vive douleur. Le lord la regarde avec inquiétude.

« Vous souffrez, miss ? lui dit-il, avec intérêt ; mais que pourrais-je donc faire pour réparer ma maladresse ?

— Ce ne sera rien, milord, ou plutôt cet accident serait un grand bonheur pour moi si, grâce à lui, je trouvais en vous un protecteur pour parvenir jusqu'à la reine.

— Avec d'aussi jolis yeux que les vôtres, mon enfant, on rencontre partout aide et protection.

— Eh bien, milord, reprend-elle en souriant, protégez-moi pour mes yeux si vous le voulez ; mais protégez-moi tout de suite, car j'ai besoin de connaître mon sort ! »

Elle dit, et le vieux gentilhomme lui fait signe de le suivre. Ils arrivent dans la partie réservée du parc. Pendant qu'ils marchent, lui en avant, et jetant de moment en moment un coup d'œil qui n'est pas précisément paternel sur sa jolie protégée ; elle à deux pas en arrière, et rougissant à chacun des regards de son protecteur, la jeune fille se dit tout bas : ce Voilà un coup de coude qui m'a fait beaucoup de mal, et cependant je suis bien heureuse de l'avoir reçu ! »

Jane et son guide s'arrêtent à l'extrémité d'une allée de tilleuls ; de là le vieux lord lui montre plusieurs dames qui se promènent et causent ensemble ; elles sont suivies seulement de deux valets de pied.

« La reine est celle qui marche la première, parmi les personnes que vous voyez là-bas, lui dit le vieux lord, allez, mon enfant, et que Dieu vous conduise ! Mais quel que soit le sujet de votre requête, présentez-la avec confiance ; et souvenez-vous que Guillelmine-Dorothée, n'a jamais renvoyé un solliciteur sans lui laisser une espérance ou une consolation. »

La solliciteuse s'élance avec courage ; mais à deux pas de la reine sa confiance l'abandonne, et perdant tout à la fois contenance et mémoire, elle tombe sans force et sans voix aux pieds de la reine.

Guillelmine-Dorothée, surprise de l'apparition subite de la jeune fille ; touchée de sa pâleur et de la violente émotion qu'elle paraît éprouver, interroge ses dames : « Quelle est cette jolie enfant ? que me veut-elle ? la connaissez-vous ? » Mais à cela personne ne peut rien répondre ; et quand la reine s'adresse à Jane elle-même pour savoir le motif de sa présence dans le parc réservé, il lui est impossible d'en tirer une parole d'éclaircissement. Toujours muette, toujours agenouillée, la suppliante ne laisse entendre que le bruit de ses sanglots et celui des baisers dont elle couvre le bas de la robe de Guillelmine.

Le vieux gentilhomme, qui s'était tout d'abord intéressé à la jeune fille, est resté à une distance respectueuse ; mais il n'a pas perdu de vue la scène qui vient de se passer. La reine, le reconnaissant de loin, le fait appeler, et c'est alors qu'il lui raconte sa rencontre avec Jane et la protection qu'il n'a pas cru devoir lui refuser quand elle a montré tant d'insistance pour voir la reine.

« Eh ! ma belle, dit celle-ci, s'adressant à Jane, relevez-vous donc, et regardez-moi ; allons, du courage, vous verrez bien qu'on peut me parler sans crainte.

— Madame, lui dit la jeune fille, qui a repris un peu d'assurance en entendant son guide généreux plaider encore pour elle, je ne sais pas comment on demande grâce, mais vous le voyez, sans doute, c'est une grâce que j'attends de Votre Majesté ! Cependant j'ai peur de mal dire, et j'ai tant besoin de ne pas vous déplaire !

— Jusqu'à présent vous n'avez fait que m'intéresser, et beaucoup.

— Vrai ! demande-t-elle naïvement. Dites-vous bien vrai, madame ?

— Mon enfant, lui fait observer une des dames de la suite, on répond à la reine, mais on ne l'interroge pas. »

A cette remontrance, bien que faite avec la plus grande douceur, Jane s'arrête intimidée ; puis elle pleure à chaudes larmes.

« Si l'on doit me reprendre ainsi, je ne pourrai plus parler, dit-elle !

— Alors donnez-moi votre placet, reprend la reine, et je vous promets que demain on y répondra en mon nom.

— Mon placet ? répète Jane, mais je n'en ai pas, madame : tout ce que j'avais à dire à Votre Majesté, est là, continua-t-elle en montrant son cœur ; mais rien n'en pourra sortir tant.... »

Elle s'arrête sans oser en dire davantage.

« Expliquez-vous, mon enfant, dites sans crainte toute votre pensée. »

Jane lève timidement les yeux sur Guillelmine, et lui dit d'une voix tremblante :

« Si vous étiez seule, il me semble que je m'expliquerais bien mieux ! »

Un inquiétant murmure accueille les dernières paroles de Jane ; celle-ci, tout à fait confuse, fait un pas en arrière comme pour se retirer.

« Restez ! » lui dit la reine ; puis, s'adressant aux personnes de sa suite, elle ajoute avec un sourire : te Vous l'entendez, mesdames, c'est un secret entre cette jeune fille et moi. Le respect que vous lui inspirez arrête la confiance qu'elle voudrait m'accorder, et je tiens à mon rôle de confidente. »

Tandis que Guillelmine-Dorothée éloigne ainsi les dames qui l'accompagnaient, Jane a le temps de vaincre sa timidité. Résolue qu'elle est à laisser parler son cœur, dès qu'elle se voit à peu près seule devant la reine, elle reprend la parole :

« Oui, dit-elle, c'est une grâce, c'est la grâce d'un innocent que je viens vous demander. J'ignore, madame, si ses ennemis ont raison de lui en vouloir ainsi, mais je suis sûre, moi, que le tribunal a eu tort de le condamner.

— Mais de qui parlez-vous ? interrompt la reine.

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit.... Eh bien ! c'est de lui, de Richard Savage que je parle ; c'est pour lui que je m'adresse à votre justice.

— Richard Savage ! s'écrie Guillelmine.

— Oui, madame, oui, pour Richard Savage lui-même ; c'est un grand poète, poursuit-elle encouragée par la confiance du succès, c'est un homme que l'Angleterre admire, et que j'aime, moi, madame ! Il n'a fait que bien

malgré lui le mal dont on l'accuse. Enfin, l'innocent condamné pour qui je vous implore, c'est celui que vos mains royales ont daigné applaudir à Covent-Garden ! car vous assistiez à cette belle représentation *d'Owerbury*, je le sais ; et n'ai-je pas entendu dire autour de moi : et Le roi est content de l'ouvrage ; la reine applaudit ; elle pleure ! » Vous avez pleuré, madame ! Ah ! si on avait dit cela à ses juges, je suis bien sûre qu'ils n'auraient pas osé le condamner ! »

Au nom de ce Richard, qui doit la sévérité de son arrêt encore plutôt à sa mauvaise réputation qu'à son crime, Guillelmine-Dorothée a froncé le sourcil ; elle détourne la tête et semble dire : « Je ne peux rien pour lui. » C'est que toutes les circonstances du meurtre lui sont bien connues ; c'est qu'elle sait surtout dans quel lieu ce meurtre a été commis et avec quels mauvais compagnons Richard se trouvait ce jour-là. Quant à Jane, elle ne sait rien autre chose que ce que le poète a cru devoir lui dire pour se justifier ; aussi ne comprend-elle pas pourquoi celle qui l'a si bien accueillie d'abord, semble impatiente de la quitter, et d'où vient que sa prière est presque repoussée.

« Je vous jure sur mon salut, continue-t-elle, que Richard n'est pas coupable ; il a tué quelqu'un, c'est vrai ; voilà ce qui nous fait horreur à nous autres femmes, qui ne pouvons comprendre que la colère aille jusqu'à répandre le sang, même de nos plus cruels ennemis ; cependant il y a des moments où l'homme n'est pas maître de garder son sang-froid ; on avait insulté à ses vers, on voulait l'assassiner, lui ; c'est pour se défendre qu'il a frappé son ennemi... Voilà comme les choses se sont passées : je le sais bien, il a dit tout cela ; mais la justice n'a pas voulu l'entendre ; ah ! si j'avais été là, moi, j'aurais parlé comme je vous parle, madame, et l'on aurait fini par me croire !

— Mais la preuve, ma pauvre enfant, la preuve ! Encore si vous pouviez fournir la preuve de ce que vous dites. »

Jane croit voir dans ces mots le pardon prêt à s'échapper de la bouche royale : il ne faudrait peut-être qu'une dernière parole pour l'en faire tomber. Sans réfléchir davantage au péché dont elle va charger sa conscience, la jeune fille n'écoute plus que la voix qui lui crie : et Sauve-le même au prix d'un mensonge ! » Et lorsque la reine, qui s'est attendrie, répète encore : « Mais la preuve !

— J'y étais ! répond-elle, entraînée par le besoin d'obtenir la grâce de Richard.

— Vous y étiez ! dit Guillelmine-Dorothée, qui se souvient bien que c'est dans l'ignoble maison de Mortimore-Street que la scène de mort s'est passée ; vous y étiez, malheureuse ! Quelle audacieuse créature êtes-vous donc pour oser venir, et d'un tel lieu encore, crier grâce devant moi en faveur d'un assassin ? »

Le mouvement de répulsion que la reine vient de manifester a été remarqué par les dames de sa suite ; elles reviennent sur leurs pas et entourent leur maîtresse, qui, aussi pâle d'indignation que Jane est pâle d'effroi, dit avec force à ses valets de pied :

« Éloignez cette fille ; je ne veux plus l'entendre ! qu'on la chasse ! Savez-vous bien d'où elle sort votre protégée ? continue-t-elle, en s'adressant au vieux lord, elle sort de cette maison de Mortimore-Street où Richard Savage a commis un meurtre. »

Un cri d'indignation retentit parmi la noble assemblée ; mais avant que les gens de la reine aient eu le temps de s'emparer de Jane pour la chasser hors du parc, elle s'est jetée de nouveau à genoux devant la souveraine irritée.

« J'ai menti, madame, j'ai menti ! s'écrie-t-elle, que Votre Majesté me le pardonne : non, non, je n'y étais pas ! mais il m'avait si bien dit : Je suis innocent, il m'avait si bien expliqué tout cela que je croyais y être ! Il n'avait pas d'intérêt à me tromper ; il ne savait pas que je l'aimais.... Mais je l'aime, madame ; oh ! je ne crains plus de le dire à qui veut m'écouter : sa vie c'est la mienne ; s'il subit sa condamnation j'en mourrai. Si vous saviez comme ce sont d'honnêtes parents que les miens ! Il est impossible que l'amour que j'ai pour Richard soit aussi mal placé qu'on voudrait me le faire croire. On ne révère pas Dieu et la vertu comme je les révère pour se donner cœur et âme à un assassin.... Voilà, sans doute, ce que j'aurais dû vous dire d'abord : j'ai cru mieux faire avec un mensonge ; qu'on m'en punisse.... Mais pour lui grâce ! grâce ! »

Revenue bientôt de l'horrible idée qu'elle avait conçue de la suppliante, Guillelmine lui prit la main :

« Ma chère petite, lui dit-elle, une reine d'Angleterre n'a pas grand pouvoir pour arrêter le cours de la justice ; mais tout ce qu'il me sera possible de faire pour adoucir votre chagrin, croyez que je le tenterai.

— On le sauvera donc ! s'écria Jane.

— Je ne réponds de rien ; cependant attendez et espérez encore ! Mais à l'avenir, quand vous voudrez intéresser quelqu'un en votre faveur, ne

mentez plus à personne, pas même à la reine ! »

La jeune fille baisa la main qui se tendait vers elle ; puis la reine reprit sa promenade en répétant : « Pauvre enfant !

— Attendons, » se dit tristement Jane en la regardant s'éloigner.

CHAPITRE VIII. — Une nouvelle pratique.

Quelque désir qu'il ait eu de suivre Jane jusqu'aux portes de Saint-James, David s'est donc résigné à retourner chez lui. Rentré dans l'échoppe, il est remonté sur son établi et veut travailler ; mais l'inquiétude et l'impatience l'agitent si fort, qu'à chaque point le fil se rompt sous ses doigts, et que toutes ses aiguilles se brisent dans l'étoffe, où, d'ordinaire, elles ne font que glisser aisément. Comme la besogne n'avance guère, et qu'à ce métier-là il finit toujours par en être pour son fil perdu et ses aiguilles cassées, David jette son ouvrage de côté, et prend la résolution d'aller s'assurer s'il ne trouvera pas dans un verre de genièvre, au cabaret voisin, la distraction qu'il demande vainement à la couture. Il se prépare à sortir, quand la visite d'un étranger l'arrête et vient détourner le cours de ses idées.

Ce visiteur inconnu est un vieillard vert encore ; il porte perruque soigneusement poudrée, bas de soie bien tirés, culottes courtes à jarretières bouclées d'argent, et pour surtout un habit gris de fer à grandes basques. D'abord l'homme à l'habit gris de fer regarde longtemps et avec une certaine fixité l'ouvrier tailleur ; puis, quand il l'a examiné tout à son aise, et lentement analysé trait par trait, il murmure entre ses dents :

« Je ne me trompe pas : il y a beaucoup de *lui* dans cette physionomie-là.
»

David commence à faire mauvais œil à l'inconnu qui le regarde ainsi, quand celui-ci prend la parole. Il s'informe s'il n'y a pas dans la Cité un autre tailleur du nom de David, et quand il est bien certain qu'il a devant les yeux le véritable élève de Guillaume Fraser, il demande alors à faire un choix parmi ses draps les plus nouveaux. David s'empresse de développer sa carte d'échantillons dans toute la longueur de l'établi. A mesure que la passant en revue, il fait observer à sa nouvelle pratique la finesse de ce drap-ci, la couleur de celui-là, la solidité de l'un et le moelleux de l'autre, l'étranger, qui ne l'écoute qu'avec une médiocre attention, hasarde quelques questions sur l'âge, sur le lieu de naissance et sur l'infirmité de David. C'est

entre eux comme une lutte, où l'un épuise toute son éloquence de marchand pour pousser à la vente, tandis que l'autre essaye, par d'adroites surprises, à faire tourner les réponses du tailleur au profit de sa curiosité. Enfin, lorsque David croit avoir fixé l'irrésolution de l'étranger, en lui présentant un échantillon de drap qui réunit tous les, avantages de qualité, de prix et de durée, l'homme à l'habit gris de fer jette sans le regarder, le morceau d'étoffe sur l'établi, et demande d'une façon assez brusque à parler sur-le-champ à maître Guillaume Fraser.

« S'il n'est pas ici, j'attendrai son retour, dit-il, car c'est surtout à lui que je voudrais parler.

— Dieu vous garde, réplique David, d'aller le chercher là où il est ! Voilà trois ans passés que nous avons perdu ce digne homme.

— Hélas oui ! reprend Charlotte ; mais il ne faut pas que cela vous empêche de nous donner votre pratique ; car, sans faire de tort à mon pauvre défunt, on peut dire que le fils entend encore un peu mieux le métier que son père.

— Le fils ? le père ? répète le questionneur de l'air d'un voyageur qui se trouve tout à coup désorienté. Mais, si vous êtes le fils de maître Fraser, d'où vient que vous vous nommez David Sauveur sur votre enseigne ?

— C'est toute une histoire, répond la vieille mère.

— Oui, riposte brusquement l'ouvrier, pressé d'en arriver au fait avec ce rude questionneur, c'est une histoire qui vous intéresse d'autant moins qu'elle ne peut rien ajouter à mon mérite de tailleur ; que vous la sachiez ou non, l'ouvrage que vous me commanderez n'en sera ni mieux ni plus mal cousu. »

A cette réponse l'étranger fait un geste de mécontentement ; puis il reprend avec sang-froid :

« Prenez-moi mesure.

— Mesure de quoi ? demande David.

— Ma foi, de ce qui vous fera plaisir ; car, à dire vrai, j'ai tout autant besoin d'une chose que d'une autre. »

Le ton dont il dit cela prouve assez qu'il n'a vraiment besoin de rien.

« En ce cas, dit vivement Charlotte, tu n'as qu'à faire un habillement complet au gentleman.

— Va pour l'habillement complet ! » répond l'homme à l'habit gris de fer.

David aussitôt se met en devoir de montrer son savoir faire. L'étranger se prête de la meilleure grâce du monde aux exigences du jeune tailleur ; il prend tour à tour telle ou telle attitude indispensable, selon David, à la rigoureuse exactitude des mesures et, pendant l'ennuyeuse cérémonie, l'homme à l'habit gris de fer ne laisse pas échapper un seul mot d'impatience ; le babil souvent insupportable de mistress Fraser, loin de l'étourdir, paraît captiver singulièrement son attention. Un mot de l'étranger a suffi pour ramener la veuve de Guillaume sur un terrain qu'elle aime à parcourir ; et, elle a saisi avec grande joie l'occasion qui se présentait de parler longuement de son cher fils d'adoption. Quand elle a fini de dire et pourquoi l'élève de maître Fraser a nom David Sauveur, et pourquoi il boite de la jambe gauche, et comment on a conservé le feuillet de la Bible cousu au maillot de l'enfant abandonné sous le porche de la grande église, l'homme à l'habit gris de fer arrête court David au moment où celui-ci présente à son choix plusieurs étoffes pour gilets brodés.

« Je pense, dit-il, qu'il serait malséant que le valet de chambre se fit servir avant son maître, c'est pourquoi nous en resterons là, quant à ce qui me regarde ; et si vous le voulez bien, vous allez venir à l'instant chez milord, attendu que Sa Seigneurie a aussi besoin de vous parler.

— Et prendrai-je avec moi mes cartes d'échantillons ?

— Prenez tout ce que vous voudrez, mon ami ; mais surtout faites provision de bon courage pour la marche, car nous allons un peu loin.

— Tant mieux ! dit David, satisfait de trouver un prétexte pour occuper ses heures, tandis que Jane accomplit sa mission de suppliante.

— Maître David ne sera peut-être pas de retour avant la fin de la journée, car il n'y a pas moins de quatre milles d'ici à Gamberwel, et c'est à Camberwel que nous allons, dit l'étranger ; mais qu'importe la durée de l'absence il s'agit pour lui d'une excellente affaire. »

Et puis, voyant que David endosse un bel habit, il fronce le sourcil et semble dire : « Voilà qui me déplaît. »

« N'auriez-vous pas un plus mauvais habit que celui-là ? demande-t-il au jeune tailleur.

— Pourquoi cette question ? réplique David.

— C'est qu'un costume aussi propre, joint à votre air de santé, vous donne tout à fait bonne mine.

— Quel mal y a-t-il à prouver qu'on se porte bien, et qu'on sait se mettre convenablement ?

— Il peut quelquefois y en avoir beaucoup, auprès de certaines personnes. Une apparence de pauvreté vous rendrait bien plus intéressant au premier aspect.

— Mais, interrompt David, lorsqu'il s'agit de se faire faire un habit, la pratique regarde bien plus à la beauté de la coupe qu'à la mine du tailleur.

— Mon maître n'est pas une pratique comme les autres, j'aurais été bien aise qu'à première vue il s'intéressât à vous ; car, je vous l'ai dit, c'est une affaire d'or que je veux vous faire faire.... Aussi, fiez-vous à moi, nous arrangerons si bien les choses que milord vous recevra comme il le doit. En voilà assez de dit, maintenant en route ! »

Sans vouloir s'expliquer davantage, le mystérieux questionneur prend congé de dame Charlotte et il part avec David, laissant la bonne femme plongée dans un abîme de conjectures et de suppositions dont elle ne doit sortir qu'au retour de son fils d'adoption.

Or, l'homme à l'habit gris de fer, qui est venu chercher l'ouvrier jusque dans son échoppe pour l'emmener à Camberwel, c'est ce terrible Wilkis, le vieux valet de chambre de lord Rivers.

On sait quelle sorte d'effroi il inspire à son maître, et cependant rien, sinon une teinte de franchise tant soit peu rude, n'a jamais pu justifier la terreur du faible lord. Wilkis, homme de cœur et de probité, a vu le piège où la cupidité de quelques mauvais parents pouvait entraîner un esprit malade, et choisissant, au lieu du rôle de complice qu'on lui offrait, pour perdre un maître qu'il aime, celui de dominateur, par lequel il espère sauver l'homme dont il a pitié, Wilkis s'est fait violemment le guide et le conseiller de lord Rivers. Ses sages conseils, qui ont préservé le seigneur de Camberwel du malheur d'un arrêt d'interdiction, il les lui donne presque toujours du ton qu'on prend pour commander. Or l'ancien favori des dames de la cour d'Angleterre est incapable maintenant de distinguer entre le dévouement vrai d'une amitié grossière et le despotisme dont il s' imagine être la victime ; aussi, dans sa pauvre intelligence, a-t-il métamorphosé en jalouse tyrannie l'intérêt brutal que Wilkis lui témoigne. Il se croit l'esclave d'un serviteur qui le domine, quand c'est seulement de la peur qu'il se forge gratuitement que l'imbécile vieillard est esclave.

Wilkis et David sont arrivés à destination ; autant, durant la route, le jeune tailleur a mis d'empressement et de franchise à répondre aux questions du valet de chambre, autant celui-ci a eu soin d'entourer ses réponses de mystère et de demi-mots quand son compagnon de route s'est

avisé de l'interroger sur le véritable motif de ce voyage ; car David a cru enfin comprendre que ce n'est pas tout à fait pour avoir un habit taillé et cousu de sa main qu'on le fait venir de si loin.

Au moment où Wilkis se prépare à entrer chez son maître pour lui annoncer l'arrivée de David, il s'arrête, tenant encore à la main le bouton de cuivre de la porte du salon, et s'adressant au jeune tailleur : « Mon ami, lui dit-il, il est bon, je crois, de vous prévenir un peu de la conduite que vous aurez à tenir ici ; la personne que vous allez voir peut beaucoup pour votre fortune, ainsi tâchez de gagner sa confiance, et je vous réponds que vous ne vous en repentirez pas.

— J'espère bien, répond David, que Sa Seigneurie n'aura pas de reproches à me faire sur mon ouvrage.

— Je le crois, dit Wilkis avec un malicieux sourire ; mais c'est égal, vous voilà assez bien averti pour vous tenir prêt à répondre avec mesure et convenance à milord. L'homme que vous allez voir, continue Wilkis, est dans un triste état, je vous en préviens ; à votre place un autre pourrait rire des stupidités qu'il va sans doute vous débiter ; n'oubliez pas, mon ami, que vous n'avez pas le droit d'en rire, bien mieux, plus vous le trouverez absurde et plus il faudra vous sentir de respectueuse pitié pour mon noble maître ; enfin, fût-il tombé encore plus bas, ce qui est à peu près impossible, songez que vous lui devez le respect, par humanité pour lui d'abord, ensuite par intérêt pour vous-même. »

Comme David se dispose à demander positivement le mot de cette énigme, Wilkis, sans lui laisser le temps de parler, ajoute :

« Au surplus, je crois vous connaître assez bien pour être certain que vous ferez par bon naturel, ce que les autres feraient par calcul, et que vous me donnerez le droit de me réjouir de vous avoir introduit chez lord Rivers.

»

Wilkis jette ainsi le nom de son maître à David ébahi, et il entre chez le lord.

Ce n'est pas la première fois que le nom de lord Rivers résonne à l'oreille du jeune tailleur ; bien souvent, dans ses entretiens avec le prisonnier de Newgate, il lui a entendu mêler ce nom à celui de la comtesse de Macclesfield, et souvent aussi David a demandé à l'auteur d'Owerbury d'où vient qu'il n'a pas essayé de poursuivre son noble père comme il poursuivait celle qui le renia pour son fils. A cela le poète a toujours répondu d'un ton dédaigneux :

« Quel honneur y aurait-il pour moi à lutter contre ce vieillard idiot ? D'ailleurs lord Richard croit que son fils est mort ; aussi, tant que ma mère me repoussera, il aura le droit de ne pas me reconnaître : c'est elle que je dois vaincre d'abord pour arriver ensuite jusqu'à lui. »

Ainsi David sait quels liens du sang existent entre le poêle prisonnier et le maître de Wilkis ; or, dès que les dernières paroles de celui-ci lui ont appris quel est le haut personnage qui va le recevoir, il comprend l'immense avantage qu'il pourra tirer pour Richard du hasard de cette entrevue, et il accueille avec joie la généreuse pensée qui lui passe par le cœur.

« Grâce à Jane, se dit le boiteux de Fleet-Street, Richard pourra bien être rendu à la liberté ; mais c'est grâce à moi qu'il va retrouver un père. Ainsi elle n'aura pas le droit de se dire : Il me doit tout ! car à moi aussi il devra bien quelque chose. Sois éloquente à Saint-James, petite sœur ; moi je vais parler ici ; et peut-être qu'en nous retrouvant chez nous, ce soir, nous pourrons nous dire, toi : Il est libre ! moi : Il a un nom ! »

Et pendant qu'en imagination il poursuit son dessein jusqu'au succès, Wilkis essaye de raviver l'intelligence de son maître en lui répétant :

« Milord, l'enfant est là ! »

Lord Rivers, enfoncé dans son grand fauteuil, les mains jointes sur la poitrine, la tête penchée sur une épaule, écoute Wilkis et reste indifférent, immobile, comme s'il n'avait rien à lui répondre. C'est toujours ce même vieillard moribond que lady Henriette a retrouvé l'année précédente, sans forces, sans volonté, aussi lent à retrouver un souvenir, mais plus affaibli encore. A ces accès passagers d'emportement a succédé un accablement général dont rien ne semble plus pouvoir le réveiller : ni l'aiguillon des souffrances physiques, ni la secousse des émotions du moral. Corps usé comme le cœur, il n'offre plus qu'une image de la lassitude de la vie. On dirait à le voir que, lampe épuisée, il attend pour s'éteindre qu'une dernière lueur de mémoire vienne lui rappeler qu'il oublie de mourir.

« Eh bien ! reprend Wilkis, ne m'entendez-vous pas, milord ? Je vous dis que l'enfant est là. Il faut avouer que le pauvre petit diable est tombé entre les mains de bien braves gens ; car ils en ont fait le meilleur et le plus franc jeune homme qu'il soit possible de rencontrer ; vrai, c'est un digne garçon !

— Bien, mon bon Wilkis, très-bien ; mais je ne tiens pas beaucoup à voir ton protégé, réplique enfin lord Rivers en appuyant avec amertume sur ce mot. Tu le sais.... je n'ai pas beaucoup de forces, et la moindre commotion peut me faire tant de mal !

— Dites donc, milord, que ce sont vos frayeurs sans motif, les fantômes que vous vous créez, qui vous font du mal ; mais une bonne joie bien franche, bien douce n'a jamais nui à la santé de personne. Voyez l'enfant, et, croyez-moi, cette journée vous vaudra mieux que dix visites du médecin ! Vous sortirez de l'entrevue l'œil plus vif, le corps plus droit, les jambes plus solides et le cœur mieux portant aussi. Je peux lui dire d'entrer, n'est-ce pas ? »

Wilkis s'est dirigé vers la porte, mais son maître le rappelle :

« Arrange tout cela sans moi, lui dit-il ; j'ai besoin de repos.

— C'est bien ! continue Wilkis ; je vous obéirai comme je l'entends. Que Votre Seigneurie dorme, si cela lui est possible, quand il y a tout près d'elle un fils qui mérite la meilleure réception. Oui, dormez, milord ; mais, sur ma parole, vous retrouverez ce fils, à côté de vous, au moment du réveil ; car de ce pas je cours le chercher ! »

Wilkis a parlé avec tant de chaleur, que le comte de Rivers subit, en l'écoutant, une de ces émotions de terreur, comme il en éprouvait tant autrefois.

« Mais.... mais, balbutia le malade en le regardant d'un air effaré, je ne te comprends pas, mon Wilkis ?... tu n'as rien à gagner à ce que je le voie, cet enfant.... ta part d'héritage n'en sera pas plus forte ! »

L'effort qu'il a fait pour dire cela replonge le vieillard dans un affaissement si pénible à voir, que l'honnête valet de chambre se sent ému jusqu'aux larmes.

« Voyez dans quel état vous vous mettez, milord, et pourquoi ? Que Votre Honneur le sache bien, une fois pour toutes. Il y a mieux qu'un calcul d'intérêt dans le cœur d'un homme comme moi. Que m'importe, en effet, que vos cousins ou vos enfants héritent de vos biens ; ce qui me fait quelque chose, à moi, c'est que vous ne soyez ni grugé par les uns, ni trompé par les autres. Quand j'ai fermé votre porte à un vaurien nommé Richard Savage ; quand j'ai été au-devant d'un brave garçon appelé David Sauveur, ce n'est pas pour ma propre satisfaction, sans doute ? mais j'ai pensé qu'un mauvais sujet qui ne méritait pas vos bontés, devait être chassé de chez vous comme un intrus ; tandis qu'il fallait forcer d'y venir l'enfant qui pouvait réjouir votre cœur. Il est ici, ce digne enfant, je l'ai été chercher à Londres, je l'ai amené à Gamberwel, je lui ai dit que Sa Seigneurie lord Rivers voulait le voir, et vous ne me ferez pas passer pour un menteur ; non ! car, aussi vrai

que je m'appelle Wilkis, vous le verrez, milord ! je vous jure que vous le verrez !

— Tout à l'heure, réplique le vieillard, j'ai besoin de me recueillir avant de recevoir, ce.... Richard Savage.

— Mais Votre Seigneurie n'y est plus, répond Wilkis, impatienté de l'inutilité de ses efforts pour se faire comprendre ; Richard, c'est l'autre, le vagabond, le fils de cette lady Macclesfield qui vous a fait tant de mal lorsqu'elle est venue ici pour la dernière fois, il y a un an ; celui pour qui je vous parle, et qui est là, dans votre antichambre, attendant vos ordres : c'est David, David le bon sujet, le fils de cette pauvre Ennly Badgers.... vous vous souvenez bien ?... Ennly, la fille du baigneur.... qui demeurait à Glifton, où vous avez été prendre les eaux après la blessure que vous reçûtes de sir Boswell.... Et mais, tenez, voici justement sur votre bureau la lettre qu'elle vous a fait parvenir dernièrement ; cette lettre, sans laquelle nous ne saurions rien encore ni du sort de la mère, ni de l'existence de l'enfant.

— Oui !... oui !... répète lord Rivers à chacune des circonstances que Wilkis lui rappelle ; mais s'il répond ainsi, c'est moins pour prouver qu'il a compris, que pour en finir avec une explication qui le fatigue.

— Il est certain, reprend Wilkis, que vous ne pouvez pas recevoir votre fils comme un étranger qu'on hésite à reconnaître, et que nous devons être en état de répondre quand il nous demandera où est sa mère ; heureusement que nous sommes bien renseignés, grâce à la lettre d'Ennly ; mais vous ne vous le rappelez pas bien, sans doute ; il serait peut-être utile de la relire ensemble. » Et, sans tenir compte des marques d'impatience que donne son maître, le vieux valet de chambre prend la lettre qu'à dessein il avait placée ouverte à portée de la main de lord Rivers, et il lit à haute voix :

A LORD RICHARD, COMTE DE RIVERS.

Partout où il sera.

« Milord,

Si Votre Honneur se souvient de la fille du baigneur de Clifton, qu'il lui pardonne la mauvaise action dont elle s'accuse maintenant, parce que ce n'est que maintenant qu'elle sait avoir quelque chose à se reprocher.

La coupable se nomme Ennly, milord ! cette Ennly eut un fils de vous ; il y a de cela si longtemps que vous ne vous souvenez peut-être plus d'elle ?

quant à son cher enfant, comment vous rappelleriez-vous qu'il vint au monde, puisque vous ne l'avez jamais connu, et que ni lui ni sa mère n'ont pu, jusqu'à présent, invoquer votre souvenir ?

Vous aviez dit à Ennly, et cela quand elle n'était pas mère encore : Je suis forcé de retourner à Londres, ma bien-aimée ; mais si le monde nous sépare, il ne peut pas m'empêcher d'être le bienfaiteur de notre enfant ; envoie-le-moi là-bas, aussitôt que tu pourras le faire sans danger pour ses jours ; confie-le à mes soins et crois-moi, chère Ennly, je lui assurerai un sort qu'il me serait doux de te faire partager. »

« Voilà vos propres paroles, milord ; je les ai trop bien retenues alors pour les oublier jamais ; cependant, privée que je devais être de votre présence, je ne voulais pas me déshériter de l'amour de mon enfant, et quand je vous promettais, à votre départ, de vous abandonner un jour ce précieux fruit d'un amour oublié sans doute, mère égoïste, je faisais, au fond du cœur, le serment de ne jamais profiter de vos bonnes intentions en faveur du pauvre petit que j'allais mettre au monde.

Croyez-le, milord, il fallait qu'Ennly fût certaine d'avance qu'elle était destinée à mourir sous les coups d'un père qui n'a jamais su pardonner, pour se résoudre à la séparation douloureuse dont la sûreté de son fils lui fit enfin un devoir. Quelque temps il me fut possible de cacher la naissance du cher petit ; mais je fus un jour sur le point de trahir mon secret, et je compris alors, que garder plus longtemps mon fils à Clifton, c'était l'exposer à la colère de celui qui n'eût pas plus épargné l'innocent que la coupable. Mon frère, à qui j'avais d'abord confié le mystère de ma grossesse, se chargea d'emporter à Londres ce fils que je ne devais plus revoir, et il me promit solennellement de le remettre en vos mains. A partir de ce jour, je fus bien triste, milord ; mais mon cœur de mère ne souffrit plus que de l'absence, j'avais tant d'espoir en vous J'ai gardé ce calme de ma conscience pendant bien des années ; pourquoi donc aucun pressentiment n'est-il venu m'avertir que j'étais au moins criminelle par imprudence ? Tant que mon père vécut, il ne me fut pas possible de parler de l'enfant à mon frère ; je dus me contenter de tout ce qu'il voulut bien me dire à ce sujet. Mon père n'est plus ; puis il y a quelques jours, ce frère, qui avait si indignement abusé de ma bonne foi, fut aussi rappelé à Dieu ; c'est à son lit de mort que le messenger infidèle me confessa l'affreuse vérité. Il était bien venu à Londres avec le ferme dessein de remplir la mission dont j'avais cru pouvoir le charger, mais arrivé à la porte de votre hôtel, mon

frère fut pris, me dit-il, d'un scrupule de délicatesse qui l'empêcha de se trouver face à face avec celui qu'il nommait mon séducteur. Par suite d'un sentiment qu'il ne m'est pas possible de condamner, il pensa qu'il était plus honorable pour lui de confier mon fils à la garde du Tout-Puissant que de passer à vos yeux pour le complice de ma faute. Voilà pourquoi il se décida à déposer mon fils devant l'église d'un faubourg de Londres appelé Southwarck ; cette église, m'a-t-il dit, se nomme Saint-Sauveur.

Si je pouvais marcher, milord, je serais déjà à Londres, et je saurais bien, moi, ce qu'est devenu le pauvre orphelin ; car, par précaution au moins, mon frère avait eu soin de placer dans le maillot du cher petit une page de la Bible, avec le nom de David que je lui avais donné en mémoire de ce jour.... Oh ! comme vu de si loin, c'est quelque chose de méprisable qu'un amour que la vertu ne protège pas dans notre souvenir !

Pauvre femme impotente, je suis clouée sur ma chaise depuis plus de deux ans, sans que j'aie l'espoir de retrouver jamais l'usage de mes jambes ; elles furent brisées dans une horrible chute que je fis sur le bord de l'Avon. Si je me plains de ma pauvreté, c'est à cause du regret que j'éprouve de m'adresser à un autre, quand ce serait à moi de chercher mon enfant partout où il peut être. Mais cet autre à qui je m'adresse, c'est vous, milord ! vous que j'ai connu généreux, sensible ; vous qui êtes riche et puissant : vous, enfin, qui êtes son père ! Vous vous informerez de mon David, n'est-ce pas ? et quelque part que vous puissiez le rencontrer, protégez-le, je vous en prie ; je n'ose vous dire : rendez-le à sa mère.

Que Dieu m'entende, et aussi Votre Honneur !

Excusez la liberté que j'ose prendre de vous écrire en si mauvais style et si longuement, quand depuis tant d'années vous devez avoir perdu le souvenir de la pauvre »

« ENNLY BADGERS. »

En achevant la lecture de cette lettre, Wilkis jette les yeux sur son maître ; mais le comte est dans un état si parfait d'immobilité, que le vieux valet de chambre ne peut retenir un mouvement de mauvaise humeur :

« Il faut que le diable s'en mêle ! dit-il, voilà milord qui s'est endormi à présent.

— Mais non, répond le vieillard en relevant la tête : allons, va me chercher l'enfant ! »

Cette fois le digne serviteur éprouve un sentiment de joie comme, de longtemps, il n'en a ressenti auprès du malade : les joues ridées de lord Rivers sont sillonnées de larmes.

« Vous avez pleuré, milord !

— Tu crois ? C'est possible, » répond celui-ci en passant machinalement la main sur ses joues.

En deux pas, Wilkis est dans l'antichambre, où David, de plus en plus affermi dans sa résolution de servir Richard, attend toujours qu'on l'introduise auprès de Sa Seigneurie.

« Venez ! dit le valet au jeune tailleur, milord est dans un de ses bons jours ; nous n'aurons pas grand'peine à lui faire entendre raison.

— Il faudra bien qu'il l'entende, la raison ! » réplique David, pensant à la cause qu'il va plaider, et c'est avec résolution qu'il pénètre dans l'appartement du vieillard.

CHAPITRE IX. — A cœur nu.

Au bruit de la porte du salon qui s'ouvre devant David, lord Rivers se sent tout à coup l'âme si étrangement remuée, qu'il fait un mouvement pour marcher à la rencontre du fils inconnu qui vient à lui ; il essaye même de faire quelques pas ; mais sa désespérante faiblesse, trahissant son bon vouloir paternel, le contraint à retomber sur son siège, d'où il tend sa main tremblante à David en signe de bienvenue.

D'abord le jeune tailleur s'est avancé avec assez de hardiesse ; mais, frappé de surprise à l'aspect du noble malade qui lui fait un accueil si amical, il s'arrête, ne sachant comment expliquer ni l'empressement du vieux valet de chambre à le pousser du côté de Sa Seigneurie en lui disant : « Mais allez donc ! » ni l'attitude bienveillante du comte ; car celui-ci, penché vers David, semble lui dire : « Viens à moi ; » et il l'attire de la main et du regard.

« Ah ça ! dit Wilkis, mécontent d'une hésitation qui dérange l'effet dramatique que lui promettait cette entrevue, il faut que vous soyez bien aveugle, mon bon ami, pour ne pas vous apercevoir qu'il y a là quelqu'un qui vous tend les bras ? Il est clair pourtant qu'on veut vous embrasser. Vous n'exigerez pas sans doute que Sa Seigneurie fasse la moitié du chemin ?

— J'avoue, répond David, qu'une telle réception m'embarrasse un peu ; d'ordinaire ce n'est point ainsi qu'on reçoit son tailleur.

— Tailleur ! répète le vieux lord ; ah ! ce jeune homme est tailleur ? murmure-t-il sourdement, et puis il se rejette dans le fond de son fauteuil.

— Eh bien, oui, il est tailleur, reprend Wilkis ; vous le savez bien, milord : voilà huit jours que je me tue à vous répéter la même chose.

— Je l'avais oublié, dit le comte... C'est un ouvrier ! c'est un tailleur ! » continue-t-il en se parlant à lui-même.

Peu à peu ses regards se détournent de David ; sa main cesse de rester tendue vers l'élève de Guillaume Fraser, et ses lèvres se crispent, avec une visible apparence de dépit.

Ce qui réagit si fortement en lui, c'est le sentiment de sa haute naissance comparé à la condition infime de celui qu'il va nommer son fils. Celui qui n'est plus même l'ombre du noble lord Rivers, s'indigne qu'une main plébéienne ose toucher au linceul blasonné que sa vanité lui montre à travers les fentes de son cercueil.

« En bonne conscience, milord, reprend Wilkis, personne n'a le droit de lui faire un reproche de son état ! Cet honnête garçon a-t-il été le maître d'en choisir un autre ? On ne pouvait lui demander rien de plus que d'honorer la profession qu'il exerce, et j'ai de bons renseignements sur son compte : d'abord ce n'est plus un simple ouvrier : il est maître, et maître fameux même ! chacun l'aime et tout le monde l'estime. On l'a déjà nommé constable dans l'association de la reine Marie ; il sera un jour alderman, il sera lord-maire, et tout cela par la seule force de sa bonne réputation.... Oh ! oui, quoi qu'en puissent dire les mauvais sujets, on n'est jamais impunément honnête homme ; celui-ci le prouve : on l'a laissé nu sur la pierre, et maintenant c'est lui qui habille les autres ! »

Tout ce que David entend lui semble de plus en plus énigmatique. Malgré des signes d'intelligence que lui adresse Wilkis pour prévenir toute demande d'explication, l'élève de maître Fraser va franchement interroger lord Rivers, quand celui-ci prend la parole. C'est à David qu'il s'adresse.

« Nous disons donc, mon ami, que tu as de la probité, de l'ordre, de bons sentiments ?

— Comme il n'y a pas de vanité à s'avouer honnête homme, réplique David, je crois pouvoir vous dire, milord, que de ce côté-là je serais honteux de connaître quelqu'un qui l'emportât sur moi. Mais il s'agit, je

crois, de prendre mesure à Votre Seigneurie ; si elle voulait voir mes échantillons ?

— Tout à l'heure, réplique vivement le vieux valet de chambre ; il faut avant tout répondre à milord.

— Oui, dit celui-ci ; où en étais— je ? Ce garçon-là brise la chaîne de mes idées avec ses observations de tailleur. »

Wilkis dit quelques mots à l'oreille de son maître, et bientôt, remis sur la voie, lord Rivers continue :

« Tu aimes sans doute beaucoup les gens qui ont pris soin de ton enfance ?

— Oui, milord, répond-il, et je les aime d'une tendresse bien filiale surtout ; et comment n'en serait-il pas ainsi ? ils ne me devaient rien et ils m'ont tout donné ! Mais il faut bien qu'il se trouve dans le monde de braves gens qui prennent en pitié les enfants des autres, puisqu'il y a des pères qui abandonnent leurs enfants ! »

Les derniers mots de cette réplique ont été balbutiés presque à voix basse ; car David, qui guette le joint dans lequel il pourra glisser un mot en faveur de Richard, craint cependant d'entrer trop brusquement en matière ; mais il s'est du moins hasardé timidement à prendre pied sur le terrain difficile qu'il va parcourir. Un mouvement de lord Rivers lui prouve que ses paroles ont porté juste où il voulait atteindre.

Le malade se retourne encore une fois du côté de Wilkis, et il lui demande tout bas :

« Ah ça ! il sait donc ?...

— On dirait qu'il s'en doute, » répond le vieux serviteur, surpris du sens mystérieux de la réplique du tailleur.

Le vieillard, passablement troublé, continue :

« Ces gens qui ont pris soin de toi, dis, les quitterais-tu volontiers pour d'autres qui te voudraient du bien ?

— Je ne sais ni où Votre Honneur en veut venir, ni quelles personnes inconnues pourraient me vouloir le bien que vous dites ; mais ces personnes-là, me fussent-elles bien près par le sang, c'est l'honnête famille qui m'a recueilli qui me sera toujours le plus près par le cœur.

— Le maladroit ! s'écrie Wilkis.

— Ai-je dit quelque chose de blessant pour quelqu'un ? demande David en se levant ; s'agirait-il de quelque parent qui s'est adressé à Votre

Seigneurie pour me réclamer ? car il y a dans tout ceci une apparence de mystère que je ne puis pénétrer.

— Non ! non ! s'écrie assez vivement lord Rivers, il n'est pas question de parent.... Je n'ai pas dit un mot de cela. Tiens, parle-lui, Wilkis, explique-lui bien que c'est d'un protecteur qu'il s'agit, afin que ce jeune homme ne se fasse pas de fausses idées. »

Il est facile de voir que le vieux gentilhomme se sent horriblement gêné ; aussi, quoique Wilkis n'approuve pas le nouveau détour que son maître voudrait prendre pour remplir en partie ses devoirs de père, il a pourtant pitié de l'état où la frayeur d'une révélation soudaine semble mettre le noble malade.

« Oui, dit-il à David, voilà toute l'histoire : milord est très-bienfaisant, il a beaucoup de protégés dont il aime à soigner la fortune ; le bruit de votre bonne réputation est venu jusqu'à lui, et comme vous méritez d'être riche, il s'est intéressé à vous.

— Et c'est vraiment pour cela que vous m'avez fait quitter l'établi ? interrompt David faisant un pas vers la porte. Alors, poursuit-il, je n'ai plus qu'à remercier humblement Sa Seigneurie, car ses dons me seraient inutiles, attendu que mon travail suffit à mes besoins ; cependant je dois rendre grâces au ciel de vos généreuses intentions ; c'est à elles, milord, que je dois l'avantage de pouvoir vous parler en faveur d'une personne qui n'a pas, aussi bien que moi, le droit de refuser votre protection.

— Que veut-il dire ? » demande lord Rivers.

Et Wilkis ébahi lui répète :

« Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? reprend David ; c'est qu'il y a dans ce monde des orphelins bien plus abandonnés que je ne le fus moi-même. Ils n'ont pas tous, comme moi, le bonheur d'être ramassés par des mains qui ne se baissent jamais que pour relever le faible tombé ; celles qui se sont tendues vers moi étaient pleines des trésors de la charité ; aussi, après les dons que j'ai reçus de Guillaume et de Charlotte Fraser, je ne puis accepter les vôtres ; mes parents d'adoption ont pris de mon cœur tout ce qu'il contenait de reconnaissance, je n'en pourrais plus promettre à personne. Mais quand je repousse pour moi ce qu'une généreuse intention vous porte à m'offrir, permettez, milord, que je le réclame de vous au nom d'un autre orphelin. Celui-là, abandonné comme moi, mais plus à plaindre que moi, mérite bien que son père n'aille pas chercher ailleurs des pauvres à soulager, quand lui,

le fils de lord Rivers, lui, Richard Savage le grand homme, il n'a plus maintenant à choisir qu'entre se laisser mourir de faim, ou manger le pain de la prison.

— Taisez-vous, David ! taisez-vous ! dit Wilkis, vous nous parlez là d'un mauvais sujet que milord ne connaît pas et qu'il ne veut pas connaître. Et d'où diable savez-vous que ce vaurien de Richard ?...

— Allons, tais-toi tout le premier, » dit brusquement le comte.

Et puis, appuyant ses deux mains sur les bras de son fauteil, tendant le cou comme pour mieux voir David, il ajoute :

« Continue, mon ami, continue ! »

Aux cœurs usés il faut mieux qu'une émotion ordinaire pour leur rendre un peu de chaleur ; lord Rivers commence donc à sentir les battements du sien en écoutant David parler au nom du poète malheureux, avec qui l'honnête tailleur ne croit pas avoir d'autre fraternité que celle de l'abandon.

« C'est un mauvais sujet, un vaurien, dites-vous ? reprend David, répondant à Wilkis ; mais que serais-je donc moi, à qui vous voulez bien accorder quelque estime, si Dieu ne m'eût fait rencontrer sous le porche de Saint-Sauveur par de braves gens qui ont pris à tâche de m'inspirer les vertus qu'ils pratiquaient ? Avec de tels maîtres et de tels exemples, je ne pouvais pas devenir un malhonnête homme ; mais lui, milord, lui, votre fils, comment fut-il élevé ? qui lui a dit : Il faut aimer le travail, il faut fuir la débauche. » Tout autre à sa place se serait perverti plus qu'il ne l'a été, et d'ailleurs, à chacun sa vocation dans le monde ! Ce n'était pas des outils de cordonnier qu'il fallait mettre dans les mains de celui qui devait immortaliser sa plume ! Jugez maintenant quel homme c'était que Richard, puisque de l'abîme de sa profonde misère, il n'a poussé qu'un cri de désespoir, et que ce cri a frappé d'admiration les plus beaux esprits de l'Angleterre. Sa pauvreté léguera peut-être un trésor de gloire à son pays ! Pardonnez-moi, milord, ajoute David, qui sent que malgré lui, les expressions qui lui viennent naturelles du cœur, se poétisent en passant par sa bouche ; pardonnez-moi si je parle de lui en termes qui ne sont peut-être pas tout à fait ceux d'un homme de mon état ; c'est que le tailleur de Fleet-Street est un peu poète aussi.... cela n'est défendu à personne, et, ma foi, quand on se laisse entraîner à un bon mouvement, on ne choisit pas ses paroles, elles viennent comme elles peuvent simples ou ambitieuses.... qu'importe ! pourvu qu'elles disent ce qui est juste et vrai. Richard Savage

est digne de vos bontés, milord, il est beau d'avoir un tel fils, vous devriez en être fier ; et puisque vous voulez être bon pour quelqu'un, c'est par celui-là qu'il faut commencer ! »

Wilkis, étranger par nature au moins autant que par éducation à tout ce qui est affaire de théâtre ou de poésie, ne saurait comprendre quelle vanité un père peut tirer des talents d'un fils qui a vu de si près la potence et qu'un arrêt, rendu, au nom du roi, condamne à la prison perpétuelle ; c'est pourquoi, durant la longue apostrophe de David, il se démène dans un coin du salon, faisant signe sur signe à l'avocat du poète pour l'engager à se taire ; cependant il y a dans le son de la voix et dans le geste de l'ouvrier quelque chose de touchant qui effleure l'âme du vieux serviteur, et qui, de temps en temps, le pousse aux larmes. Quant à lord Rivers, sa raison affaiblie ne lui permet pas de bien saisir toutes les paroles de David ; d'ailleurs, vivant isolé à Camberwel et ne recevant personne, c'est à peine s'il se souvient d'avoir entendu parler des vers de Richard ; on ne lui a rien dit de la représentation *d'Owerbury* à Covent-Garden, et c'est seulement grâce à quelques mots murmurés avec mauvaise humeur par son valet de chambre qu'il a eu soupçon de la condamnation du poète. Mais ce que sa raison se refuse à comprendre, on dirait que son cœur a pris soin de le lui expliquer ; tant il a bien écouté les éloges que le tailleur donne au condamné ; tant il paraît sensible aux reproches que David lui adresse, touchant la misère et l'abandon où il laissa le fils de lady Macclesfield.

« Mais, dit-il d'une voix tremblante, tu le connais donc bien ce Richard Savage, pour en parler ainsi ?

— Moi, répond David, il y a trois mois à peine que je l'ai vu pour la première fois, et dès le premier moment je me suis senti pour lui admiration et pitié. Peut-être, je vous l'avoue, milord, peut-être eût-il mieux valu pour moi que jamais la pensée ne me fût venue de lui dire : Asseyez-vous à ma table et soyez mon ami, car dans ce temps là j'avais une fiancée que j'aimais bien, je vous en réponds ! et maintenant je n'ai plus de fiancée, ma promise est la sienne ! Cet homme-là, sachez-le bien, on ne peut pas l'aimer à demi ; dès qu'on l'a vu on est à lui, soit par l'amitié, soit par l'amour ! Ah ! pourquoi l'avez-vous repoussé, milord ? il de serait pas venu chez moi n'ayant ni pain ni asile ! je lui ai donné tout cela, et sans reproche, Dieu merci ; car si je vous le dis, ce n'est pas pour me faire un mérite d'une action toute naturelle ; ce n'est pas même pour me plaindre de la perte de ma meilleure espérance ; c'est pour vous faire comprendre combien votre

fil a été malheureux. Vous demandiez une infortune à secourir ? en voilà une grande, milord, que je signalé à votre générosité ; une qui vous touche de bien près, car c'est une partie de votre sang qui sèche dans les veines de ce pauvre prisonnier. L'injustice du sort l'a jeté à Newgate ; vous pouvez par votre crédit implorer la clémence du roi et obtenir ce que nous ne savons que demander sans espoir, nous autres qui ne sommes rien. »

A mesure que David parle, le noble malade recueille une à une toutes ses forces ; il se soulève peu à peu, et puis, quand l'ami de Richard Savage a tout dit, sou père, soutenu par la volonté supérieure qui peut même au delà de l'impossible, marche droit à l'ouvrier ; lui tend ses bras, l'étreint avec amour, pleure de joie, puis, à travers ses baisers et ses larmes, il retrouve toute la puissance de sa voix pour lui dire :

« Mon fils ! mon David ! mon noble fils ! demande, exige ; oui, tout ce que tu voudras, je le ferai pour ton frère ! »

David, qui n'a pas oublié ce qui lui a été dit par Wilkis des étranges aberrations de son maître, n'a vu dans les mouvements de ce cœur de père qui s'est élancé vers lui, dans les caresses dont lord Rivers l'accable, rien autre chose qu'un accès de fièvre, le paroxysme de la démence qui doit bientôt céder à l'épuisement.

L'épuisement, en effet, ne tarde pas à replonger le vieillard dans la lourde somnolence d'où il n'est sorti que pour acquitter tout d'une fois l'imprescriptible dette d'amour que la nature impose à la paternité. Aidé par Wilkis, qui est resté témoin muet, mais non pas désintéressé de cette scène si mal comprise par le jeune tailleur, lord Rivers regagne péniblement son fauteuil ; puis, quand il a été ramené à sa place accoutumée, son cœur redevient froid, son regard s'éteint, et il n'offre plus que l'image d'un automate dont le ressort vient de se briser par suite d'une commotion trop violente.

« Nom d'un cœur ! dit Wilkis, quand il voit son maître bien assis dans le fauteuil, cela lui a causé un certain effet ! je ne le croyais pas susceptible d'avoir encore de ces émotions-là. »

Et alors, se tournant du côté de David, qui regarde tout cela bien plutôt avec surprise qu'avec attendrissement, il ajoute en essuyant ses yeux humides :

« Ah ça ! et vous ? d'où vient donc que vous ne pleurez pas ? votre sang-froid me passe ; ne dirait-on pas que vous retrouvez un père tous les jours ?

— Un père ? répète David ; ah ! pour le coup, cette maison est fatale ; c'est un fou qui soigne l'autre !

— Eh bien, oui, un père ! reprend Wilkis ; n'avez-vous pas entendu ce qu'il vous a dit tout à l'heure en vous embrassant ? Si vous n'avez pas d'entrailles, enfin si vous êtes muet du cœur, vous ne devez pas être sourd des oreilles ; rappelez-vous donc bien qu'il vous a nommé son fils ! »

Un éblouissement a passé dans les yeux de l'ouvrier, et un froid subit lui court de veine en veine.

« Il faut avoir la tête bien dure ! murmure encore le valet de chambre, pour ne pas comprendre que vous êtes le fils de milord ; car après ce qui vient de se passer....

— Donne-lui la lettre de sa mère, interrompt le comte avec un léger frémissement dans la voix.

— Ma mère ! s'écrie David, comme si tout son cœur faisait explosion dans sa poitrine ; j'ai une mère ! » Le voile qui couvrait ses yeux s'épaissit encore, ses jambes fléchissent, et il tombe à deux genoux devant le fauteuil du vieillard. Lord Rivers recule effrayé.

« Ne craignez rien, milord, lui dit Wilkis, voilà ce que j'attendais ; je me disais bien : la bombe va éclater ; mais ce pauvre enfant, il ne pouvait pas comprendre encore le bonheur qui l'attendait ici ; Votre Seigneurie voit bien maintenant que je ne l'ai pas trompée ; il est sensible, le jeune homme, il l'est même trop ; car je crois, Dieu me pardonne, qu'il va se trouver mal.

— Relève-toi, mon ami, balbutie le vieillard ; relève-le, dit-il à Wilkis.

— Non, non, reprend David, s'opposant au mouvement du vieux valet de chambre, qui s'est baissé vers lui pour l'aider à se remettre sur pieds ; non, c'est à genoux que je veux lire la lettre de ma mère ; car vous me l'avez dit : il y a ici une lettre d'elle. Ainsi ma mère existe ! elle existe, n'est-il pas vrai ? »

Mais s'interrompant tout à coup, il regarde alternativement Wilkis et lord Rivers ; puis il demande avec une sorte d'effroi :

Suis-je donc aussi le fils de lady Macclesfield ?

— Par exemple ! répond Wilkis, est-ce que celle-là était digne de mettre au monde un honnête garçon comme vous ? Votre mère n'est pas une aussi grande dame que lady Henriette, mais c'est une brave personne : voyez plutôt ! »

En disant cela, Wilkis lui donne la lettre d'Ennly Badgers ; mais la main de David tremble si fort, que c'est à peine s'il peut tenir le papier ; le voile

étendu sur ses yeux est si épais que ses regards essayent vainement de le percer.

« Je ne peux pas !... je ne peux pas lire ! balbutie-t-il. O mon Dieu ! dire que voilà mon père !... et que Richard Savage, Richard le grand poète, le pauvre prisonnier, est mon frère ! C'est, bien, oui, c'est bien à moi d'avoir aimé mon frère. »

Toujours agenouillé, David presse sur ses lèvres la lettre qu'il froisse convulsivement dans ses mains ; enfin se remettant à peu près de cette secousse violente, il essaye, et parvient enfin à lire ce que la fille du baigneur de Clifton écrivit à lord Rivers. Lorsque cette lettre a été lue et relue par lui à la savoir par cœur, David se relève, et dit avec l'énergie d'une pieuse résolution :

« Oui, nia mère, oui, j'irai près de toi ! oui, je veux te consoler et te dire enfin : Ne pleure plus ton fils abandonné ; car l'enfant perdu a été recueilli par des âmes i charitables ! » Oh ! que c'est bon d'avoir une mère ! Eh bien, milord, poursuit-il en regardant le comte, ne vous disais-je pas bien que j'étais né sous une heureuse étoile ? Mon noble père a voulu me voir, et voilà ma pauvre mère qui me fait chercher, qui m'appelle ! Mais tandis que tout ce bien-là m'arrive, à moi qui suis riche déjà de la tendresse d'une mère d'adoption ; lui, mon frère, Richard Savage, repoussé par celle qui lui a donné le jour et qui lui ferma votre cœur, Richard gémit dans un cachot, sans espoir d'en sortir. Mais le voilà bien protégé maintenant, car moi, votre fils, je vais m'appuyer de votre nom pour demander la grâce de mon frère.

— Ne précipitez rien, dit Wilkis, Sa Seigneurie avisera à ce qu'il y a de plus convenable pour sauver le garnement à qui vous voulez bien vous intéresser. »

Le vieux lord fait un geste de tête affirmatif et son valet de chambre prévient toute objection de David en lui disant à voix basse :

« Milord est fatigué ; nous devons lui laisser prendre le repos dont il a un si grand besoin. Emportez la lettre de votre mère, et revenez ici demain : Sa Seigneurie vous fera part de ses intentions à votre sujet.

— Mais Richard ?

— Vous êtes un digne jeune homme, répond Wilkis en lui serrant la main ; mais tenez-vous en repos, on tâchera de le tirer de la mauvaise passe où il s'est fourré par sa faute, c'est moi qui vous le dis.

— A demain donc ! » reprend l'ouvrier.

Il s'incline avec respect devant le vieillard, et va pour lui baiser la main : Wilkis l'arrête : « Ne le dérangez pas, dit-il, il dort ! »

CHAPITRE X. — La pleine mesure.

« Le voilà, maman, le voilà ! Tenez, là-bas, voyez-vous ? C'est lui ; il revient ; il n'est pas mort ! »

C'est Jane qui parle ainsi. Sentinelle vigilante, elle se tient postée à la porte de l'échoppe, afin de signaler à la maman Fraser le retour de David. Du plus loin qu'elle aperçoit son ami elle s'empresse de rassurer la mère inquiète d'une si longue absence et de hâter du geste le pas, comme à dessein ralenti, du boiteux de Fleet-Street. C'est bien lui que la jeune fille vient d'apercevoir à travers la brume du soir ; mais comme il va doucement ! Cependant, à son départ de Camberwel, l'allure de l'ouvrier était franche et pressée comme elle doit toujours l'être quand on emporte avec soi la joie d'un événement heureux, et qu'il s'agit de montrer aux gens que nous aimons, de quel côté la fortune vient de nous sourire ; mais plus il avance vers sa demeure et plus David retarde volontairement sa marche. Ce qui d'abord semblait le porter lui pèse maintenant : il voudrait encore ignorer le secret de son nom et de sa naissance ; car, à la pensée de cette autre famille qui le réclame après vingt-quatre ans d'abandon et lorsqu'il n'a plus besoin d'elle, il croit voir un lien se briser entre lui et la famille d'adoption dont il a reçu tant de bienfaits. A présent qu'une autre femme est plus que Charlotte Fraser en droit de lui dire : « Mon fils ! » il sent que la veuve du tailleur ne peut plus être autant sa mère ; enfin, voilà Richard Savage bien mieux son frère que par le passé, mais aussi Jane n'est-elle pas beaucoup moins sa sœur ?

Telles sont les tristes réflexions qui le font hésiter à rentrer chez lui. David se dit bien qu'il devra toujours beaucoup à celle qui l'adopta ; mais ne se doit-il pas tout entier à la pauvre Ennly Badgers ? Il se trouve pour ainsi dire placé sur la limite de deux affections qui déjà se disputent son cœur : l'une est enracinée, vivante comme l'habitude, quand la douceur des relations a rendu l'habitude facile ; l'autre est impérieuse, puissante, c'est celle qui, puisant sa force dans la force du sang, dit, même à l'enfant désavoué, que de tous les bienfaits qu'il a reçus, le don le plus précieux est encore celui de la vie.

Volontiers il attendrait encore avant de rentrer dans l'échoppe, où son retour est si vivement désiré ; mais Jane l'a reconnu ; elle l'appelle ; mieux encore : elle vient au-devant de lui et, passant son bras sous celui de l'ouvrier, elle lui raconte, chemin faisant, son entrevue avec la reine. David a écouté le récit de Jane avec intérêt, mais non pas sans être distrait par la difficulté d'un aveu sur sa situation nouvelle.

Ils sont rentrés depuis longtemps et depuis longtemps on l'interroge ; mais il n'a pas encore trouvé le moyen d'entamer convenablement l'histoire de son voyage à Camberwel ; aussi répond-il mal aux questions dont on l'assiège. La veuve du tailleur, assise à table à côté de son fils adoptif, l'encourage à prendre sa part d'un souper dont il doit avoir grand besoin après une course si longue ; David, tout préoccupé par le grand événement de la journée, entaille la table avec son couteau ; il tourne et retourne la fourchette dans sa main, mais il ne mange pas, et ne parle que par monosyllabes. Enfin quand il se décide à parler avec suite, c'est seulement de ce qui peut intéresser le prisonnier de Newgate qu'il entretient Jane et Charlotte ; il leur dit-combien on doit espérer du crédit de lord Rivers maintenant que celui-ci veut bien avouer pour son fils le poète condamné ; mais quand sa jeune compagne, acceptant toutes les illusions de l'espoir, s'abandonne aux élans de sa reconnaissance pour David, qui a su profiter si bien du hasard de sa rencontre avec lord Rivers, lui, emporté par le besoin de tout dire, s'écrie :

« Ne me remercie pas, Jane ! Comment aurais-je manqué d'éloquence ? c'est la nature qui parlait pour moi : Richard Savage est mon frère ! »

Ici mistress Fraser s'arrête, pâlit, tremble, et le regarde ; elle croit n'avoir pas bien entendu ; elle interroge Jane du regard ; mais Jane elle-même, frappée de stupeur, sourit, et pleure en même temps, comme à l'annonce d'un bonheur auquel on n'ose pas croire. Le jeune, tailleur lit dans leurs yeux tout ce qui se passe en leur âme ; alors pressant leurs mains et les portant à ses lèvres en témoignage d'amour fraternel et filial, il reprend d'une voix étouffée :

« Oui, oui, Richard est mon frère, mon vrai frère ! Laisse-moi croire, Jane, que c'est le pressentiment de la vérité qui te faisait l'aimer ainsi. Ne vous chagrinez pas, maman Fraser, car le fils des Rivers n'en sera pas moins votre enfant. Je ne vous quitterai pas, et cependant ma mère m'appelle ; mais c'est ici que j'ai été porté tout petit, presque nu, presque mort, par mon digne père d'adoption ; c'est ici que j'ai appris comment on

peut vivre en honnête homme, et mériter l'estime de chacun ; c'est ici que j'ai des amis, des parents ; c'est ici que je vivrai pour rendre votre vieillesse aussi heureuse que l'a été mon enfance. Mais ne vous étonnez plus maintenant si j'étais préoccupé en vous parlant, j'ai manqué de courage pour vous dire cela tout de suite ; vous comprenez : on ne passe pas ainsi de l'état d'orphelin à celui de fils de famille sans éprouver des éblouissements qui peuvent bien troubler un moment la tête, mais qui ne sauraient attaquer le cœur, je vous en répons. »

Malgré l'engagement pris par David de ne jamais quitter la veuve de son maître, la bonne femme est si peu rassurée sur l'avenir, qu'elle dit en soupirant :

« De deux enfants que j'avais, et près de qui j'espérais mourir, quand mon temps sera venu, il n'en restera donc pas un !

— Comment cela, maman Fraser, et qui peut vous faire venir de telles idées ?

— Eh ! mon Dieu, n'avais-je pas déjà renoncé à Jane, car celle-là est perdue pour moi, s'il faut que le prisonnier soit gracié ; comme c'est un gentleman, il ne voudra pas faire ménage commun avec nous ; ainsi, de ce côté-là c'est un adieu qu'il faudra se dire, je le sais bien, et j'y suis résignée.

— Mais moi ? réplique aussitôt David pour ôter à Jane l'embarras de chercher une réponse qu'elle ne trouverait pas rassurante comme il le faudrait ; moi je vous reste, maman, c'est à tout jamais entre nous !

— Toi ? poursuit la vieille mère, je crois bien que tu n'as pas l'intention de me laisser seule ; mais si tu vas voir ta mère, et tu dois y aller, je ne compterai plus sur ton retour. Est-ce qu'à la place de cette femme je voudrais te laisser partir ? Ainsi, adieu Jane ! adieu David ! votre pauvre mère d'adoption peut déjà se dire qu'elle n'a plus d'enfants !

— Attendez donc, interrompt encore l'ouvrier, j'entrevois le moyen de tout concilier ; si vraiment ma mère a de l'amitié pour moi, je puis aller la chercher pour la conduire ici, elle ne refusera pas d'être de la maison, elle.

— Oh ! non, j'aime mieux que tu restes là-bas, reprend mistress Fraser. Ta mère serait peut-être mal à son aise ici, et moi je ne m'y sentirais plus aussi bien. Nous sommes trop à l'étroit. Et puis, veux-tu que je m'explique franchement : j'aime mieux te savoir près d'elle que te voir avec elle près de moi.

— Cependant, reprend timidement Jane, si David vient à se marier, vous serez trois ici.

— Oui ; mais sa femme, réplique Charlotte, sa femme, ce sera ma fille aussi ; au lieu que l'autre, c'est sa mère ! Ainsi, ne parlons plus de cela, il n'arrivera que ce qui doit arriver ; Dieu est le maître ; c'est à moi de me soumettre à sa volonté. »

Au ton qu'elle a pris pour dire ces dernières paroles, David voit bien que, de la part de mistress Fraser, ce n'est qu'une fausse résignation. Il ne sait pas encore comment il conciliera son désir si naturel de voir sa mère avec ce qu'il doit de dévouement à la veuve du tailleur. Mais ce dont il est bien sûr, c'est qu'il ne donnera jamais à la bonne femme le droit de l'accuser d'ingratitude. Le soir, quand il est rentré dans sa petite chambre, David réfléchit sur la conduite qu'il lui faut tenir pour ne manquer à aucun de ses devoirs. Il prend enfin le parti d'écrire franchement à Ennly Badgers que, reconnaissant de son souvenir, il n'est plus libre de choisir maintenant entre elle et la famille qui pendant vingt-quatre ans lui a tenu lieu de ceux qui ont confié à la grâce du ciel le soin de le prendre en pitié. Il lui dit dans les termes les plus respectueux, qu'un jour viendra peut-être où il pourra tout à la fois accomplir ses devoirs de fils et d'adapté, et que ce jour venu il lui sera doux de prouver à sa mère que s'il n'a pas mieux et plus tôt répondu à son appel, ce n'est ni par rancune du passé, ni par impuissance de répondre à un sentiment naturel ; car il suffisait de l'éveiller en lui pour qu'il s'y livrât tout entier : âme et cœur.

David ayant écrit tout cela s'est couché satisfait de ce qu'il vient de faire pour calmer l'inquiétude de l'excellente maman Fraser. Le lendemain, après le bonjour accoutumé, il lui montre la lettre qu'il veut envoyer à Ennly ; les larmes de joie qui viennent aux yeux de sa mère d'adoption le récompensent du sacrifice qu'il s'impose. D'heure en heure, Jane attend et croit voir arriver un messenger porteur de la réponse promise par la reine, mais le messenger n'arrive point. Enfin, vers le milieu de la journée, un inconnu se présente dans l'échoppe ; la jeune fille court au devant de lui, et se précipite sur la lettre qu'il lui présente.

« C'est de la part de Sa Majesté ! » s'écrie-t-elle ; et elle va décacheter la lettre, quand elle lit sur le couvert le nom de David Sauveur.

« C'est pour toi, mon ami, » lui dit-elle avec un soupir de regret.

Cette lettre est de Wilkis ; elle prévient l'ouvrier qu'il ait à ne pas revenir à Camberwel avant d'y être appelé, attendu que lord Rivers n'est point en état de supporter deux fois, coup sur coup, les émotions d'une entrevue avec son fils. « Toutefois, lui mande Wilkis, vos intérêts et ceux de miss

Ennly ne souffriront pas de cet ajournement ; quant à *l'autre*, bien qu'il ne mérite guère un bon témoignage de souvenir, on ne l'oubliera pas non plus.

»

Jane est péniblement affectée de voir que le même homme qui montre tant de sympathie pour David, accorde si peu d'estime à Richard. Par respect pour la pureté de ses pensées et pour l'innocence de sa vie, on lui laisse ignorer que, parmi les malheurs éprouvés par le poète, beaucoup n'ont pas été immérités et qu'elle a plaidé la cause d'un coupable peut-être trop sévèrement puni, mais non pas puni sans justice.

Deux jours se sont passés et pas de nouvelles de lord Rivers, pas de réponse de la reine ; les portes de Newgate restent inexorablement closes pour David et pour Jane. L'ouvrier a beau répéter : « C'est mon frère que je veux voir. » En vain la jeune fille semble dire en suppliant : « C'est la vie que je demande, s'un impitoyable NON ! répond à leurs prières. Vers le soir de la troisième journée, comme le frère et l'amie du prisonnier s'encouragent mutuellement : elle, pour qu'il retourne à Camberwel ; lui, pour qu'elle essaye une seconde fois de voir la reine, une modeste voiture de place s'arrête à deux pas du logis de David, et dans la personne qui descend de cette voiture, Jane reconnaît, malgré la simplicité de son costume d'aujourd'hui, le gentilhomme obligeant qui la conduisit dans la partie réservée du parc de Saint-James. La jeune fille le voyant consulter l'enseigne de David, vient au-devant de lui ; elle rougit, il sourit de sa rougeur, et ce sourire est de si bon augure, que, pressentant le motif de sa visite, Jane s'écrie lorsqu'il est entré : « Vous venez donc me dire qu'il a sa grâce, milord ?

— Vous voyez en moi, reprend-il avec un léger salut, le messenger d'une auguste personne, qui, je vous l'avais bien dit, n'a jamais renvoyé un solliciteur sans lui laisser emporter une espérance.

— C'est de la part de la reine que vous daignez venir ici, milord ? » demande mistress Fraser, toute confuse de recevoir chez elle un si haut personnage.

David, qui s'est levé à l'entrée du gentilhomme, va fermer soigneusement la porte delà rue ; puis il revient auprès du noble visiteur, et attend avec anxiété que celui-ci explique le sujet de son message.

« Comme il s'agissait d'une délicate mission, continue l'envoyé de la reine, j'ai promis à Sa Majesté de m'en charger moi-même. Ne vous réjouissez pas trop de ma visite, la nouvelle que je vous apporte n'est pas

tout à fait aussi bonne que je le voudrais ; cependant votre ami sortira de Newgate. »

Jane, qui venait de passer du sentiment de la joie à une impression de terreur, retrouve tout à coup l'espoir qu'elle avait vu lui échapper avec les paroles peu rassurantes du lord ; elle ne le laisse pas achever ; et lorsqu'il dit : « Votre ami sortira de Newgate, » Jane s'écrie : « Il sera libre ! Demain, maman Fraser, David et moi, nous irons nous agenouiller devant la reine.

— Vous n'en ferez rien, poursuit le noble messenger ; car c'est à la condition que l'on ne saura pas de quelle main le bienfait est parti, que Sa Majesté consent à vous donner une preuve de l'intérêt que vous lui avez inspiré. Après-demain soir Richard Savage sera mis en liberté, non pas publiquement, car le roi a trop longtemps résisté à des supplications venues de haut pour pouvoir céder aux vôtres. Le condamné qui vous est cher ne sera pas gracié, mais on facilitera ses projets d'évasion, sans qu'il sache, je vous le répète, quelle est la main puissante qui le protège. Une fois hors de Newgate il devra s'éloigner au plus vite, car il ne pourrait pas demeurer à Londres. Il faudra donc ou qu'il passe sur le continent, ou qu'il garde prudemment le nom qu'il lui plaira de prendre, afin de se tenir caché en Angleterre. On consent bien à ne pas le faire poursuivre tant qu'il se voilera de l'incognito, mais il sera perdu s'il ose braver ouvertement la justice après s'être soustrait à l'effet de sa condamnation. Voici qui est Convenu : après-demain soir, vers dix heures, une voiture attendra le prisonnier évadé sur la route de Kingston ; vous y serez, et il ne vous restera plus qu'à vous entendre avec Richard pour savoir où il veut se faire conduire : ses désirs seront ponctuellement exécutés. Ma mission eût été plus douce pour moi s'il se fût agi de venir vous dire : « Le roi pardonne à Richard Savage ; » mais telle qu'elle est je l'ai acceptée, certain que vous garderez, même auprès de votre ami, le secret des bontés de la reine. »

Il dit ; et sans attendre les témoignages de leur reconnaissance, le messenger de Guillemine-Dorothée sort de l'échoppe et remonte dans son équipage.

Quand le départ du gentilhomme a laissé toute liberté à l'effusion de sa joie, Jane laisse parler son cœur ; David se garde bien de l'interrompre ; mais il fixe un triste regard sur la maman Fraser, et semble lui demander conseil pour certain projet qui, soudainement, lui est venu à l'esprit. Enfin,

quand il voit plus calme l'heureuse jeune fille, il l'invite, ainsi que sa mère d'adoption, à s'asseoir près de lui, et il leur parle ainsi :

« La délivrance de mon frère devait fixer notre sort à tous les trois ; avec sa grâce pleine et entière, il n'y avait rien de changé à ce que nous avions résolu depuis longtemps : Richard restait à Londres, et Jane n'était pas perdue pour nous ; mais les choses ne sont point ainsi ; ce n'est pas un condamné que l'on rend à la liberté, c'est un prisonnier dont on protège l'évasion ; il doit fuir au loin pour se cacher, car il ne trouverait nulle part, à Londres, pas même chez nous, un abri assez sûr.

— Oh ! partout où il ira, s'écrie Jane, j'irai avec lui !... Tu ne peux pas vouloir que j'abandonne ton frère ? » poursuit-elle plus timidement.

Mistress Fraser va murmurer un mot de reproche, David l'interrompt.

« Voilà, reprend-il, ce que j'attendais avant de prendre un dernier parti qui, je l'espère, conciliera tout. Ainsi, Jane, tu es bien décidée à partager son sort quel qu'il soit ? »

Jane ne répond pas ; mais elle se jette au cou de la maman Fraser et elle pleure.

« Allons, allons, dit la bonne femme, ce ne sera peut être pas une absence éternelle.

— Et puis de loin je vous aimerai toujours ! reprend Jane en leur souriant à travers ses larmes ; ne suis-je pas votre fille pour la vie ? ne serais-je pas encore mieux la sœur ? »

David l'embrasse et lui répond :

« Ne perds pas confiance : Richard et toi vous serez plus heureux que je n'aurais osé l'espérer il y a huit jours, »

Voilà tout ce qu'il peut et tout ce qu'il veut leur dire touchant le projet qu'il a conçu ; quelque question qu'on lui adresse, il garde obstinément son secret.

Pendant la journée du lendemain les deux femmes restent seules dans l'échoppe. David est sorti dès le matin, et quand elles lui demandent au retour d'où il vient :

« De Camberwel, » dit-il sans vouloir s'expliquer davantage.

Le surlendemain tout s'est exécuté ainsi que l'avait dit le lord envoyé par la reine, et lorsque David, qui était parti avec Jane pour aller à la rencontre de Richard, revint seul près de mistress Fraser, après une nuit d'absence, il lui rendit compte ainsi de l'emploi de son temps :

« Jane et moi nous avions précédé le prisonnier au rendez-vous ; la nuit était noire. Le cocher qui stationnait sur la route, nous voyant tourner autour de sa voiture avec une sorte d'inquiétude, devina qui nous étions, et sans nous adresser la moindre question il ouvrit la portière en nous disant : Montez, vous serez mieux là dedans pour attendre celui qui va venir. » Jane tremblait de frayeur et de joie, mais elle n'osait m'interroger ; car j'avais le ton brusque du mécontentement et pourtant je me sentais une satisfaction intérieure. Enfin Richard parut ; vous ne me demanderez pas ce que nous éprouvâmes quand nous vîmes, à travers la portière, la haie vive de genêts, près de laquelle la voiture s'était arrêtée, frémir sous la main qui écartait son feuillage ; quand nous entendîmes le cliquetis des brauches qui se brisaient et livraient passage au pauvre condamné. Nous lui dîmes : « Venez ! » il répondit : « Me voici, » et il vint à nous, ignorant encore quels étaient ses libérateurs. J'avais ordonné au cocher de prendre la route de Bristol ; les chevaux partirent aussitôt que Richard fut monté dans la voiture.

« — Qui êtes-vous ? » nous demanda-t-il, cherchant à percer du regard l'obscurité de la nuit afin de nous reconnaître. L'émotion étranglait ma voix ; Jane, non moins émue que moi, trouva cependant assez de force pour lui répondre :

« — Ne nous reconnaissez-vous pas ? »

« Il la nomma avec un accent de surprise et de douleur ; puis il ajouta d'un ton rempli d'amertume :

— Ainsi, un simple ouvrier tailleur, une jeune fille du peuple, ont plus fait pour me sauver que tous les nobles amis que je croyais si dévoués à ma cause ! »

« Était-ce sa reconnaissance pour notre dévouement ou son orgueil, honteux de nous devoir quelque chose, qui le faisait parler ainsi ? quoi qu'il, en fût, je repris :

— Si le succès a couronné leurs efforts, c'est peut-être que le tailleur de Fleet-Street et sa sœur ont eu plus de persévérance que les autres.

— Ou plutôt, répliqua Jane, c'est bien parce que nous sommes mieux vos amis que ceux-là sur qui vous comptiez tant, quand vous ne nous comptiez pas ! »

« Richard, à ces mots, nous pressa les mains si tendrement, que, bien que nous ne pussions nous voir ni l'un ni l'autre, nous devinâmes le bon regard que nous échangions tous les trois. Après les premiers moments donnés à

l'ivresse de sa liberté recouvrée, Richard me rappela à tout ce que j'avais à lui dire par cette question :

— Où me conduisez-vous ? »

« Je sentis, au mouvement de la main de Jane, qu'elle n'était pas moins inquiète que lui de connaître mon projet ; car à elle, non plus qu'à vous, ma mère, je n'aurais pas osé le confier avant de l'avoir accompli.

— Et pourtant il ne s'agissait que d'une bonne action, dit mistress Fraser.

— Ou d'un crime qui sera peut-être ma condamnation devant Dieu.... mais j'ai dû céder à l'inspiration démon cœur : Jane ne peut pas vivre sans Richard, et Richard est mon frère ! »

Un moment le jeune tailleur pose son front dans ses mains ; mais bientôt il relève la tête et il retrouve le courage de poursuivre son récit que la bonne femme interrompt de temps en temps par des exclamations de stupeur ou de surprise.

« Richard, lui ai-je dit, ce moment est pour nous trois un de ces moments solennels qui décident à tout jamais du bonheur ou du malheur de la vie ; c'est l'heure où, placés à la limite de deux routes inconnues, Dieu nous laisse libres de choisir entre elles, et puis il nous abandonne ensuite à la fatalité de notre choix. Ne vous le dissimulez pas : Londres vous est fermé, et pour longtemps sans doute ; vous n'y pouvez rentrer sans subir de nouvelles rigueurs, et cette fois, persuadez-vous-le bien, on tenterait vainement de vous arracher à votre mauvais sort, vous seriez trop bien gardé pour qu'une entreprise comme celle-ci pût présenter encore quelque chance de succès. C'est donc un long adieu au théâtre de votre gloire et de vos malheurs que vous dites aujourd'hui.

— Ordonnez au cocher de retourner sur ses pas ! » me répondit-il d'une voix forte ; il voulut même se lever afin de donner l'ordre de rebrousser chemin, mais Jane poussa un cri, et moi je l'arrêtai par ces mots :

« — Vous voulez donc tuer ma sœur ? »

« Richard reprit sa place avec résignation.

— Jane, David, nous dit-il, traitez-moi comme votre prisonnier, car je suis à vous deux, et pour toujours ! »

« Quand je vis Richard décidé enfin à se laisser guider par moi, je lui fis comprendre que sa sûreté exigeait qu'il changeât de nom. D'abord cette idée le révolta : renoncer au nom qu'il a illustré lui parut un plus grand sacrilège que le suicide. Il nous dit que c'était un attentat contre sa gloire, un crime de lèse-génie ; il prétendit qu'il y avait honte à cacher son nom

pour se conserver la vie, et gloire à mourir pour léguer ce nom à l'admiration de la postérité. Je laissai passer l'accès d'indignation ; puis, l'éloquence épuisée, je me mis franchement à détailler le plan que j'avais imaginé pour sauver Richard.

— La proposition que je vais vous faire, lui dis-je, est si étrange, si hardie, qu'il ne faut pas moins pour la justifier que toute ma tendresse pour Jane et mon devoir de frère à accomplir envers vous. Entendez-moi, Richard, quand je dis : un devoir de frère, je veux parler de la fraternité du sang qui nous unit ; car, si vous avez pour mère la noble lady Macclesfield, et si la mienne n'est que la fille d'un simple baigneur de Clifton, nous n'en sommes pas moins, vous et moi, les fils de lord Rivers ! »

« Vous jugez de sa surprise ; je crus un moment à son secret, déplaisir, car il fut quelques secondes avant de me demander compte de mes droits au titre que je venais de me donner ; mais quand je lui eus tout raconté, son cœur, qui se faisait violence pendant mon récit, éclata sous l'effort de la nature, et ce fut bien alors un véritable baiser fraternel qu'il me donna.

« — A la bonne heure, me dit-il, je ne me sens plus honteux devant toi ; tes bienfaits ne me pèsent plus à présent. Ce n'était pas seulement la pitié qui te parlait en ma faveur. Ta générosité me laissait froid et malheureux, je l'avoue, parce que je n'y voyais qu'un sentiment honorable pour toi, mais offensant pour ma dignité ; maintenant les choses ont changé de face : je suis mieux que ton simple obligé, je suis ton frère ! Oui, je puis tout recevoir de toi, mon bon frère, répétait-il en m'embrassant encore. Que cet air est bon à respirer ! reprit-il, c'est celui de la liberté que je te dois ! Que cette réunion est douce ! c'est une réunion de famille, et voilà la première fois de ma vie qu'une si belle fête m'est donnée. Oh ! je dirai tout cela quelque part ! j'éterniserai le souvenir d'une telle nuit ! »

« C'est là, je vous jure, un de ces moments qu'on ne peut plus oublier. Et, pour ajouter à notre bonheur, il nous était permis alors de le lire dans nos yeux ; car le jour commençait à poindre : nous nous voyions enfin !

De nous trois, Jane n'était pas la plus expansive, mais c'était bien certainement la plus heureuse : quelle pâleur elle avait, la pauvre enfant ! Richard la regardait avec un touchant intérêt.

— Miss, lui dit-il, David ne vous l'a pas laissé ignorer sans doute, il y a longtemps déjà que j'aurais voulu avoir le droit de le nommer mon frère ?

— Sans cela, répondit-elle, serais-je donc ici ?

— Séparée de vous, elle serait morte, repris-je ; mais cela ne pouvait pas en arriver là, puisque vous l'aimez, Richard, et que j'étais le seul obstacle à votre mariage.

— David, répliqua-t-il en me serrant la main, entre frères on se parle avec plus de familiarité, et je t'ai donné l'exemple : tu dois le suivre.

— Eh bien ! lui dis-je, je vais donc te parler en frère, Richard. »

« Ce premier mot de tutoiement me sembla si bon à dire, que je m'y accoutumai sans effort.

« — Pour toi, continuai-je, j'ai renoncé à Jane, et c'était là, je te l'avoue, le sacrifice qui devait me coûter le plus. Il m'en reste encore un à te faire, et, quoique bien pénible, il me fera peut-être moins de mal.... Laisse-moi dire cela, repris-je en m'adressant à Jane qui voulait m'interrompre ; c'est le soldat qui parle d'une blessure qui lui est d'autant plus glorieuse qu'il en a beaucoup souffert. Ta position est peu brillante, Richard : libre, mais forcé de te cacher, tu ne pourrais espérer de trouver beaucoup de ressources dans l'asile où je te fais conduire, si tu n'acceptais toutes les conditions de mon sacrifice. Lord Rivers, notre père, s'est, jusqu'à présent, refusé à se montrer favorable pour toi ; mais, pour le fils d'Ennly Badgers et pour Ennly elle-même il a souscrit aujourd'hui un contrat de deux cents livres de rentes, à la condition que l'enfant et la mère vivraient en commun. Je t'ai donné ma fiancée ; je te donne mon nom, je te donne ma mère ! C'est peut-être un crime que cette tromperie qui va lui faire éprouver toutes les joies de l'amour maternel pour un fils qui n'est pas le sien ; mais autant mon cœur me contraint à vouloir le repos et le bonheur de Jane, autant la reconnaissance me dit de ne pas abandonner ma mère d'adoption. Écoutez-moi bien tous les deux, continuai-je, car ils ne me comprenaient pas encore. C'est à Clifton que je vous fais conduire, leur dis-je ; c'est là que vous trouverez celle qui m'a donné le jour. Toi, Richard, tu lui diras : Je suis David, je suis le fils que vous pleurez. » Toi, Jane, tu ajouteras : « Je viens ici pour être votre fille. » Quant à moi, mes amis, je tâcherai d'être heureux auprès de celle que je ne dois pas quitter. J'ai parlé ainsi et ils ont tout accepté.

« — Mon enfant ! s'écrie mistress Fraser, te voilà donc bien à moi pour toujours ? et tu m'as fait un pareil sacrifice ?

— Oui, à vous, à mon frère aussi ; mais c'est à Jane surtout que je l'ai fait. Richard m'a promis de ne plus se souvenir du nom qu'il a porté, d'oublier sa vie dissipée pour une existence calme et sans éclat, et puis ils

sont partis.... Maintenant on n'a plus rien à me demander, n'est ce pas ? Ma dette est bien payée et la mesure est pleine !

— Tu seras béni, mon fils, pour ta belle action ! — Mais celle que j'ai trompée, croyez-vous qu'elle puisse ratifier là bénédiction que vous me donnez ?

— Oui, je t'en réponds, on te tiendra compte de ton sacrifice.

— On ne me tiendra peut-être compte que du mensonge ! »

LIVRE IV. — LA FORCE DU NATUREL.

CHAPITRE I. — Correspondance.

JANE A DAVID.

« 16 avril 17...

Encore deux heures, mon ami, nous serons à Clifton, et Richard va recueillir le fruit de ton sublime sacrifice. Tu viens de nous quitter pour retourner à Londres, et c'est à peine si j'ai pu trouver quelques mots pour exprimer au plus généreux des frères, une reconnaissance qui ne se peut comparer qu'au religieux amour que la bonté de Dieu nous inspire.

Si tu savais, mon David, comme mon cœur s'est élancé vers toi, pour te rappeler, et comme il t'a suivi loin ! Il t'accompagnait encore quand mes yeux ne te voyaient plus. Si je n'avais peur de te paraître capricieuse, je te dirais bien que depuis notre séparation, je me sens cruellement seule, et pourtant il est là, lui ; oui, mais tu n'y es plus, toi, et la vie, comme je la comprenais, heureuse et belle, c'était bien la vie passée avec lui, mais non pas sans toi. Dès que le détour de la route a rendu inutile l'effort de nos yeux pour t'apercevoir, j'ai bien pleuré, va ! j'ai bien regretté ne pas avoir pu te dire tout ce qu'il y avait pour toi dans mon cœur. Alors, mon ami, les larmes et les paroles qui me manquaient lorsque tu étais là, me sont venues d'elles-mêmes, mais il était trop tard ! Cependant Richard qui tournait avec attendrissement ses regards vers le point de la route où tu avais disparu, me dit : Il faudra lui écrire bientôt. — A l'instant, » ai-je répondu. Nous nous sommes arrêtés dans la première auberge que nous avons pu trouver sur notre chemin, et c'est de là, dans un petit village à quelques lieues de Clifton, que je t'écris, non pour t'offrir une consolation, mais pour essayer de me consoler moi-même.

« Afin de rester libre de te dire tout ce que notre séparation m'inspire de regrets, j'ai prié ton frère de me laisser écrire seule aujourd'hui ; il a compris qu'entre toi et moi, personne, pas même *lui*, n'avait le droit de se mettre entiers, et Richard s'est empressé de s'éloigner ; seulement, quand il est parti il m'a recommandé de ne pas trop oublier de te parler de lui ; j'ai promis, et je suis fière de te le dire, mon ami, des deux personnes sur qui tes bienfaits sont tombés, il en est une dont la reconnaissance est pour toi une garantie d'immortalité. Quant à moi, David, nul ne saura jamais si je méritai ton dévouement ; nul, excepté Dieu !

Parlons de cette pauvre maman Fraser que j'ai quittée sans me clouter que je ne devais pas revenir avec toi près d'elle. Dis-lui bien, David, qu'elle ne doit pas me haïr ; ce n'est pas mon mauvais cœur, c'est la mauvaise destinée qui nous sépare ; mais nous nous réunirons un jour, et d'ici là, je t'en prie, travaille à me mériter mon pardon. Tu verras mes jeunes amies du voisinage ; dis-leur que je ne les ai point oubliées en partant, et que partout où je serai, je me souviendrai de tous ceux qui ont bien voulu m'aimer. De moi à toi, David, l'oubli est impossible !

A bientôt une lettre.

Mon pardon, maman Fraser, mon ? pardon ! »

RICHARD A DAVID.

« Clifton, 20 avril 17...

Elle est accomplie cette tâche difficile.... Tu l'as voulu, le mensonge est fait ! Cher David, te voilà donc à tout jamais déshérité de ton droit à l'amour de celle qui te donna la vie ! tandis que moi, condamné en naissant à ignorer les douces affections de famille, j'ai enfin une mère qui me presse avec bonheur sur son sein, et cette mère je te la dois ! Je te l'avoue, mon ami, il m'a fallu bien du courage pour soutenir la tromperie jusqu'au bout ; si tu avais assisté à notre réception, le soin de ma sûreté n'aurait pu l'emporter sur Je remords que j'éprouvais à tromper cette digne Ennly Badgers. Que penser de ce qu'on appelle le cri du sang, quand on a vu, comme moi, combien cette voix de la nature est facile à parler en faveur même du premier imposteur qui l'invoque ? Jane, ta généreuse complice, se tenait près de moi afin de m'aider, dans le cas où la pauvre femme se serait avisée de me faire une question embarrassante ; mais elle se livrait avec une si touchante confiance à ses élans de tendresse abusée, que loin de m'embarrasser par des retours sur mon passé, on eût dit que son cœur était d'accord avec nous pour le mensonge.

Il faut que je te fasse connaître la mère que tu m'as donnée.

Ennly Badgers est une pauvre femme qui habite l'une des plus chétives maisonnettes de Clifton ; mais, devant cette modeste habitation, les gens du pays s'arrêtent et disent avec respect : *C'est là !* Or, sais-tu bien ce qu'ils veulent désigner par ce respectueux : c'est là ? Ce n'est rien moins que l'école gratuite des enfants ; l'hospice ouvert à tous ceux qui sont ou fatigués d'une longue marche, ou épuisés par le besoin ; c'est là qu'il y a toujours de la paille étendue pour les passants qui ne sauraient où trouver un gîte ; c'est là qu'un pain noir trempe toujours dans une grande marmite de fonte pour satisfaire la faim de quelque malheureux voyageur qui ne pourrait payer le dîner de l'auberge ; c'est là aussi que chaque ouvrier blessé trouve toutes prêtes, la charpie, les bandes de toile, et les plus indispensables préparations de l'art du pharmacien. Cette bienfaisance, si peu coûteuse qu'elle soit, se trouverait encore au-dessus des faibles moyens de la pauvre Ennly, si les personnes charitables du pays ne faisaient porter dans la maisonnette de miss Badgers, tantôt quelques pièces de vieux linge, tantôt un peu d'argent, tantôt ce qui est nécessaire à l'entretien de sa petite pharmacie ; c'est ainsi qu'elle parvient à mériter les bénédictions de tous ceux qui souffrent, et qu'elle accomplit sans y laisser de lacune, sa vie dévouée tout entière aux soins de l'humanité. Cette noble créature a été blessée il y a deux ans aux jambes, ce qui fait qu'elle ne marche plus qu'avec peine ; mais si elle ne peut plus aller au-devant de ceux qui ont besoin d'elle, au moins a-t-elle le soin de se faire placer dans sa chaise longue, près de la fenêtre qui ouvre sur la rue, et c'est de là qu'elle appelle encore le pauvre qu'autrefois elle allait chercher par la main. Si je te dis tout cela avant de te raconter comment nous fûmes reçus par elle, c'est que nous l'apprîmes aussi avant notre arrivée dans sa maison. La première personne à qui nous nous adressâmes pour connaître la demeure que nous cherchions, c'était une vieille femme du pays : elle nous entretenait longuement de la bienfaisance de miss Badgers, et comme je lui demandai pourquoi et depuis quand ta mère exerçait cette pieuse charité : C'est, me répondit-elle, depuis qu'elle a perdu le père avare et brutal qui la battait, bien que la pauvre fille fût pour lui une esclave soumise. Quand miss Badgers se vit libre de ses actions, elle se mit en devoir d'acquitter un vœu de pénitence qu'elle s'était imposé, il y a de cela bien des années, en réparation d'une faute dont la révélation ne nous a rien fait perdre de l'estime que nous avions pour elle. » Tu comprends qu'il s'agit de sa liaison avec notre père, liaison qui n'est connue à Clifton que depuis la mort du frère de miss Ennly. En me parlant, la bonne femme me regardait avec une grande attention, tout à coup elle s'interrompt pour me demander si par hasard je n'étais pas le fils que miss Badgers attendait. Jane profita de cette supposition favorable à notre mensonge, et s'empressa de répondre qu'en effet j'étais le fils de lord Rivers. Aussitôt la vieille se mit à courir, criant de porte en porte : « Voilà le fils d'Ennly ! » si bien qu'en arrivant nous trouvâmes la maison remplie de curieux. Ce n'est pas sans peine que je parvins, à travers la foule, jusqu'auprès de celle qui, pleurant de joie et tremblante d'émotion, me tendait les bras et me disait :

« Qu'il y a longtemps que je te désire, mon enfant ! comme tu as dû maudire ta mère, et pourtant elle ne voulait pas t'abandonner. Embrasse-moi donc bien pour me prouver enfin que c'est Dieu qui me pardonne et que tu n'en veux pas à cette pauvre mère ; elle te croyait si heureux loin d'elle ! »

J'eus honte de moi-même en pensant à ce qu'il y avait de respectable et de sacré dans la religieuse croyance que je trompais. Peu s'en fallut, mon ami, que je n'oublie mes promesses au point de dire à miss Badgers : Désabusez-vous, je ne suis pas votre fils ! » Mais, comme j'allais parler peut-être, quelqu'un me poussa dans les bras qui se tendaient vers moi.

« Pendant toute cette journée la conduite de Jane a été admirable de respect et de sensibilité pour miss Badgers. Elle a eu quelques-uns de ces magnifiques mouvements de l'âme dont je me sentais incapable, mais que je lui enviais, tant j'étais touché de ce tendre accueil. On eût dit à nous voir, elle et moi, auprès de miss Badgers, qu'Ennly était bien plus la mère de Jane que la mienne. J'ai aisément compris le pourquoi de cette dissemblance dans l'expression d'un sentiment semblable ; il y a si longtemps que Jane est ta sœur !

Ainsi donc nous voilà, et peut-être pour toujours, fixés à Clifton. Grâce à la pension que nous fait lord Rivers, un peu plus d'aisance va régner dans cette maison ; ou plutôt miss Badgers va faire encore plus de bien.

On sait ici que j'étais sur le point d'épouser Jane quand j'ai quitté Londres ; aussi dès hier soir a-t-on fixé avec le pasteur le jour prochain de notre mariage. C'est dans un mois que nous nous promettons de partager tout jamais la bonne et la mauvaise fortune. Je donnerai à Jane un nom honorable mais obscur, quand il m'eût été si doux de lui faire porter celui que j'ai illustré ! Qu'importe ? ce beau nom, l'avenir le lui rendra !

« L'avenir, mon ami, il a commencé pour moi de mon vivant ; Richard Savage n'est plus, et moi, nouveau David Sauveur, il me faut maintenant laisser mourir dans mon âme les chants sublimes que la muse du malheur murmure à mon oreille.

Que ne suis-je encore à Newgate !

Si du fond de mon cachot j'écrivais ce que je sens, et que le peuple fût à même de me lire ou de m'entendre, les portes de la prison ne tiendraient pas contre l'effort de sa colère et le délire de son enthousiasme.... Oh ! ma popularité perdue !

« Tu me diras ce qu'on pense de mon évasion à Londres ; surtout n'oublie pas de m'envoyer les feuilles publiques qui parleront de moi. »

JANE A DAVID.

« Clifton, 10 mai 17...

Voilà plus de trois semaines que nous nous sommes quittés, et quittés pour si longtemps ! Pourquoi donc ne m'écris-tu pas, David ? N'as-tu rien à me dire, mon ami ? Te repentirais-tu de ce que tu as fait pour ton frère ? est-ce le regret de ta générosité envers nous qui s'oppose à ce que tu me donnes de tes nouvelles ? Cependant il a reçu deux lettres de toi, *lui*, mais rien, rien pour moi !

Tu me crois peut-être uniquement occupée de Richard et tu crains que tes lettres ne me soient importunes. Tu es dans l'erreur, mon ami, il y a même des moments où je me trouve heureuse de ne penser qu'à toi et qu'à maman Fraser. Dans ces moments-là je me demande pourquoi cet autre amour, dont je n'avais pas besoin pour aimer ni pour être aimée surtout, est-il venu rompre la chaîne de nos belles journées de joie et de travail ?

Quand je réfléchis sur notre calme intérieur du temps passé, et que je compare mon sort d'aujourd'hui à nos beaux jours d'autrefois, certainement il m'est impossible de ne pas me trouver contente du présent.... Mais ce que je sens bien surtout, c'est qu'après la gloire de mourir avec lui, il n'y a rien de plus désirable que de vivre avec toi.

Le ciel t'a fait don d'une bien bonne mère, mon ami : Dieu veuille que les soins dont je me promets de l'entourer lui fassent un jour nous pardonner notre mensonge ! Le cœur de maman Ennly, comme celui de maman Fraser, est tout amour, toute bienveillance ; si tu savais comme on l'aime dans le pays ! Richard aussi se fait aimer de tout le monde. Il a été bien embarrassé l'autre soir, ce pauvre Richard, quand le tailleur qui demeure porte à porte avec miss Badgers lui a demandé s'il ne serait pas bien aise de former un établissement de moitié avec lui, pour l'habillement des gens du pays ; mais son embarras a été de peu de durée, car le recteur, qui a déjà pu juger des connaissances littéraires de Richard, lui a dit sur-le-champ qu'il ferait mieux de tenir une école que de reprendre l'aiguille. Ce projet nous a souri à tous, et il a été adopté par ton frère avec empressement.

Vois-tu d'ici le rival de Shakspeare et de Ben Johnson le rudiment à la main et la fêrule pendue au bâton de sa chaise ! Sa belle et noble tête va donc s'affubler du bonnet de magister ; cette plume, de laquelle pourraient encore sortir tant de chefs-d'œuvre, ne sera plus occupée qu'à tracer des exemples d'écriture, pour la plus grande gloire des bambins du quartier.

L'installation du nouveau maître d'école aura lieu le lendemain de notre mariage.... Notre mariage ! ... Pardonne-moi, cher David, si je te dis ce mot-là ; je voudrais n'avoir pas à t'en parler, et pourtant c'est à loi, mon ami, que je dois de pouvoir le dire !

« Miss Badgers est toute fière d'avoir un fils aussi savant que l'est notre Richard. Qu'il me serait donc doux de lui dire, à cette tendre mère :

Vous ne savez pas combien l'autre est bon, combien il mérite d'être aimé ! »

« Encore une fois, mon David, quand tu écriras à Clifton, ne va plus oublier qu'il y a là quelqu'un dont le cœur bat bien fort, et dont les yeux sont troublés par les larmes quand on apporte une de tes lettres. J'espère ! »

JANE A DAVID.

« Clifton, 19 mai 17...

Depuis hier je suis ta sœur !

Pardonne-moi mon bonheur, cher David, pardonne-moi surtout le cruel plaisir que j'éprouve à t'en parler.

Au moment où je me disposais à t'écrire, Richard s'est enfermé dans sa chambre, et c'est pour t'écrire aussi. Sans doute qu'il va te raconter toutes les circonstances de notre mariage ; mais, ce qu'il ne pourra pas te dire, c'est la charmante illusion qui te rendit présent pour moi à cette fête, où cependant tu n'étais pas. Oui, David, oui, mon bon frère, tu as toujours été près de moi durant cette belle journée ! Ainsi, la joie que je ressentais à voir mon Richard si respectueux avec ta mère, si tendre pour moi, si aimable envers chacun, si aimé, si admiré de tous, n'a pu distraire ni ma pensée de ton souvenir, ni mes yeux de ton image.

Vous aussi, maman Fraser, vous étiez là ; j'ai si bien cru vous parler que, plus d'une fois, mon cœur a demandé grâce au vôtre, pour un amour qui a détruit vos doux projets d'avenir.

Dès le matin, chers protecteurs de mon enfance, je me suis rendue à mon devoir de fille et de sœur. Avant même d'aller demander à la bonne Ennly Badgers sa bénédiction maternelle, c'est la vôtre que j'ai religieusement sollicitée. Comme si j'avais pu vous voir, comme s'il vous eût été possible de m'entendre, je me suis agenouillée

dans ma petite chambre, en regard de la fenêtre, et là, le cœur et les yeux tournés vers la route de Londres, voilà ce que je vous ai dit, dans la sincérité d'une âme qui se laisse voir à Dieu :

L'union que j'ai désirée et que je vais contracter, c'est à vos bienfaits que je la dois ; mais pour qu'elle soit heureuse, cette union, si chère, il faut d'abord que vous la bénissiez. Peut-être ai-je commis une action bien coupable en renversant pour toujours le plan que ma mère d'adoption avait conçu pour la joie de sa vieillesse ? Qui sait, mon David, si le sort qui m'attend ne sera pas la punition de mon ingratitude envers loi ! Oh ! quel qu'il soit cet avenir que Dieu me réserve, je te le jure encore, il eût été au-dessus de mes forces de ne pas le chercher pour m'y livrer tout entière. Bénissez-moi donc, oh ! vous deux qui pouviez me maudire, et je croirai que ce sont vos prières qui me préservent, ainsi que Richard, de toutes les peines que nous n'éprouverons pas. »

« Après avoir dit cela j'ai cru sentir vos mains se poser sur mon front. C'est alors, David, que je te vis près de moi, et puis tu ne m'as plus quittée. Richard ne lira pas ma lettre, voilà pourquoi je ne crains pas de te faire part d'un pressentiment qui me poursuit sans cesse, mais dont hier encore je n'aurais pas voulu te parler. Il me semble que ce n'est pas seulement de ta part qu'il y aura dévouement et sacrifice en faveur de Richard Savage ! Qu'importe ? ne faut-il pas que ma destinée s'accomplisse, mon ami ? Que cela ne te fasse rien regretter ; car cette destinée, dût-elle être aussi pénible que tu la voudrais heureuse, jamais il ne me sera possible de la regarder comme un châtement.

« Hier j'ai demandé à maman Ennly, comme présent de noces, deux boucles de ses beaux cheveux gris ; l'une était soi-disant pour Richard, l'autre pour moi ; je garde la mienne, mais je t'envoie celle qu'elle destinait à son fils.... »

RICHARD A DAVID.

« Clifton, 19 mai 17...

Elle a commencé pour moi cette existence paisible que ta tendresse fraternelle me réservait, après tant de jours orageux. Atteint par la foudre, mais non pas mortellement frappé, je te dois, cher David, et le port hospitalier où je me repose de mes fatigues, et le calme, ce baume précieux qui guérit aussi bien les blessures de l'âme que celles du corps. Depuis hier seulement j'ai compris enfin que c'est une chose décevante, et bien peu digne des peines que nous nous donnons pour la conquérir, cette gloire du poète qui ne préserve ni de l'injustice ni de la misère, cette gloire dont les rayonnements ne s'étendent pas même à quelques milles du centre où elle respandit. Croirais-tu qu'à Clifton, là, tout près d'une ville, rendez-vous de la brillante société, où tous les plaisirs coudoient toutes les sciences, ils n'ont jamais entendu parler de Richard Savage ; aucun d'eux, pas même le recteur de la paroisse, qui est pourtant le savant de l'endroit, n'a su me dire si l'auteur de *Y Homme-Errant* était contemporain de Georges II, ou s'il a vécu du temps d'Alfred le Grand ? Ainsi donc, cette popularité si enviée, ce n'est rien autre chose qu'un bruit de voisinage dans un cercle plus ou moins étroit.

La connaissance bien acquise du peu que nous sommes, suffirait pour me résigner à mon obscurité, alors même que je n'aurais pas devant les yeux le souriant visage de Jane qui semble me dire à chaque heure de jour : le bonheur est ici. »

« Je veux croire, mon cher David, que ma vie est bien, 383 16 et pour toujours, réglée ainsi que tu l'as voulu ; cependant comme je ne suis pas plus que toi dans les secrets de l'avenir, j'ai dû prévoir l'événement possible qui me permettrait de reprendre et le nom que j'ai illustré et la place qui m'est due. Pour que mon mariage pût être en tout temps et partout bon et valable, j'ai été trouver le ministre qui devait prononcer notre union ; je lui ai confié, sous le sceau du serment, le secret de ma situation et le scrupule que j'éprouvais à donner une fausse signature pour un acte que je ne pouvais entourer de trop de garanties respectables. Le desservant, moins ignorant que son recteur, a bien su quel homme c'était que celui qu'il avait devant les yeux, et pendant une heure j'ai pu enfin parler de moi à quelqu'un.

Ce ministre n'a pas été sans faire quelques difficultés avant d'adopter le terme moyen que ma position exceptionnelle m'obligeait à lui proposer ; cependant il a fini par se rendre à mes raisons, et nous sommes convenus que le mariage serait prononcé comme il avait été annoncé au temple ; mais que, le lendemain, je viendrais rectifier l'irrégularité en marge de la feuille authentique. Ce qui avait été dit a été fait comme je te l'annonce : ce matin j'ai déclaré sur le registre de la paroisse, que moi, Richard Savage, victime de la persécution, je suis bien celui qui épousa hier Jane Pretty, sous le nom de David Badgers. L'honnête ministre a constaté l'identité de l'époux en signant après moi l'indispensable déclaration.

Je ne saurais te peindre, cher frère, combien notre Jane était jolie hier dans ses habits de mariée ; mais ce que je puis t'affirmer, c'est que j'en suis amoureux comme un fou !

Je comprends mieux que jamais quel sacrifice tu m'as fait en me donnant un tel trésor. Ta mère, la mienne à présent, a été adorable de joie ; la digne femme voulait essayer de marcher pour nous accompagner au temple ; cela lui eût été impossible ; de vigoureux gaillards du voisinage se sont proposés pour l'y porter dans son grand fauteuil ; en sorte que notre cortège de noces avait l'air d'une marche triomphale, dont mistress Badgers était le héros.

Tu sauras par Jane, sans doute, qu'ils veulent faire de moi un maître d'école ; alors ce sera un jour une bien célèbre école que celle de Clifton ! »

DAVID A JANE.

« Londres, 1^{er} juillet 17...

Maintenant que mes idées sont plus calmes, et que la raison a un peu triomphé de l'excès de la douleur, je vais essayer de répondre aux trois lettres que tu m'as successivement écrites, depuis celle qui me faisait part de votre mariage. Ces dernières lettres, je te l'avoue, c'est hier seulement que j'ai pu les lire pour la première fois. Mais, avant de te parler de toi, il faut bien enfin que je t'instruise du triste motif de mes six semaines de silence.

et Heureuse Jane I ou plutôt pauvre sœur ! prépare-toi à recevoir le coup le plus terrible. Il y a deuil chez moi, entends-tu bien ? CHEZ MOI ! car je ne peux plus dire chez nous. Je suis seul à présent : maman Fraser est morte !

Dès les premiers symptômes du mal qui s'empara d'elle, maman Fraser fut condamnée par les médecins. Comme il m'était impossible de me faire illusion sur son état, n'ayant pas d'espérance à te donner, j'ai cru devoir respecter les premiers jours de ton bonheur.

A présent il faut bien que je rompe le silence, et que je te dise, ma sœur, que c'est une chose horrible que de se trouver seul là où l'on était si bien trois ! De là-bas où tu es, ma sœur, pleure avec moi l'excellente femme à qui nous n'avons pas pu donner toutes les consolations que sa vieillesse attendait de notre amour filial. Il y a deux jours que la terre recouvre son cercueil, et le sourd cliquetis des premiers cailloux roulant sur sa bière résonne encore à mon oreille, et me fait manquer le cœur, comme au moment où je lui ai dit : Adieu ! adieu, ma mère ! »

« Nos voisins ont été vraiment bons pour elle ; mais, avant tous les autres, je dois te citer quelqu'un à qui ta reconnaissance et la mienne ne suffiront pas pour payer son dévouement et ses soins. Tu te souviens bien, sans doute, de ta petite compagne, Jenny Genwick, que tu cessas d'aimer et de voir, parce que tu la trouvais trop rieuse : repens-toi, ma sœur, de ton injuste prévention ; Jenny est un ange de bonté.

Aussitôt qu'elle a su que maman Fraser était en danger de mort, elle est descendue chez nous, la pauvre enfant ; elle s'est établie comme ta l'aurais fait toi-même au chevet de la malade, et, comme s'il se fût agi pour elle de soigner une tendre mère, Jenny n'a plus voulu quitter la nôtre d'un instant. J'avais beau la prier de prendre du repos, j'avais beau lui dire : « Jenny, vous n'avez que votre travail pour vivre ; si vous négligez de rendre l'ouvrage qu'on vous donne à faire, vous perdrez la pratique des marchands qui vous occupent ; » rien n'a pu la décider à ne pas nous sacrifier ses jours et ses nuits. Elle m'a forcé de descendre son lit de sangle dans la chambre de notre mère ; si je ne m'étais opposé à son dessein, la bonne petite allait prendre le lit sur son dos pour le descendre elle-même. Ne juge donc plus si mal de celles qui ont le rire facile. Jenny, avec son heureux caractère, a su égayer les derniers moments de celle qui n'avait plus qu'à mourir, et bien souvent maman Fraser oublia ses souffrances pour répondre à la généreuse fille, qui lui parlait de toi comme de son amie la plus chère.

« Quand cette belle âme a dit son adieu à la terre, je n'ai pu entendre ce que murmuraient ses lèvres, j'ai deviné du moins que ses mains le cherchaient pour te bénir, en même temps qu'elles se posaient sur mon front. Quelqu'un, trompant par une pieuse ruse le dernier désir de notre mère mourante, s'est placé avec un saint recueillement sous ses mains tendues vers toi, et ce quelqu'un-là c'était encore Jenny Genwick ! Enfin l'agonie a cessé, et mon malheur a été complet.

« Et pourtant il me reste une mère !

Toi qui la vois tous les jours, Jane, parle-lui quelquefois de l'ami de la jeunesse, de ton frère d'adoption, afin qu'elle l'aime un peu ; je te renouvelle ma prière, à présent qu'il y a sur la terre un cœur de moins pour m'aimer. J'avais bien pensé hier, en lisant tes lettres où tu me parles de Richard de manière à ne me rien laisser à regretter, que ce me serait une douce ressource d'aller passer auprès de vous les premiers jours de mon deuil ; mais non, j'y renonce ; je ne veux pas la voir.... je l'aimerais trop ! Et puis, il y a des moments où l'âme est si disposée à se montrer tout entière, que je laisserais échapper notre secret, peut-être !

Ainsi voilà qui est bien convenu : je n'irai pas à Clifton, mais tu m'écritas souvent, et puis je parlerai de toi avec Jenny. »

JANE A JENNY GENWICK.

« Clifton, 5 juillet 17...

Reconnaître ses torts, c'est presque les expier ; je m'accuse, Jenny : tu n'as plus qu'à me pardonner.

Oui, je fus bien coupable envers toi, ma chère petite voisine ; mais comme tu t'es vengée de la fausse idée que je me faisais de ton caractère ! Avant même d'écrire à David, c'est à toi d'abord que je veux parler de ma bonne mère ! n'ai-je point à te dire combien David m'a vivement touchée en m'apprenant tout ce que tu as fait pour maman Fraser ? Que c'est bien à toi de m'avoir remplacée, et combien je t'envie la bénédiction que tu as reçue et qui m'était destinée !

Dis-moi, Jenny, n'est-il pas vrai que maman Fraser se plaignit de moi bien souvent, durant sa cruelle maladie ? comme elle a dû m'accuser d'ingratitude ! et pourtant je ne savais rien, j'écrivais pour avoir des nouvelles ; que j'étais loin de soupçonner pourquoi mes lettres restaient ainsi sans réponse ! si je l'avais connu, ce déplorable motif, il aurait bien vu, mon bon David, que je ne crains pas, moi, de gâter mon bonheur, en l'interrompant pour accomplir un saint devoir. Il n'a rien voulu me dire parce qu'il n'avait pas d'espérance à me donner : je ne lui demandais que la vérité, et puis je serais venue à Londres ; car mieux que toi, j'avais le droit de m'établir jour et nuit dans la chambre de maman et de dire :

C'est là ma place, j'y dois, j'y veux rester ! »

« Encore si quelqu'un, toi par exemple, tu m'avais assez aimée pour dire à maman Fraser que ce n'était pas l'ingratitude, mais l'ignorance où l'on me laissait de son état qui m'empêchait de quitter mon ménage. Si tu lui as dit cela, vois-tu, Jenny, il n'y aura jamais assez de ferveur dans mes prières pour te recommander comme je le voudrais aux bénédictions du Seigneur.

A présent, ma compagne d'autrefois, mon amie pour toujours, écoute bien une recommandation, que les preuves d'affection que tu donnas à maman m'encouragent à te faire : David est seul, David doit se trouver bien malheureux ; viens le voir souvent, le plus souvent que tu pourras ; ne crains rien pour la réputation auprès de lui, c'est un si honnête homme que les plus méchantes langués du quartier n'oseraient pas élever un soupçon sur ta vertu. Mais ai-je besoin de te recommander d'être bonne ? n'as-tu pas prouvé que tu étais la meilleure des créatures ? garde ton heureuse gaieté ; sois rieuse avec lui surtout.... si tu pouvais parvenir à le consoler ! »

JANE A DAVID.

« Clifton, 28 juillet 17...

Mon pauvre ami, tu es seul, toujours seul maintenant ! combien tu dois souffrir ; car ce doit être une si triste chose que l'isolement ! Pour moi, grâce à Dieu, je ne connais pas ce malheur-là ; maman Ennly, avec sa pénible infirmité, est bien forcée de me tenir fidèle compagnie, et puis j'ai tant à m'occuper dans notre maison des pauvres, que je serais bien sûre de ne pas craindre la solitude, quand même mon Richard ferait tous les jours de plus longues promenades dans les environs, ou quand il s'enfermerait plus longtemps seul chez lui pour travailler comme il le fait dès que sa classe est fermée. Je suis toujours bien heureuse, entends-tu ? et surtout depuis que j'ai su prendre sur moi de ne plus pleurer lorsque ton frère vient à froncer le sourcil en me parlant, ou qu'il ne cherche pas à cacher un mouvement d'impatience causé par l'ennui qu'il éprouve ici.

« Cette existence était peu faite pour lui, une âme comme la sienne a besoin de distractions ; aussi ne me suis-je plus opposée, comme depuis un mois, à ce qu'il se laissât recevoir dans le club des Veilleurs, qui se tient trois fois par semaine au cabaret du *Genêt d'or*. Cette coterie est composée de bourgeois et d'artisans de Clifton, de bons sujets à ce que je crois ; mais, par malheur, ils font leurs veillées si longues que bien souvent la séance se prolonge jusqu'au premier rayon du jour. Je te le dis encore, oui, je suis bien heureuse, car mon Richard ne rentre jamais chez lui passé minuit, et si hier il s'est oublié jusqu'à trois heures du matin, son repentir était si sincère au retour que je n'ai pas eu la force de le gronder,

Maintenant, cher ami, que je t'a tout raconté, ne parlons plus que de toi. Dis, que puis-je faire pour te rendre la vie moins difficile à supporter ? Si je t'écrivais tous les jours ? si je te donnais des conseils, les recevrais-tu de celle qui eut si souvent besoin des tiens ? Quand tu m'as parlé dans la lettre de cette bonne Jenny Genwick, qui me remplaça avec tant de courage auprès du lit de mort de notre respectable mère, j'ai cru comprendre que tu lui réservais, dans ta pensée, la récompense des soins quelle donna à mistress Fraser ; me suis-je trompée ? si j'osais te dire : Il faut te marier, mon frère ! » Ne serait-ce pas t'encourager dans un dessein que tu as formé depuis quelque temps ? Oh ! oui, il faut te marier, David, car tu comprends bien l'amour de la famille, les douces affections te sont si nécessaires. Que Jenny la rieuse fille t'épouse, et ce sera Jenny l'heureuse femme.

LORD TEVIOT A RICHARD.

« Londres, 7 août 17...

Non, la couronne d'Angleterre me tombant sur la tête, ou le trésor royal se vidant par magie dans mes coffres à sec, ne me causerait pas plus de surprise que ce que je viens d'apprendre.

Richard Savage n'a pas quitté le royaume ! Richard Savage, ce charmant vaurien, cet illustre vagabond est maître d'école à Clifton ! C'est mieux que Denis le Tyran : il n'abandonna que le trône pour tenir classe ; notre poète a dit adieu à la taverne des *Trois-Ifs*.

Et d'où vous est venu, grand occupeur du monde, ce goût subit pour la retraite et la vie silencieuse ? Ne pouviez-vous donc, avant de vous enterrer sous la robe d'un pédant de village, attendre le succès des efforts que faisaient vos amis pour vous tirer de Newgate ?

Enfin on sait où vous êtes, et, si l'on ne peut pas encore faire mousser le vin de Champagne en votre honneur, du moins est-il possible de vous faire espérer un prochain retour parmi nous. Vous avez pu vous croire oublié par les autres, Richard, mais vous deviez au moins toujours compter sur moi !

La mauvaise humeur du roi ne pouvait durer : j'étais sûr de rentrer en grâce ; mais j'avais trop à m'occuper alors de mon maudit procès en séparation avec lady Téviot pour penser à l'un de mes meilleurs amis. L'affaire a été jugée, et nous pouvons dire, milady et moi, que nous venons de gagner noire cause, puisqu'on nous a proclamés solennellement désunis : c'était déjà chose l'aile le surlendemain de notre mariage.

Libre de mon temps, j'ai dû songer à recouvrer la faveur perdue ; chose facile, le jugement m'a placé dans un jour très-avantageux pour rentrer en cour sur le meilleur pied. Mon avocat avait eu le bon esprit de me donner le rôle de la victime ; moi j'ai eu meilleur esprit encore, en me faisant victime railleuse : c'est à-coups de sarcasmes que j'ai appelé l'attendrissement des juges sur ma situation conjugale. Armé du scandale, j'ai pu, contrairement à l'événement ordinaire, combattre sans me blesser au double tranchant du glaive : cela devait être ; vous savez si j'ai du bonheur au jeu.

Mais, à propos de jeu, vous en jouez un bien étrange là-bas. Avant peu, comptez-y, nous vous enlèverons à cette rage d'enseignement public. Vous n'avez réellement pas la vocation nécessaire. Maintenant que l'on sait où vous trouver, on ne tardera pas à venir vous chercher en triomphe, oui, en triomphe, mon cher Richard. Pour deux mots que j'ai osé dire au roi en votre faveur, j'ai vu sur-le-champ qu'il n'était pas si mal disposé que vous pourriez le croire.

Jusqu'au plein succès de mes efforts, reprenons, au moins par correspondance, notre ancienne et éternelle liaison. Dites-moi si ce n'est pas un ragoût tant soit peu fade que celui du ménage, quand on a comme vous tant de fois savouré les mets vigoureusement épicés de nos banquets de garçon. Je ne me propose certes pas d'aller m'asseoir à votre table de patriarche ; mais la mienne est dressée et votre couvert est mis.

Si je m'en rapporte à ce qu'on m'a dit, vous devez être aussi léger d'argent que chargé d'ennuis. Votre compte est ouvert à notre bourse commune de l'amitié. Vous savez qu'on ne doit rien au prêteur, mais à celui d'entre nous qui est dans le besoin. Demandez donc, et surtout parlez-moi poésie : je vous répondrai plaisir.

Je joins à ma lettre un article de la gazette sur le dernier cercle de la cour : on y rapporte une conversation du roi, dans laquelle votre nom a été prononcé. Je n'ai pas besoin de vous dire quel est ce lord T..., dont l'indiscret gazetier révèle l'entretien avec Sa Majesté. Je ne chercherai cependant pas querelle à l'auteur de l'article : j'aime trop peu le suicide pour vouloir le tuer !

RICHARD A LORD TEVIOT.

« Clifton, 11 août 17...

Enfin, j'ai donc trouvé à qui parler !

Grand merci, milord, non pas seulement pour le rayon d'espoir que vous faites luire dans ma nuit, mais encore pour l'inespéré bonheur que je vous dois de pouvoir m'adresser à un esprit capable de comprendre le mien !

Mon cœur déborde et ma plume brûle le papier !

Oh ! que c'est donc un voile pesant que l'obscurité, surtout quand on sent en soi qu'il faudrait la force pour déchirer ce réseau de fer et de plomb sous lequel la nécessité nous contraint de courber la tête ! Mieux vaudrait mourir au grand jour, le front nu et la face au soleil, que de garder, pour vivre, ce masque que m'impose ma lâcheté depuis quatre mois.

Ils ont voulu me sauver, disent-ils ; mais que m'ont-ils donné en échange de ma glorieuse prison ? un nom sans valeur, une position ridicule, et puis l'ennui ! l'ennui, cet autre cachot plus triste et moins visité encore que mon

cachot solitaire de Newgate ! l'ennui, cellule étroite où le jour pénètre sans l'éclairer, si bien qu'à chaque pas, on s'y meurtrit, non plus les membres, mais le cœur.

Il était temps, milord, qu'une heureuse circonstance vous découvrit l'auteur d'*Owerbury* dans le pédagogue de Clifton ; car quelques jours de plus, je brisais ma cage ou je me brisais à ses barreaux dans mon élan pour remonter au ciel.

Mon ciel à moi, c'est Londres ; c'est Covent-Garden et Drury-Lane ; c'est la joyeuse taverne de Hyde-ParcPlace. Mes orages, c'est le "bruit de la foule, le retentissement de mon nom se mêlant aux bravos, dominant les sifflets ; je suis fort pour la lutte, et l'on voudrait me condamner au repos ! ma vie est d'occuper le monde, et l'on veut que je m'oublie moi-même !

Que diraient-ils, nos très-chers du cabaret des Trois-Ifs, s'ils me voyaient dans mon grand fauteuil de cuir, montrant l'alphabet à tous ces yeux hébétés qui s'ouvrent pour ne rien voir ?

Voilà de bien mauvais jours passés ; mais combien nous en rirons ensemble ! Comme je me vengerai de cette existence qu'ici on nomme calme et heureuse, parce qu'elle ressemble à une mort anticipée : bonheur ou léthargie pour eux, c'est la même chose. Gardez-la, mes bons parents de Clifton, cette vie qui convient à vos âmes sans énergie ; dormez, froides statues, je ne troublerai pas longtemps votre sommeil de pierre.

Vous ignorez sans doute, milord, qu'on n'a rien trouvé de mieux pour éteindre le volcan que de me marier ; ma femme est une bonne et digne personne que j'estime infiniment, et qui mérite surtout d'être appréciée par un homme destiné à l'emploi de maître d'école de village ; ce sont bien là de ces vertus modestes comme il en faut à tous ceux qui aspirent aux joies de la médiocrité.

J'ai déjà voulu secouer le joug dont on m'avait doté dans un jour de beau dévouement ; mais au lieu de la résistance que j'attendais, j'ai trouvé une femme résignée à tout souffrir plutôt que de se plaindre de mon essai de liberté. Que Dieu lui pardonne sa faiblesse ; quant à moi, j'aimerais mieux une franche guerre que cette triste résignation devant laquelle mon orgueil s'humilie. A nous autres hommes d'étude il nous faut le mouvement des passions, le spectacle du cœur en révolte ; enfin quelque chose qui s'anime, qui change d'aspect et se diversifie comme la mer dans un jour de tempête. Lorsqu'on a pu observer pendant un mois ou deux la statue de la douleur muette, l'art n'a rien à gagner à une plus longue étude. Je ne sais si vous me comprenez bien, milord, mais le bruit de votre divorce est venu jusqu'à moi, et je sens bien que je n'étais pas né pour le mariage.

Vous m'avez promis de m'écrire prochainement ; veuillez m'adresser votre lettre à Bristol, chez mistress Farmor. »

DAVID A WILKIS.

« Clifton, 22 août 17...

Vous allez à Clifton ! ah ! béni soit le hasard qui m'apprend votre départ prochain.

Sans doute que, porteur des dernières volontés de votre noble et malheureux maître, vous vous rendez là, M. Wilkis, pour témoigner qu'à son lit de mort l'honorable lord s'est souvenu encore une fois, et de celle qu'il rendit mère, et du fils qui depuis huit jours vient d'ajouter un nouveau crêpe noir à ses habits de deuil. Ce fils qui voudrait pleurer avec vous un père qu'il a trop peu connu ; ce fils qui suivit, jour par jour, les progrès rapides d'un mal incurable, comme il suivit pas à pas, mais de loin, mais toujours perdu clans la foule, le cortège funèbre qui accompagnait à sa dernière demeure les précieux restes de celui qu'il n'avait pas le droit d'embrasser publiquement ; ce fus, M. Wilkis, c'est moi. Il faut bien que je vous l'avoue : je n'ai pas quitté Londres ! Et si de Clifton, où je n'ai jamais mis les pieds, la nouvelle vous est venue qu'Ennly Badgers a revu son enfant ; sachez donc aujourd'hui, que la pauvre femme abusée a pressé dans ses bras un fils qui n'est pas le sien !

Il me faudrait vous écrire trop longuement pour vous bien expliquer comment ce qu'il y a d'apparence coupable dans cette substitution de personnes disparaît, quand on songe à l'impérieuse nécessité du moment ; mais vous ne refuserez pas de me recevoir chez vous avant votre départ, et là, j'espère pouvoir vous faire comprendre que je n'avais pas le choix des moyens pour sauver à la fois et de la prison, et de la misère, un frère pour qui j'ai toujours la même admiration ; je voudrais avoir le droit d'ajouter : toujours la même estime !

Maintenant, M. Wilkis, il me reste une prière à vous adresser. Ce n'est pas le simple dévouement de l'amour fraternel qui m'a contraint à un mensonge que vous apprécierez mieux, j'ose le croire, quand je vous aurai mis plus à même de juger de ma position et de celle de Richard ; ce n'est pas seulement pour ménager une retraite au prisonnier que je me suis rendu coupable de cette action, dont je n'ose pas même me repentir ; il s'agissait aussi d'assurer une existence heureuse à celle qui ne pouvait plus être que ma sœur. Je vous ai parlé, je crois, de cette jeune orpheline élevée avec moi par mes parents d'adoption ; eh bien ! c'est pour elle surtout, c'est pour Jane Pretty, que j'ai fait tout cela. Une fois engagé dans la route des sacrifices, il faut bien suivre la pente qui nous

entraîne ; on ne justifie un bienfait que par des bienfaits nouveaux, et, suivant moi, le service rendu est comme un pacte qui lie encore plus le bienfaiteur, que l'obligé.

« Vous la verrez à Clifton, M. Wilkis, et alors vous ne pourrez pas me condamner. Mais ma mission de protecteur, l'ai-je bien remplie ? Richard tient-il toutes ses promesses ? voilà ce qui m'inquiète ; et le doute fait tant de mal !

Or, le service que je réclame de vous, c'est un compte rendu bien franc de tout ce que vous pourrez apprendre touchant le ménage de Jane et de mon frère ; il ne me sera jamais permis d'aller m'informer moi-même de ce qui intéresse le sort de ma sœur adoptive ; mais je le saurai par vous. Si malheureusement j'ai manqué le but que je m'étais proposé, allez franchement à Richard, mon bon M. Wilkis, dites-lui que je vous ai tout raconté, rappelez-le au sentiment de ses devoirs ; faites-lui bien entendre que ce qu'il me doit, il y va de sa probité de le payer en bonheur à celle que j'ai confiée à son amour : dites-lui bien aussi de ne causer aucun chagrin à ma mère. »

WILKIS A DAVID.

« Clifton. 4 septembre 17...

Il faut, maître David, que je me connaisse bien mal en belles actions et en dévouements sublimes, puisque, malgré, toute l'estime que je professe pour vous, il m'est impossible d'admirer la conduite que vous avez tenue avec votre mauvais sujet de frère.

Vos beaux sentiments n'ont servi qu'à vous faire imaginer une très-coupable tromperie, qui un jour ou l'autre pourra bien tourner contre vous, si les choses vont comme je le prévois.

Vous avez détourné au profit d'un autre le bien que feu votre noble père voulait faire pour vous ; ceci vous regarde ; jusque-là il n'y a d'autre mal que celui que vous vous êtes fait à vous-même. Mais vous avez abusé de la bonne foi d'une pauvre femme qui ne pouvait que croire sur parole celui qui est venu lui dire : Je suis ce fils que et vous avez abandonné ; » et, dans mon gros bon sens, voilà ce que je trouve tout aussi criminel que de signer d'un faux nom un billet au porteur. Je crois, moi qui ne suis ni un poète ni un homme d'esprit, qu'il n'y a pas moins de friponnerie à tromper en affaires de cœur qu'en affaires d'argent, et si je suis peu surpris de trouver en ce vaurien de Richard le complice d'une lâcheté, j'ai lieu de m'étonner que vous puissiez être l'auteur d'un si vilain mensonge.

« Maintenant, maître David, que je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, au sujet de votre échange de nom avec le vagabond qui n'aurait jamais dû sortir de Newgate, je passe à ce qui doit vous intéresser le plus dans ma lettre.

Je suis arrivé hier à Clifton, et mon premier soin a été de me présenter chez miss Ennly Badgers. Nous n'avons pas eu grand-peine à renouveler connaissance, quoique la bonne femme ressemble bien peu aujourd'hui à la jolie fille du baigneur, qui fit faire une folie de plus à celui qui en comptait déjà un si grand nombre.

Miss Badgers avait auprès d'elle une jeune personne fort avenante, qui souriait d'une façon tout aimable en me parlant ; mais ce sourire-là ne m'empêcha pas de remarquer qu'il y avait encore des larmes dans ses beaux yeux bleus. Entendez-vous bien, maître David ? elle venait de pleurer, et je n'ai pas besoin de vous dire quel est l'auteur de son chagrin.

Non, vous n'avez pas donné à votre mère un fils digne de son amour ! Non, votre miss Jane n'est point une femme heureuse !

Savez-vous bien que depuis deux jours Richard est parti de Clifton, et nul ne sait où il est allé ? Depuis deux jours l'école est fermée, faute de savoir où trouver le maître. Ceci n'a rien de fort déplaisant pour les écoliers qui jouent et mènent grand bruit à la porte de la classe ; mais c'est un grand sujet de deuil pour ces deux excellentes créatures, qui paraissent tant aimer celui qui n'aima jamais que le jeu, le libertinage et la débauche.

J'ai essayé d'interroger la mère et la fille ; elles m'ont arrangé tant bien que mal un conte auquel je n'ai pas cru, pour excuser une absence qui les rendait plus chagrines qu'inquiètes, vu l'habitude qu'elles ont sans doute, d'en souffrir de semblables.

C'est dans le voisinage que je suis parvenu à obtenir des renseignements plus précis sur la conduite de votre frère. Cette conduite est très-irrégulière, au point même qu'on parle de lui retirer l'exploitation de l'école.

Je me suis laissé dire que le magister de Clifton, fatigué de la simplicité de costume que ses fonctions lui imposent, s'était fait faire de beaux habits, qu'il laisse en dépôt dans la maison d'une certaine mistress Farmor, laquelle demeure à l'entrée de Bristol. Lorsque l'envie de goûter de la vie de grand seigneur lui revient, il va mystérieusement chez cette femme, qui m'est diablement suspecte, et là il quitte ses habits de maître d'école, que, prudemment, il a grand soin de reprendre à son retour de Bristol.

Voilà ce que j'ai su, rien qu'en interrogeant quelques voisins : tous s'accordent à plaindre miss Badgers et sa belle-fille : l'une, d'avoir un tel fils ; l'autre, un tel mari.

Félicitez-vous donc à présent de votre dévouement fraternel ! croyez donc bien encore que ce fut de votre part un acte de vertu dont votre conscience vous tiendra compte ! Voilà, grâce à une générosité mal entendue, deux femmes bien heureuses, qu'en dites-vous ? Pour moi, je ne doute pas qu'il n'y ait dans votre famille un grain de folie héréditaire : osez dire non ! »

LORD TEVIOT A RICHARD.

« Londres, 8 septembre.

Bravo, mon cher Richard ! la satire a fait miracle : Georges II a daigné sourire. Tout va bien, car ces mots : Nous verrons ! » se sont échappés de la bouche royale.

« Or, que verrons-nous ? pardieu ! c'est facile à comprendre : nous verrons enfin le triomphe du bon droit, et justice sera rendue à un grand homme.

C'est à présent surtout que je puis dire à Webster : Mets le couvert et fais servir ! »

« A part ce mal de l'ennui, qui aurait pu nuire à un tempérament moins robuste que celui de notre ami Richard, j'estime que ces quelques mois d'exil n'auront pas mal servi à votre renommée. Ce sera à qui parlera de vous, à qui voudra vous avoir. N'allez pas oublier, Richard, que je suis le premier en date, et que, Saint-James et Windsor exceptés, je ne céderai pas mon droit de priorité sur vous, même à Robert Walpole.

Maintenant que voilà les choses bien réglées, laissez-moi vous dire, homme de génie, que vous vous êtes conduit comme aurait pu le faire le plus mince boutiquier de la Cité.

Marié ! Richard Savage marié ! Il m'est bien permis d'en rire, moi qui ne le suis plus. Passe encore pour l'étrange profession que le malheur de votre position vous força d'accepter : vous n'aviez pas le droit de choisir. D'ailleurs vous étiez bien sûr de la quitter tôt ou tard ; mais votre femme, que diable allez vous en faire à Londres où, certes, on ne vous laissera pas vous enterrer dans votre ménage ? Ainsi voilà une petite femme qui aurait pu faire la joie et le bonheur d'un homme de rien, réduite à un veuvage anticipé parce que vous êtes quelque chose !

Il n'y a eu dans ce mariage-là, permettez-moi de vous le dire, ni bon calcul pour vous, ni générosité pour elle.

Vous le voyez, je sais faire aussi le maître d'école ; mais la fêrule me pèse ; je la dépose ; faites comme moi et tenez-vous prêt à partir pour Londres au premier avis. »

DAVID A RICHARD.

« Londres, 8 septembre 17...

Tu me négliges, Richard, voilà plus d'un mois que je n'ai reçu de tes nouvelles, et, encore, tes dernières lettres étaient si courtes et si sèches, que tu semblais presque avoir regret à m'écrire. Si j'avais moins de sincérité dans l'âme, je pourrais te parler d'un fâcheux pressentiment qui me tourmenter ; mais les détours ne vont pas à mon caractère ; aussi, te dirais-je franchement : Frère, tu ne remplis pas bien tous tes engagements, tu n'es pas pour nous ce que tu devrais être ! »

« Ce n'est pas ton espèce de refroidissement avec moi qui me porte à te dire cela ; mais c'est pour ma sœur et ma mère que je te parle. Comment ai-je su qu'elles pourraient se plaindre de toi ? Permets-moi de garder mon secret ; mais ne va pas surtout accuser Jane de m'avoir trop bien instruit, cesserait une indignité !

Pour peu que ce soupçon te vienne, dis-le-moi, et, sur l'honneur, je t'enverrai toutes ses lettres, toutes, tu m'entends bien ? et tu verras que je n'ai pas besoin qu'elle m'écrive à Londres pour savoir ce qui se passe à Clifton.

Sans prendre le ton du reproche pour revenir sur le passé, nous pouvons en parler fraternellement ; c'est donc en frère qui t'aime, et qui te l'a prouvé, que j'invoque ta mémoire. Qu'elle ramène ton cœur vers celle dont il ne devait pas s'éloigner. Je ne te demande pas, pour ma mère, une piété filiale qui te serait impossible ; Jane s'est chargée du bonheur de miss Ennly, tu n'as plus à penser qu'à celui de ma sœur.

Ce que tu regardais, il y a peu de temps encore, comme un port favorable à ton besoin de repos, serait-il devenu l'écueil où doivent se briser tes bonnes qualités ? Es-tu donc si las de cette vie paisible que tu ambitionnais, pour aller chercher à Bristol des plaisirs auxquels tu m'avais juré de renoncer ? Bristol, mon frère, est tous les jours fréquenté par des gens qui ont pu te connaître à Londres ; tu n'es pas gracié, Richard, et si tes courses imprudentes devaient te replonger dans ce cachot où tu as déjà si longtemps pleuré ta liberté perdue, sais-tu bien qu'on ne tarderait pas à trouver morte, à la porte de Newgate, la jeune femme qui ne tient à la vie que par toi. Et puis que deviendrait ma mère ? je n'ai plus le droit de lui rendre son fils !

Ce ne sont pas de sévères conseils que je prétends te donner ; je ne veux pas te rendre ta chaîne plus pesante ; mais je voudrais te prouver qu'elle est belle ! Ce que je voudrais surtout, mon ami, c'est que rien de ce que j'ai fait pour vous deux ne fût perdu.

Ce n'est pas sans éprouver quelque chagrin que j'ai entendu parler à Londres d'une mordante satire que l'on t'attribue ; nos papiers publics y font, allusion tous les jours, et je crains à chaque instant que les quêteurs de nouvelles ne se mettent en peine de ta retraite, qu'ils ne tarderaient pas à découvrir.

Épargne-moi ce nouveau tourment, Richard ! pendant quelque temps encore ne fais pas parler de toi, ou, si l'on en parle, que ce ne soit pas comme d'un coupable condamné qui cherche à irriter ses juges.

Au revoir, Richard, ma prochaine lettre sera moins grondeuse, parce que la tienne va entièrement me rassurer. »

JANE A DAVID.

« Clifton, 17 septembre 17...

Ne nous reverrons-nous donc jamais, mon frère ? et, quand je suis partie de chez nous, était-ce donc aussi un éternel adieu que je devais te dire, comme à notre bonne maman Fraser ?

Oh ! que les jours sont longs, passés loin de toi ! je pourrais ajouter : loin de *lui* aussi ; car depuis quelque temps Richard me semble ne plus tenir à la maison. Où va-t-il ? je n'en sais rien ; mais, quand il revient, je vois bien que c'est par devoir et par un devoir qui lui coûte beaucoup même !

Je voudrais pouvoir te dire, comme par le passé : Merci, mon frère ! je suis heureuse ; » mais aujourd'hui je ne puis que me borner à te répéter : « Merci, mon frère ! »

« Décidément Richard n'était pas fait pour cette profession d'instituteur de village ; après trois mois d'essai malheureux, il a rompu son bail avec le recteur de la paroisse, et hier on a installé un nouveau maître dans la classe.

Ainsi, maintenant, il n'y a plus que sa volonté qui puisse le fixer près de nous, et, malheureusement, sa volonté n'est pas là !

Je n'ose pas trop me plaindre ; je sens si bien qu'il n'est pas heureux dans ce pays ! Peut-être bien que, s'il avait le droit de reprendre son nom et de briller encore sur un théâtre digne de son génie, il serait pour moi tout aussi bon qu'il nous avait promis de l'être ? le malheur vient de ce qu'il n'a pas calculé ses forces quand il s'est engagé à vivre inconnu, et à se contenter de l'estime sans éclat qui suffit aux autres hommes.

Au milieu de la plus triste journée, il nous vient souvent une heure si douce, qu'elle donne du courage pour jusqu'au lendemain : je veux parler d'aujourd'hui.

« Tantôt, comme j'étais accoudée sur l'appui de la fenêtre basse, et que je regardais au loin, du côté que Richard avait pris ce matin en partant, un joueur de vielle est venu se placer juste devant notre maison, mais de l'autre côté de la rue. Comme s'il m'eût été envoyé par toi, c'est-à-dire pour reposer mon cœur en invoquant ma mémoire : c'est notre air à nous, l'air de la ballade de Henry et de Rose monde, qu'il s'est mis à jouer.

Dans ce moment-là je parlais à maman Ennly, qui était assise près de moi ; mais dès les premières mesures de l'air ma Voix s'est éteinte, mes yeux se sont troublés, mon imagination a marché vite, si vite, mon ami, que tout à coup je me suis trouvé bien loin de Clifton. Je n'étais plus la fille de miss Ennly, maman Fraser vivait toujours, Richard était encore pour moi dans le vague de l'avenir ; tu n'étais plus mon frère et j'étais déjà ta promise !

Si tu voulais m'envoyer toutes ces jolies chansons que tu fis pour moi, je crois que ta mère aurait du plaisir à les entendre ; et puis, quoique je les sache par cœur, je serais bien aise de les avoir de ta main. Une meilleure idée encore : si tu venais les écrire ici même ; tu dois avoir tant besoin de distractions, et je serais si heureuse de te revoir !

Tu demandais à être connu ici, à être aimé ? on te connaît, on t'aime et l'on veut te voir. On t'embrassera de bon cœur, je t'en réponds !

Soit que tu te rendes à ma prière, soit que tu trompes mon désir, ne reste pas seul comme tu l'as fait jusqu'à présent. J'ai reçu une lettre de Jenny il y a deux jours : elle ne comprend pas ta réserve ; tu ne lui dis rien de tes projets sur elle, et pourtant tu dois avoir des projets. Attends-tu qu'elle vienne te dire elle-même : et Épousez-moi ! » Heureuse Jenny, tu ne connaîtras pas l'ennui, toi !

« Encore un mot. Quelle est donc cette lettre de toi que Richard n'a pas voulu me montrer ? Que contenait-elle pour qu'il ait pris air fâché avec moi, après l'avoir lue ? Êtes-vous donc mal ensemble ? Mon Dieu ! s'il allait me défendre de t'écrire, que deviendrais-je après cela ? Maman Ennly le soutient, et je ne pourrais plus rien te dire !

Mon joueur de vielle reviendra-t-il demain ? »

DAVID A JANE.

Il était donc écrit, ô ma pauvre et bien-aimée sœur, qu'un jour viendrait où tu crierais vers moi, sans qu'il me fût possible de répondre à ton cri de détresse ! Pour avoir outre-passé mes devoirs, me voilà réduit à ne plus pouvoir les remplir, et quand il me serait si doux de te servir d'appui, j'ai perdu jusqu'au droit de te donner des conseils. Il y a quelqu'un entre nous, à qui tu dois soumission, et que, dans ton intérêt, il faut que je ménage, alors même que celui-là cesse de mériter notre estime.

Rassure-toi, ce que je lui ai écrit l'autre jour ne pouvait pas l'irriter contre nous.

Comme je me suis trompé, quand j'ai cru que la générosité consistait à se sacrifier aveuglément au bonheur et au repos de ceux qui nous sont chers ! C'est encore plus à tes dépens qu'aux miens que je viens d'acquérir la triste preuve que l'égoïsme est une des vertus de l'amour, et qu'il faut d'abord aimer les gens pour soi-même.

Chaque mot de ta lettre est un reproche qui s'est échappé malgré toi de ton cœur, mais que le mien n'a que trop bien compris. Sans le vouloir, tu me montres toutes tes blessures saignantes, et je n'ai plus de baume à verser sur elles, car les larmes de mon repentir ne les guériraient pas.

Ainsi donc, le génie peut être tout à la fois et un malheur pour l'homme qui en est doué, et un plus grand malheur encore pour ceux qui s'attachent à sa bonne et à sa mauvaise fortune ? Il est donc vrai qu'un beau talent n'est pas toujours la marque certaine d'une belle âme, et que sous ces flots de lumière, dont la gloire enveloppe un grand poète, il n'y a souvent rien qu'un homme, plus digne de pitié que d'envie, plus digne de mépris que de pitié.

Je ne puis rien répondre à ta proposition de mariage, attendu l'irrésolution dans laquelle je suis encore à ce sujet. Sans doute Jenny Genwick ne refuserait pas l'offre de ma main, mais pourrais-je lui parler de toi comme je le voudrais ? Serait-il bien de ma part de lui promettre d'être tout à elle, quand je suis encore tant à toi !

Ne m'écris plus, chère sœur, de lettres semblables à la dernière ; ce sont d'inutiles regrets que tu réveilles quand il faudrait les assoupir pour toujours. Ne me dis plus : Je t'attends ! » tu n'ignores pas que j'aurais trop à rougir devant celle que j'ai trompée.

« Si l'on vient encore à jouer sous ta fenêtre quelques-uns des airs que nous aimions à chanter ensemble, pense à moi, Jane, mais ne prends plus à tâche de me rappeler ce qui fut et ne peut plus être. Quant à ces chansons que tu me demandes, je dois te les refuser ; elles te disaient autrefois ce que tu n'as pas voulu entendre ; elles te le répéteraient encore ; mais peut-être pour te faire regretter de m'avoir si mal entendu.

Si j'avais le cœur disposé aux joies de l'orgueil il y aurait fête en moi depuis trois jours. Les élections de la Cité ont eu lieu et mes concitoyens m'ont conféré le titre d'alderman. L'honneur a été pour moi, le contentement a été pour notre voisine Jenny ; le soir de ma nomination elle a illuminé la fenêtre de son cinquième étage. »

RICHARD A DAVID.

En vérité, tu le prends sur un singulier ton avec moi ; si je n'avais disposé dernièrement en faveur d'un autre de ma fêrue et de mon siège de pédagogue, je me ferais un devoir de te les céder, comme au plus digne d'y prétendre.

Suis-je donc un enfant pour qu'on me fasse la leçon, maître David ? et te flatterais-tu de me conduire par les lisières ? Si tu le crois, c'est que la distance rapetisse étrangement les choses. Monte plus haut, mon ami, tu y verras mieux sans doute, mais surtout place-toi de façon à y voir plus juste ; je ne serais pas deux fois d'humeur à répondre à de semblables caquetages.

De malheureuses circonstances m'ont imposé l'apprentissage d'une existence nouvelle ; cette existence ne convient ni à mes goûts, ni à mon génie, ni à mon tempérament ; j'ai dû en finir avec elle.

Si dans l'enivrement d'une soi-disant liberté, j'ai accueilli avec enthousiasme le sort qu'on me proposait, c'est que tout espace me semblait vaste à moi, qui sortait d'un cachot de Newgate. C'était à vous autres à faire la part du délire. Tu en appelles à ma mémoire ; mais invoque-t-on contre un convalescent les paroles imprudentes que la fièvre lui fit dire ? Soumis à une double chaîne par ta générosité, je ne l'ai point rompue ; en quoi donc trouves-tu que je tienne si mal mes promesses ?

Je réponds sérieusement, tu le vois, à des reproches qui n'ont réellement rien de sérieux ; ne me fais pas sentir de nouveau que je suis sous le joug ; un homme comme moi brise ce qui le retient, quand ce qui le retient le blesse !

L'espionnage, David, est un lâche moyen, et si ce n'est Jane, c'est un espion payé par toi qui te rend si exactement compte de ma conduite.

Voilà qui est bien ; je n'échappe à la police royale que pour être mis en surveillance par la police fraternelle.

Tu as cru peut-être me tromper avec cette saveur de miel qui cache l'amertume de ta pensée ; c'est un de ces artifices de style qui me sont trop familiers pour que je m'y laisse prendre. J'ai comme passé au feu les caractères visibles de ta lettre, pour faire apparaître ceux que l'encre sympathique avait tracés, et voilà ce que j'ai découvert au fond de tout ceci ;

Le sacrifice de ton amour pour Jane était au-dessus de tes forces, et maintenant que mistress Fraser n'est plus, tu regrettes de m'avoir donné ta mère. Pour échapper au vide qui s'est fait autour de toi, tu t'installas chez nous, par la pensée ; permis à toi d'y venir en personne, mais à la condition d'être un hôte aimable, et non pas un importun. Mêles-toi à notre vie, bien ; mais ne te mêle pas de nos affaires, et surtout ne va pas t'enquérir jour par jour, heure par heure, si j'ai bien souri à celle que je nomme ma mère, ou si les yeux de Jane ne te dérobent pas une larme. Penses-tu qu'elle n'eût jamais pleuré avec toi ? tu es libre de le croire ; mais moi qui la connais bien maintenant, je sais que sa prodigieuse facilité à pleurer tient bien moins à la sensibilité de son cœur qu'au développement exagéré de l'appareil lacrymal ; ce n'est qu'une question d'anatomie.

Plus de conseils, David, je ne sais pas m'y soumettre ; pas de reproches, je me dispenserais d'y répondre. D'ailleurs tous mes engagements sont remplis ; j'ai promis à ta mère de lui dire : je suis votre fils, et je n'ai rien fait encore pour la désabuser ; j'ai promis à Jane de l'épouser, elle est ma femme ; que peut-on me demander de plus ?

Tes espions ont dû t'apprendre que Richard Savage n'avait pas perdu tous ses amis d'autrefois ; à ce propos, je pourrais dès à présent t'annoncer de grandes choses, mais c'est, quand tu reprendras ton ancien style avec moi, que je te rendrai ma confiance. Agis donc de telle sorte que mon sentencieux mentor fasse bientôt place à mon frère. Jane ne saura rien de notre différend. Sois content, toi qui es si ménager de ses larmes ! »

WILKIS A DAVID.

« Clifton, 19 octobre 17...

Je ne saurais vous dire au juste ce qui doit se passer bientôt à Clifton ; mais je ne crois pas me tromper en vous annonçant qu'il s'y prépare un grand coup. Par malheur, il ne me sera plus possible de vous tenir au courant des choses, attendu que sous deux jours je suis forcé de partir pour mon pays. Ainsi, mon cher M. David, vous allez être tout à fait privé de nouvelles, car les informations les plus exactes viennent de me prouver que c'est, en effet, par ordre de son mari que votre sœur a cessé de vous écrire ; on parle même, à ce sujet, d'une scène violente dans laquelle mistress Savage a déployé une grande force de caractère ; il faut que la querelle de ménage ait été bien terrible, puisque la porte de la rue et les volets ont été fermés durant une partie de la journée. C'est la première fois, m'a-t-on dit, que cette maison, où tout est à jour comme dans une belle âme, reste ainsi close en plein midi, a

Cela va fort mal, vous le voyez, mais à qui la faute ? il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour juger le vaurien tel qu'il est ; j'ai bien vu du premier coup d'œil que ce Richard Savage avait pris la plus mauvaise portion du sang des Rivers et de la Macclesfield.

Ainsi mon rôle de surveillant va forcément cesser, et j'ai le déplaisir de vous apprendre que mes renseignements sur votre Richard sont déplorablement, ce n'est plus seulement tout un jour d'absence qu'on a à lui reprocher, mais des semaines entières. Il ne va plus à Bristol uniquement pour y lire ses poésies et faire quelques parties de cartes avec des connaissances suspectes, il s'agit à présent d'orgies complètes avec les plus débauchés, chez cette mistress Farmor ; et, au mépris de vos conventions mutuelles, celui qui devait pour toujours se nommer David Badgers, se fait appeler dans les salons, comme dans les cabarets de Bristol, le grand Richard Savage !

Par quel heureux hasard miss Ennly n'a-t-elle pas encore été mise sur la voie de la vérité ? c'est ce qui passe mon intelligence ; mais, sans être sorcier, je crois pouvoir prédire que la supercherie est bien près de tirer à sa fin.

Pour en finir comme je le dois avec vous, il faut que vous me permettiez de vous donner un conseil. A votre place, je ne balancerais pas, les choses étant ainsi, à risquer un dernier coup de tête pour réparer le mal ; je veux parler d'une entrevue décisive avec le vaurien, et après, si cela ne suffisait pas, ma foi, j'avouerais tout à miss Ennly ; c'est le parti le plus sage, croyez-moi ; d'ailleurs n'y a-t-il pas quelque chose en vous qui vous dit que, si le mari a le droit de rendre sa femme malheureuse sans demander permission à son frère, il est de votre devoir de venir au secours d'une mère qui a besoin de vous savoir son fils pour ne pas mourir de chagrin. Le conseil est dur à suivre, mais il est bon.

Faites-en ce que vous voudrez ; cependant j'ose croire que vous ne ferez rien de mieux que ce que je vous propose.

Venez à Clifton, David, venez-y bientôt ; je vous le répète : un grand coup est préparé, il circule des bruits de départ ; puissiez-vous arriver à temps ! »

RICHARD A LORD TEVIOT.

« 30 octobre 17...

Oui, milord, j'y serai !

Encore huit jours à passer dans l'exil, et puis je pourrai enfin aspirer l'air vivifiant dont mes poumons ont soif ! Ce n'est plus seulement l'espérance que j'entrevois ; c'est à la réalité que je touche, Georges II est un grand roi !

Quant à vous, qui m'avez servi si utilement dans ces circonstances difficiles, le monde saura ce que je dois à votre généreuse amitié : je veux vous dédier mon chant de délivrance.

Vous l'avez dit, milord, tout pénibles qu'ils ont été, les six mois écoulés dans cet insipide pays ne seront perdus ni pour moi, ni pour la postérité, et le projet que je roule dans mon esprit sera la plus belle étude du cœur humain qu'il soit donné à un génie sérieux de pouvoir faire.

Comprenez bien ce qu'il y a de hardi et de saisissant dans mon dessein. Je me trouve ici, vous le savez, près d'une bonne femme que j'appelle ma mère, et dont je ne suis pas le fils. Cette femme, encore mieux trompée par elle-même que par moi, s'abandonne à un si étrange aveuglement maternel, qu'elle va jusqu'à prétendre que je lui ressemble ; ainsi, chez elle, les yeux n'y voient pas mieux que le cœur. Avant mon emprisonnement et les mauvais jours qui sont venus à la suite, j'avais rêvé à la belle situation théâtrale que voici :

Un homme dit à une jeune fille : Je vous aime ; » la jeune fille se donne à lui, et, quand il l'a flétrie, l'homme s'éloigne en lui disant : « Crédule enfant, je ne t'aimais pas ! »

« Maintenant, à la place de l'homme, mettez un fils supposé qui s'est joué, durant six mois, de toutes les émotions qu'un amour de mère peut faire éprouver ; à la place de l'enfant crédule, imaginez la vieille femme abusée dont je vous parlais tout à l'heure, et voyez s'il n'y a pas la fortune d'un poème dramatique dans la scène magnifique que j'ai conçue ? Quel trésor d'observations à recueillir dans l'effet prodigieux de ce mot : Mistress, je ne suis pas votre fils ! »

« Si vous n'avez parlé à personne de mon mariage, gardez-moi le secret. J'emmène ma femme avec moi, mais ce n'est pas pour en faire un objet de curiosité offert à la raillerie des mauvais plaisants. N'allez pas croire, milord, que je sois devenu jaloux ; non, pardieu ! je ne suis qu'embarrassé. Mais nous verrons bien !

Puisque vous voulez absolument venir au-devant de moi, milord, afin de m'accompagner dans mon retour à Londres, je ne prendrai la poste que jusqu'à Reading, d'où nous reviendrons ensemble à franc étrier, tandis que ma femme, que je laisserai reposer autant qu'elle le voudra dans la capitale du comté de Berck, viendra à petites journées me rappeler trop vite, hélas ! que Richard Savage peut bien toujours marcher dans sa gloire, mais non plus dans sa liberté. »

DAVID A JENNY SAUVEUR,

« Clifton, 5 novembre 17... à onze heures du soir

Il était temps, Jenny ! Oh ! oui, mon ange, il était temps !

Mais pour remettre un peu d'ordre dans mes idées, et avant que j'essaye de te raconter mon arrivée à Clifton, laisse-moi retourner un moment à ces deux beaux jours que nous venons de passer ensemble ; laisse-moi te dire que ce mariage, qui ne fut d'abord de ma part que le calcul de la vertu, me semble être aujourd'hui la récompense d'un long amour ! Il en est un autre, tu lisais, qui m'occupa trop longtemps, mais que je le remercie donc des chagrins qu'il m'a causés ; car c'est à ces chagrins-là que je te dois, ma Jenny !

On ne me l'avait que trop bien fait entendre : mes anciens projets d'union avec Jane Pretty laissaient planer un doute sur la pureté de mon attachement fraternel. Dans le frère inquiet des tourments de sa sœur, on ne voulait voir que le fiancé aux prises avec le repentir d'un trop grand sacrifice ; parce que j'avais tout donné, ou me soupçonnait de vouloir tout reprendre, et, pour expliquer l'étendue de mon dévouement, on ne trouvait rien de mieux que de calomnier mes intentions de protecteur.

Il fallait sanctifier mes droits sur Jane en élevant une nouvelle barrière entre elle et moi. Notre acte de mariage à la main, je me sentais bien fort ; j'étais sûr d'imposer silence à la calomnie. Ma sœur appartient à Richard, et je suis ton mari.

Tu voyais clair dans l'avenir, ma Jenny, puisque tu m'aimais déjà quand moi je n'avais pas encore cessé de penser à l'autre. Aveugle que j'étais, je regrettais un amour qui ne me causa que des peines, quand il y avait là, près de moi, un autre amour heureux et paisible, qui me souriait clans tes yeux en me disant : Je suis plus doux que l'amitié et je serai durable comme elle. »

« Que ces premières lignes de ma lettre soient ta joie et ta consolation durant mon absence, comme elles sont un repos pour mon cœur après les douloureuses émotions qu'il a dû supporter aujourd'hui. Juges-en, toi qui me connais bien.

En arrivant ce matin à Clifton, j'appris dans le voisinage que depuis six jours Richard avait quitté la maison ; tu comprends dans quel état de tristesse je me préparai à trouver ma sœur et ma mère ; mais ce que tu comprends mieux encore, c'est la pénible hésitation qui s'empara de moi, lorsqu'on me désigna la demeure de miss Ennly Badgers.

Quoique pressé d'arriver, j'aurais voulu avoir encore beaucoup de chemin à faire. Quand je te dirais que j'ai passé et repassé vingt fois devant sa porte, ce ne serait pas te dire assez.

L'heure matinale qu'il était aurait dû m'expliquer pourquoi les volets des fenêtres ne s'ouvraient pas encore ; mais j'avais l'esprit si troublé que je ne pouvais me rendre compte de rien, aussi adoptai-je les funestes pressentiments qui me saisirent le cœur, à l'aspect de cette porte et de ces fenêtres obstinément fermées.

Enfin, une fois que je revenais encore, bien décidé à vaincre mon irrésolution, le cri d'une voix connue m'arrêta court et me fit tressaillir. Cette voix, c'était celle de Jane, elle dit : Le voilà ! » et d'un volet à demi ouvert, j'aperçus deux têtes de femmes qui se tournaient vers moi..

« Ma mère ! Jenny ! ma mère ! Celaient elles ! je les voyais, ou du moins je les devinais à travers les larmes qui m'étaient venues aux yeux, depuis le moment où la fenêtre s'était entr'ouverte. Je ne sais comment je ne suis pas tombé le front sur le pavé ! je ne pourrais te dire non plus comment j'ai marché jusqu'à la maison ! qui m'a soutenu, moi dont les jambes fléchissaient ? qui m'a poussé dans les bras de ma sœur ? Jane est-elle venue jusqu'à moi ? suis-je allé vers elle ? nous sommes-nous rencontrés à mi-route, ou bien ai-je fait tout le chemin ? voilà ce que Dieu sait, mais ce qui sera toujours pour moi un mystère inexplicable !

Pauvre miss Ennly ! elle ne comprenait rien à nos délicieux embrassements, car Jane avait beau dire : C'est *lui* ! te voilà donc enfin ! » C'était pour la bonne vieille une énigme dont elle ne trouvait pas le mot. Lui, pour elle c'est l'autre ; aussi est-ce l'autre qu'elle cherchait des yeux quand j'étais là, devant elle !

« Jane se fit mieux comprendre à la fin, elle me présenta à miss Ennly, et je vis bien que ma sœur ne m'avait pas trompé : j'étais connu à Clifton, et, d'avance, j'avais une place dans ce cœur qui aurait dû m'être fermé ; car à peine sut-elle qui j'étais, que la bonne femme me tendit sa joue en me disant : Embrassez-moi, mon ami, le frère de ma fille bien-aimée ne peut pas se croire un étranger chez nous : vous êtes de la famille. » Et je l'embrassai, et elle me rendit mon baiser ! ... Les tiens sont doux, ma Jenny mais celui de manière ! ... oh ! mon Dieu, celui de ma mère !

« Je ne devais rien savoir, du moins en apparence, de la mauvaise conduite de Richard ; aussi, dès que j'eus la force de parler, je m'informai de lui, d'un ton à ne point laisser soupçonner les renseignements qui m'étaient venus sur son compte. A peine son nom était-il sorti de ma bouche que les deux femmes se regardèrent en pleurant, et qu'un pénible hélas ! s'échappa du cœur de miss Ennly. La douleur de Jane était muette, mais que de poignantes révélations je lisais dans ses regards ! ce Oh ! va, va, dit la pauvre vieille à ma sœur, tu peux parler, mon enfant, tu peux tout confier à ton frère ; ce n'est pas moi maintenant qui te retiendrai quand tu voudras te plaindre de lui. Que Dieu me condamne, ajouta-t-elle, si mon regret est coupable ; mais maintenant je regrette de l'avoir connu ; oui, je voudrais qu'il ne me fût jamais venu dans la pensée d'écrire à lord Rivers.

— Il vous rend donc bien malheureuses ! » demandai-je à ma sœur en tremblant.

« Un soupir, deux larmes furent sa réponse.

Pendant tout ceci, Jane se taisait, mais chaque coup d'œil qu'elle me jetait confirmait les reproches de ma mère. Si tu savais quelle force il me fallut pour ne pas éclater.

— Mais parle donc, reprit miss Ennly en s'adressant à Jane ; dis donc bien à ton frère ce mot qu'il a osé prononcer contre moi quand il est parti d'ici, il y a près d'une semaine.

— Et que s'est-il permis de vous dire ? m'écriai-je en me levant et le cherchant des yeux, comme si j'avais voulu venger l'injure que je ne connaissais pas encore.

— Il a dit, en me montrant du doigt, continua la pauvre mère d'une voix altérée : ce Cette femme qui veut me faire la leçon, comme si elle était digne de me comprendre ! ... »

« — Cette femme, poursuivit miss Ennly en pleurant, entendez-vous bien, mon ami ? Dire cette femme ! à celle qui nous porta dans son sein ; à celle qui fut la première à vous aimer ! Me dire : cette femme, à moi qui l'ai pleuré si longtemps ! Ah ! si, dans ce moment-là, quelqu'un m'avait dit : On vous a trompée, ce n'est pas là votre enfant. » Eh bien ! je l'aurais cru, et j'aurais remercié le bon **Dieu**. »

« Tout cela, ma bonne Jenny, n'a peut-être pas été dit absolument comme je te le répète, mais voilà bien le sens de ses paroles. Ce que je ne puis te rendre, c'est l'effet de ses larmes, qui tombaient brûlantes sur ma main ; c'est le son déchirant de sa voix qui me brisait le cœur !

Sous le coup d'une telle émotion, j'oubliai que c'était pour protéger ma sœur que j'avais fait le voyage de Clifton ; j'oubliai qu'un mot pouvait causer une fatale révolution à celle que l'âge et les infirmités avaient déjà tant affaiblie ; j'oubliai tout enfin, pour ne penser qu'à ce dernier vœu perdu dans un sanglot. La voix du remords me parla plus haut que celle de la raison, et, ne pouvant plus rien garder de ce secret qui m'était devenu trop pesant, je me jetai aux pieds de miss Ennly, et lui dis :

— Dieu vous exauce ! Non, le mari de ma sœur n'est pas votre fils ; car je suis David.... David Sauveur ! ma mère ! »

« Je sentis bien que Jane s'était tout aussitôt agenouillée auprès de moi, et qu'elle disait à ma mère : « Par donnez-nous ! » Je l'entendis bien aussi raconter à miss Ennly comment et pourquoi je l'avais trompée. Cela aurait dû me rassurer sur l'épouvantable effroi qui s'était emparé de moi au cri qu'avait poussé la pauvre femme ; mais elle ne parlait plus, et moi, la tête appuyée sur ses genoux, je n'osais me relever, de peur de la trouver morte de saisissement.

« Jane prétend qu'il ne se passa qu'une minute entre ce dernier cri et le premier mot de tendresse que ma mère m'adressa ; mais quelle durée ont donc les minutes ? car celle-là fut longue comme l'éternité !

Enfin miss Ennly me nomma son fils, son David ; elle m'appela de tous les noms les plus doux ; puis, quand le calme se fut rétabli dans nos cœurs, je satisfis à sa curiosité, seulement éveillée par Jane, et un récit bien détaillé la mit à même de comprendre le motif qui m'avait poussé à me déshériter de son amour.

Je ne me croyais pas encore assez bien pardonné, et cependant elle m'embrassait toujours.

La porte s'ouvrit comme ma mère me tenait la tête dans ses mains : Richard entra.

— Vous le voyez, lui dit-elle avant de lui laisser le temps de prendre la parole, je suis une heureuse mère ; car, enfin, j'ai un fils qui m'aime, un fils qui ne me déshonorera pas, un fils qui ne voudra pas m'abandonner ! »

« Il s'arrêta, stupéfait de me voir, et puis, revenant de sa première surprise, Richard murmura quelques paroles dont le sens m'échappa. Qu'a-t-il voulu dire par ces mots ?

— J'arrive trop tard ; voilà ma belle scène perdue ! »

« Richard me fit d'abord un accueil assez froid, cependant il me tendit la main. Sans le regard suppliant que Jane m'adressa, je me serais bien gardé de lui donner la mienne. Il nous apprit que sa grâce lui était accordée, et que les longues absences qu'on lui reprochait n'avaient eu pour motif que d'obtenir ce bienfait du roi. C'est bien ; voilà qui le justifie auprès de Jane ; mais qui le justifiera d'avoir si mal payé la tendresse aveugle de ma mère ?

Demain Richard partira pour Londres avec ma sœur, et moi je resterai quelques jours de plus à Clifton, car je ne veux pas revenir seul à la maison.

Ainsi, tu le vois, la place que maman Fraser occupait ne restera pas vide, et si maman Ennly perd une fille à Clifton, elle doit en retrouver une à Londres, qui lui prouvera bientôt qu'elle avait encore quelqu'un à aimer.

Si je ne te dis rien de la joie que Jane éprouva quand elle sut que mon frère était gracié, c'est que cette joie fut malheureusement de courte durée ; car à peine Richard eut-il parlé de son départ pour Londres, que Jane s'écria :

— Nous serons donc encore une fois réunis !

— Non, a-t-il répondu en la regardant avec sévérité, car c'est dans le Strand que je vais demeurer, et il peut y avoir quelquefois plus de distance de Flee-Street au Strand, que de Clifton à Londres, »

« J'ai compris que c'était une rupture qu'il me proposait : soit, mon frère !

Pauvre Jane, demain sera peut-être pour nous le jour d'un éternel adieu ! Plains-la, ma Jenny, pense beaucoup à moi et attends. A bientôt ! »

CHAPITRE II. — Cinq ans après.

Un matin, dans l'opulente boutique de tailleur qui s'est élevée à la place occupée par l'échoppe de Guillaume Fraser, comme maître David Sauveur l'alderman, après avoir distribué l'ouvrage aux dix compagnons de son atelier, donnait à sa jeune fille Marie la leçon de lecture accoutumée dans la grosse bible de maman Ennly, il fut distrait de son occupation paternelle par la visite d'une vieille femme, pauvrement vêtue, qui traînait après elle un enfant de deux ans à peu près, bien pâle et tout chétif. L'espiègle Marie, qui guettait depuis longtemps un prétexte pour abrégier la leçon, courut à l'enfant, qu'elle examina curieusement, tandis que la vieille, interrogée sur le motif de sa visite, répondait ainsi à David :

« Ce qui m'amène, mon honorable, c'est une commission dont on m'a chargée. Il ne s'agit que de remettre à vous-même cet enfant que l'on vous confie pour qu'il soit élevé, soigné, instruit par vous, comme vous l'avez été par le maître qui vous a enseigné son métier. On m'a dit de vous rappeler que vous aviez été recueilli ici par des âmes charitables, et qu'alors vous ne refuseriez pas d'acquitter envers ce pauvre petit votre dette d'adoption. »

Elle allait partir, laissant là l'orphelin, surpris des belles choses qu'il voyait, comme l'était David des paroles qu'il venait d'entendre, quand ce dernier, un peu revenu de la stupéfaction, dit vivement à la mendiante :

« D'où venez-vous, bonne femme ? à qui appartient cet enfant ? qui vous l'a remis ? »

Le ton animé de ses paroles fit si grande peur à l'orphelin, qu'il se mit à pleurer en appelant sa mère ; David, radoucissant sa voix, se pencha vers l'enfant effrayé ; déjà la petite Marie l'entourait de ses bras pour le consoler. Le brave homme s'assit, prit le marmot sur ses genoux ; mais comme il le caressait, il fut frappé de sa ressemblance avec une personne qui était encore présente à sa mémoire, il reprit :

« La mère de cet enfant se nomme mistress Savage !

— Je ne sais pas, dit la vieille.

— Vous savez au moins où elle demeure ?

— Tout au plus, continua-t-elle, vu qu'elle m'a donné l'enfant sous la porte d'une allée ; je soupçonne bien que c'est celle de sa maison ; mais comme elle a ajouté que ce n'était pas la peine de revenir après ma commission faite, attendu que je ne la retrouverais plus, voilà pourquoi je ne peux pas vous dire si c'est vraiment là qu'elle demeure.

— Mais si je refuse le dépôt que l'on me confie, comment le rendrez-vous à sa mère ? demanda David avec émotion.

— Dans ce cas-là, j'ai ordre de mener l'enfant à la maison d'asile. Je ne peux pas m'y refuser : on m'a payée d'avance. »

Et à l'appui de ses paroles, la mendiante montra un petit châle de laine, qu'elle tenait soigneusement plié sous son bras.

David, frappé d'une sinistre pensée, ordonna à la vieille de ne pas bouger de là ; puis il appela aussitôt sa femme, qui travaillait auprès de la maman Ennly.

« Viens, Jenny, poursuivit-il comme elle accourait, il s'agit de rester à la boutique durant mon absence ; il s'agit de garder cet enfant, dit-il encore en le lui mettant dans les bras, c'est le fils de Jane, j'en suis sûr ! Elle me l'envoie pour que j'en prenne soin, c'est donc qu'elle est poussée à quelque mauvais dessein par l'effet d'un désespoir que je ne m'explique que trop bien, et dont je connaîtrai avant peu la véritable cause, »

Il débita tout cela sans donner à Jenny le temps de lui dire un seul mot, et il entraîna la pauvre, qui grommelait en marchant, tant elle avait de peine à se régler sur le pas précipité de David.

Après un quart d'heure, ils arrivèrent à une rue étroite, et parmi les pauvres maisons de cette rue, c'est à la plus pauvre que la vieille s'arrêta. Elle dit à son compagnon de route :

« Voici la porte de l'allée où l'on m'a fait entrer pour me remettre l'enfant ; à présent, je ne peux pas vous en dire davantage. »

David lui paya sa double course, et il s'élança sur l'escalier. Il était temps que l'ami de Jane arrivât. Comme il montait les premières marches, la jeune femme descendait de sa mansarde. Au bruit des pas qu'elle entendit, Jane s'arrêta à mi-chemin, se pencha sur la rampe, et, dès qu'elle aperçut quelqu'un sur l'escalier, honteuse qu'elle était sans doute de son aspect misérable, elle se réfugia dans le coin d'une porte pour laisser passer, sans être vue, celui qu'elle n'avait pas pu reconnaître de si haut. Mais David, qui venait de l'apercevoir comme elle se penchait sur la rampe, s'arrêta aussi ; car le cœur lui battait si fort, qu'il ne pouvait plus monter, et d'en bas il lui cria :

« Ma sœur, je viens te demander le nom de l'enfant que tu me donnes. »

Saisie de joie en entendant la douce voix de son frère, Jane fut quelques secondes avant de pouvoir parler ; mais le courage lui revint, et elle répondit :

« J'allais chez toi pour te le dire ! »

Il vint à elle, elle descendit vers lui, et bientôt ils furent dans les bras l'un de l'autre.

« Tu vas me permettre de me reposer chez toi, lui dit-il après ce premier embrassement.

— Non, répliqua-t-elle, j'ai promis à celui qui n'est plus que tu ne verrais pas ma misère.

— Il n'est plus ! » s'écria David s'appuyant sur la rampe. Jane s'assit sur l'escalier ; elle se cacha la tête dans ses mains, et, au milieu des sanglots qu'elle cherchait à étouffer, David surprit ces paroles :

« Mort ! mort avant-hier, à Glerkenwel prison.... et pour dettes !

— Et il n'est pas venu à moi !

— Il nous eût condamnés, mon enfant et moi, à mourir de faim plutôt que de consentir à te devoir encore quelque chose.

— Et toi, Jane, tu n'as pas pensé à t'adresser à ton frère ?

— Il me l'avait défendu.... défendu le poing levé sur ma tête et par serment.... Ah ! pardonnons-lui tout.... il a tant souffert ! il est mort si malheureux ! ... seul.... sur la paille d'un cachot. Il rêvait un monde d'admirateurs autour de lui, et il n'a rencontré à son dernier moment que le regard de pitié d'un porte-clefs de prison ; car je n'étais plus là, on m'avait renvoyé à la tombée du jour.

— Et je vivais heureux ? et j'étais dans l'aisance ? tandis que ma sœur n'avait pas même de pain chez elle ! murmura David, comme s'il avait à se reprocher le malheur de Jane. Et mon frère est mort en prison pour dettes ! ajouta-t-il en se frappant le front, mort prisonnier pour dettes quand je pouvais tout payer !

— Oh ! dit-elle, songes-y donc, mille livres sterling !

— Je te dis que je pouvais tout payer ! » s'écria de nouveau David.

Elle le regarda avec surprise, et comme, il répétait encore :

« Oui, tout !

— Dieu a béni ta maison, tant mieux, mon frère, mais Richard n'eût rien accepté de toi.

— Nous ne pouvons pas rester ici, reprit David, qui voyait que Jane ne se disposait pas à se lever ; viens à la maison, tu y seras bien, maman Ennly t'a si souvent demandée.

— Et Jenny ? reprit Jane avec un sentiment de crainte.

— Elle t'attend ! » lui répondit-il en lui tendant la main. Jane se leva et ils partirent.

La pauvre jeune femme ne voulut pas retourner dans Fleet-Street avant que le dernier vœu de Richard ne fût accompli. Dans sa vie orageuse et vagabonde, alors qu'il s'était vu jouissant de tous les enivrements du luxe, alors que la misère était venue dédorer ses meubles, resserrer l'espace qu'il habitait, lui enlever pièce à pièce, depuis ses plus riches tentures jusqu'à la laine de son dernier matelas ; partout Richard avait conservé comme un glorieux trophée le don que sa mère lui fit un jour, dans son cabanon de Newgate. Quand il sentit que c'en était fait de ses rêves de fortune et de son espoir dans la vie, le détenu de Glerkenwel-prison se souleva sur son grabat, il chercha dans la paille ce qu'il savait y avoir caché la veille, et il se couronna d'épines pour mourir.

« Quand j'aurai vécu, dit-il à son geôlier, qui souriait de compassion en le regardant faire, je veux que ma femme marque avec cette couronne la place que j'occuperai dans la terre. »

Jane et David allèrent ensemble au cimetière des *Dissenters*, où Richard venait d'être enterré. Quand le gardien du champ de repos leur eut dit : « C'est là, » la veuve du poète détourna les yeux, se jeta au cou de son frère et laissa tomber la couronne.

Quelques heures après, tandis que Jane, assise entre la vieille Badgers et sa sœur Jenny, leur racontait ses longues années de souffrance, David était revenu seul au cimetière ; le corps de Richard n'occupait plus la fosse commune des pauvres, et les plus jolies fleurs de la saison allaient bientôt couvrir de leurs touffes odorantes la couronne d'épines.

Au bout de l'an, deux femmes marchant bras sous bras, l'une en habit de deuil, l'autre vêtue avec une riche simplicité, suivaient lentement un bon père qui conduisait par la main, et en boitant tout bas, deux jeunes enfants blonds et rieurs. La famille allait remplir un pieux devoir : donner un souvenir à celui qui les avait trop souvent oubliés ici-bas, et renouveler les fleurs sur une tombe.

Arrivés au but de leur saint pèlerinage, l'homme et ses deux compagnes s'arrêtèrent pour prier. La femme en deuil n'eut que des larmes pour prière, l'autre pria du cœur ; quant au boiteux, il s'accouda sur la grille de fer, joignait les mains, et dit tout haut au Seigneur :

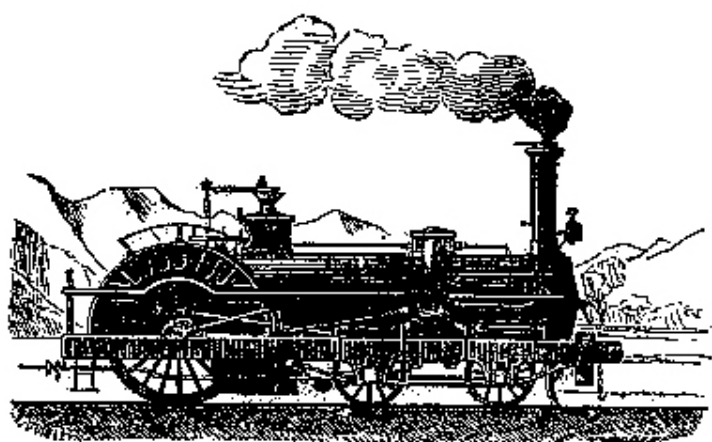
« Donne, ô mon Dieu, de simples vertus à nos enfants, et ne permets pas qu'ils portent jusqu'à l'exagération aucun des bons sentiments que tu mets dans nos âmes. Pour avoir voulu reculer la borne du devoir, j'ai condamné ma sœur à cinq années de misère ; pour s'être exagéré l'amour, elle a perdu le repos. Veille sur la veuve et sur l'orphelin, mon Dieu ! et pardonne à celui qui a cru que la gloire était préférable à l'estime. »

Leur prière terminée, ils saluèrent la tombe et lui dirent :

« Au revoir ! »

Les deux femmes regagnèrent ensemble la porte de la rue, et le père appela les enfants, qui jouaient avec les pâquerettes du chemin.

FIN.





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Une couronne d'épines, par Michel Masson

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5788367k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr